L'EXPRESS

6 FEVRIER 1958. — N° 346 100 FR.

LA LIGNE SAINT-LAURENT VUE PAR BERNARD BUFFET

« Le dessin n'est pas la forme, il est la manière de voir la forme. » (Degas)

[Ce dessin a été spécialement exécuté par Bernard Buffet pour les lecteurs de « L'Express »]

★ ★ ★ ★ ★

La lettre de « L'Express »

« Le coût des opérations d'Algérie peut s'évaluer à 600 milliards en 1957 ». Cette information, donnée mardi soir par « Paris-Presse », ne manquera pas de surprendre ceux qui ont lu, dans le même journal, le 6 décembre, que *« les charges de l'Algérie représentent un supplément budgétaire de* 150 *à* 200 *milliards environ ».*

Egalement ceux qui ont lu dans « Le Figaro » du 10 décembre : *« Le ministre* (M. Lacoste) *a montré que la somme de 700 milliards avancée pour le coût des opérations en Algérie ne correspondait à aucune réalité. »*

Mais d'autres surprises, plus graves, les menacent aujourd'hui : *« Il devient évident que la guerre d'Algérie sera de longue durée »* a déclaré la semaine dernière M. Chaban-Delmas, ministre de la Défense nationale, en commission.

Six semaines plus tôt, il affirmait dans son message de Noël : *« L'année nouvelle s'ouvre sur un grand espoir ».* Et M. Robert Lacoste : *« Je crois à une fin prochaine et heureuse des événements d'Algérie... Il est trop tard pour le F.L.N... Les choses peuvent aller plus vite que certains esprits ne l'envisagent... »* Toute la presse a reproduit largement ces propos.

Tout au long du mois de décembre, quelles informations les lecteurs des éditorialistes français ont-ils pu retenir sur la situation algérienne ?

M. L. Gabriel-Robinet écrivait dans « Le Figaro » du 14 décembre : *« Le F.L.N. perd pied en Algérie ».* M. Paul Gérin, le 10 décembre dans « Paris-Presse » : *« Je n'irai pas jusqu'à écrire que la partie est gagnée aujourd'hui (...) mais nous n'avons jamais été aussi près de tout gagner. »* Le même journal rapportait, le 20 décembre, ces propos de M. Soustelle : *« Si nous n'avons pas encore gagné en Algérie, je peux vous dire que l'ennemi, lui, a déjà perdu. »* Et « L'Aurore » faisait écho aux déclarations de M. Roger Duchet, le 22 décembre : *« Ce qui menace l'Algérie, ce ne sont plus les fellagha... »*

Enfin, toute la France a appris, de la bouche du président du Conseil lui-même, que :

« Les mesures de pacification que nous avons prises aboutiront maintenant à d'importants résultats. La situation militaire s'est considérablement améliorée. »

Le croyait-il ? Alors on peut craindre qu'il n'ait été, comme les éditorialistes, comme les directeurs de journaux, et comme leurs lecteurs, imparfaitement informé. Ce qui ne manquera pas d'inquiéter.

Le bilan des dernières semaines algérienne n'est pas, en effet, de nature à indiquer que cet optimisme était aussi bien fondé qu'on l'aurait souhaité.

Mais comment est-il possible que tant d'hommes, parmi les mieux placés pour savoir la vérité sinon pour la dire, se mettent eux-mêmes en situation d'être démentis, et aussi vite, par les faits ? Il faut donc en conclure qu'ils croient ce qu'ils disent et ce qu'ils publient.

La situation en Algérie n'est pourtant pas si mystérieuse qu'un enquêteur sérieux ne puisse l'apprécier, à condition qu'il veuille bien l'observer par lui-même et non à travers les communiqués du gouvernement général.

En vérité, il n'est même pas besoin de se déplacer. Il suffit de savoir lire l'anglais.

Tous les jours, des journalistes anglais et américains publient, dans leur presse, des reportages abondamment documentés sur l'Armée de Libération nationale et les maquis algériens.

L'hebdomadaire américain « Saturday Evening Post » a été saisi sur le territoire français, ce qui est une bonne manière de supprimer la contradiction sinon la rébellion. Mais si « les princes » du régime avaient eu envie d'en connaître le contenu, il ne devait pas leur être impossible de s'en procurer quelques exemplaires.

A défaut, ils auraient pu lire l'hebdomadaire anglais « The Observer » lorsque celui-ci a publié, entre autres, le reportage impressionnant de Joseph Kraft. Ni l'un ni l'autre ne parlent de la France. C'est le visage de l'adversaire qu'ils révèlent.

On peut considérer, peut-être, que les Français ne sont pas en état de lire froidement des informations rapportées froidement. Encore que ce soit une étrange façon de les juger.

Mais le pire semble que les responsables eux-mêmes ont choisi, en décembre, la morphine : ne pas voir, ne pas savoir.

Malheureusement, il n'existe pas d'anesthésique assez puissant pour qu'un pays puisse perdre ou gagner une bataille sans s'en apercevoir.

Françoise Giroud.

Pour le Quai d'Orsay

Lors du dernier débat de politique étrangère, M. Soustelle s'est livré à des attaques parfaitement injustes contre le Quai d'Orsay. (...)

Le regroupement d'une nouvelle droite, au Parlement, s'effectue autour d'une réaction commune : une même réprobation contre les « intellectuels » qui prétendent repenser la position de la France suivant les données du monde moderne. Tout effort d'imagination est tenu pour suspect. Tout refus du conformisme devient du défaitisme.

C'est le lot des hommes politiques d'encourir les attaques. En revanche, il est choquant de voir cette campagne de calomnies déborder du Parlement, pour s'en prendre maintenant aux grands Corps de l'Etat. (...)

Sans doute M. Soustelle a-t-il évoqué le cas précis d'une publication sur l'Algérie, dont les auteurs feraient partie du Quai d'Orsay. Je n'aurais pas cru devoir m'élever contre ces propos, si l'on ne sentait pas qu'à l'occasion de ce cas particulier, ce parlementaire est tout prêt à généraliser. Pour lui, la carrière est sans doute encombrée de tous ces petits traîtres enclins, selon une formule à la mode, à « donner toujours tort à la France »...

Ayant servi plus de dix années dans ce cadre, il m'apparaît que, dans leur ensemble, mes anciens collègues n'ont aucune leçon de loyauté et de patriotisme à recevoir. Il est singulier de voir un homme politique tenter de jeter le discrédit sur un Corps qui, précisément, a le plus à souffrir des faiblesses de notre politique. (...)

Il n'est pas aisé de servir, à l'extérieur, une politique qui, à Paris, se cherche et se perd dans la confusion de querelles partisanes. Nos diplomates s'efforcent, malgré tout, de donner de la France une autre image que celle d'une démocratie croupissante. Ils renseignent le gouvernement, sans se faire d'illusion sur le sort réservé souvent à leur avis. Ils exécutent loyalement les directives reçues, même lorsque celles-ci s'inspirent plus de considérations subalternes de politique intérieure que des données internationales. Quelles que soient leurs opinions intimes, ils demeurent les fidèles exécutants des instructions gouvernementales. Aussi, n'est-il pas admissible de les voir aujourd'hui en butte à des accusations aussi injustes que fantaisistes. (...)

Jean de Lipkowski,
Député de Seine-et-Oise.

La position du Général Gallois

L'étude que j'avais remise, il y a plus de deux mois, à la revue allemande « Wehrkunde », conclut à l'inefficacité de tout système défensif classique et, par conséquent, à la nécessité d'assurer la défense davantage avec des moyens offensifs qu'à l'aide des procédés défensifs classiques qui, depuis qu'existent les armes nucléaires et les engins, n'ont plus guère d'efficacité. Il s'agit donc de dissuader l'agresseur de recourir à l'épreuve de force par la menace d'une riposte dont il ne pourrait supporter les effets, ou dont les effets excéderaient le bénéfice qu'il pourrait tirer de son agression.

La citation qui a été faite dans « L'Express » semble exprimer un point de vue contraire et, par conséquent, donne à vos lecteurs une idée absolument opposée au thème que j'ai développé dans l'étude publiée par la revue militaire allemande.

Pierre M. Gallois,
Général du Cadre de réserve.

[*Les extraits de l'étude du Général Gallois, que nous avons repris, étaient ceux que la presse quotidienne allemande, en particulier la « Frankfurter Rundschau », avait cités, commentés et mis en valeur. L'article de « L'Express » indiquait seulement que « l'analyse du Général Gallois avait suscité en Allemagne une grande attention ». Malgré l'intention de son auteur, c'est à l'appui de l'idée de « neutralisation atomique » au centre de l'Europe que la presse allemande a relevé le texte publié par la « Wehrkunde ».*]

Patrouille de choc

Le dimanche 26 janvier 1958, une Association d'Anciens Combattants avait organisé une séance cinématographique privée au cours de laquelle devait être projeté le film « Patrouille de choc », dont je suis l'auteur. Cette projection fut interdite et des pressions furent faites par le Service d'Action Psychologique du ministère de la Défense nationale auprès de mon producteur et de cette association. La copie du film fut retirée aux organisateurs et la projection ne put avoir lieu.

Lors de la séance de censure du 19 septembre 1956, la Commission de Contrôle des films cinématographiques m'avait imposé d'importantes modifications à la demande du représentant du ministère de la Défense Nationale, M. le colonel Lacheroy. J'ai effectué à contre-cœur ces coupes et modifications qui transformaient l'esprit de mon film et sa portée. J'ai abandonné le titre de « Patrouille sans espoir » pour celui de « Patrouille de choc ». J'ai rempli ainsi toutes les conditions exigées pour que mon film soit autorisé à être projeté en public. Et aujourd'hui, de quel droit serait-il interdit de le projeter devant qui que ce soit ?

C, Bernard-Aubert,
Paris.

Une lettre de Minou Drouet

Personne n'a mieux que moi la possibilité de juger et de prouver — à l'aide de preuves confiées à l'un des plus hauts magistrats de ce pays — les contrats que maman n'a cessé de refuser, ce qui est notre seul sujet de discussion. Je puis prouver aussi que c'est par ma volonté seule que je suis montée sur une scène. J'ai fait remarquer à maman qu'elle n'avait pas le droit de m'empêcher, elle qui m'aime, de me dévêtir de ma peau de Minou pour me muer en un autre personnage. Michèle Manceaux a-t-elle remarqué, elle qui s'apitoie sur mon sort, que, dans le même film que moi joue un petit garçon, admirablement élevé, qui, à 13 ans, en est à son quatorzième film, pendant lesquels il n'a jamais cessé de jouer au théâtre, à la télévision, à la radio, de faire des synchros, tout en restant un magnifique gosse ? (...) Michèle Manceaux s'alarme parce que j'ai présenté des robes chez Enfantillage. Maman, qui n'achète jamais rien pour elle, car toutes les dépenses faites ici le sont pour moi, a refusé que je présente des robes chez un couturier qui lui proposait de l'habiller, elle, pour rien. J'ai présenté des robes chez Enfantillage, parce que j'ai été trop heureuse de leur prouver ma reconnaissance d'avoir habillé pour rien la gosse laide sur qui toute la presse hurlait pendant la campagne si bien menée contre maman. (...)

Je puis aussi prouver le mois de vacances passé à Megève sans gala, l'autre mois passé au Pouliguen sans gala. (...) Prouver que, au réveillon, chez Hébertot, j'ai chanté 9 minutes et passé deux jours de jeux déchaînés chez lui, en pleine campagne. (...)

Je vous souhaite de faire naître dans le cœur de vos enfants, si vous en avez un jour, la même admiration, la même adoration, dont le dévouement incessant, l'intelligence et l'honnêteté absolue de ma maman ont su emplir mon cœur.

Minou Drouet.

[*Pour la première fois, nous avons l'impression que Minou Drouet n'écrit pas toujours ce qu'elle signe. Dans le cas présent, nous l'espérons.*]

Le curé d'Uruffe

Si le procès de Desnoyers entre dans les annales de la justice criminelle, ce ne sera pas simplement parce qu'il a mis en présence de la justice humaine un criminel hors série, mais parce qu'un avocat de talent, un jour de janvier 1958, à Nancy, a réussi à faire admettre à des jurés réceptifs et intelligents que la peine capitale n'était plus de mise dans une société civilisée. Au demeurant, pour qu'une telle démonstration puisse porter ses fruits, il fallait que le forfait jugé fût horrible et sans excuse. Moins Desnoyers méritait la pitié, moins ses actes, sa vie plaidaient en faveur de l'indulgence, plus au contraire le verdict de Nancy prenait de poids et de valeur. Car le verdict rendu se dissociait alors paradoxalement du cas Desnoyers. Il prenait une valeur de jugement absolu.

G. Coanet,
Paris.

Et encore dans notre courrier

Maurice Rapin, collaborateur du « Figaro », nous prie de préciser qu'il n'a rien de commun avec l'auteur de tracts édités par la Tendance Populaire Surréaliste et qui sont signés du même nom que le sien.

Pierre Viansson-Ponté est appelé à partir de cette semaine au poste de Directeur de la Rédaction d'un quotidien parisien. Il ne pourra donc plus assurer ses fonctions de Rédacteur en chef à « L'Express », mais il continuera à nous apporter sa collaboration.

CARNET

M. Pierre Bourgeois, président-directeur général de Pathé-Marconi, a été promu au grade d'officier de la Légion d'honneur.

M. Louis de Fouquières, ancien commandant du groupe de chasse 1/5, vient d'être promu au grade de commandeur de la Légion d'honneur.

LES PETITES ANNONCES DE L'EXPRESS
29, rue de Marignan - PARIS (8e)
Minimum 5 lignes encadrées. Chaque ligne compte un maximum de 42 lettres, signes ou espaces
Chaque ligne en caractères gras compte pour deux lignes (maximum 20 lettres, signes ou espaces)
Tarif : 700 fr. la ligne (+ taxes 8,52 %)

OFFRES D'EMPLOIS
Recherchons ACCOMPAGNATEURS (TRICES) habitant région parisienne pour prochaine saison d'été. Ecrire : CLUB FRANÇAIS DU TOURISME, 11, boulevard Montmartre, PARIS (2e)

DEMANDES D'EMPLOIS
DAME COMPTABLE, SECRETAIRE, PAYE, tous travaux bureau, capable seconder patron. Libre 1er mars, sér. réf. ch. place st. moyenne entrepr. Ecr. n° 1401 L'Express, 29, rue de Marignan, Paris

CONSTRUCTIONS CRÉDIT
Prévoyez votre LOGEMENT en fonction des TRANSPORTS LIGNE DE AUTOROUTE-SUD
SCEAUX, 7 km. Paris : appts 3-4-5 p., tout conf. asc. PARC 100.000 m2. Livr. déb. et mi-59. Prêts, primes max. Cond. spéc. av. 300 cpt déb. trav.
S.O.C. 92, rue de Richelieu - PARIS (2e) RIChelieu 40-33

PROPRIÉTÉS
PROPRIETE A VENDRE au LAVANDOU (Var) 400 m. de la plage. Surface 4.200 m2. Nombreux palmiers cyprès. Maison bastide pays, 8 pièces, cuis., gar., terrasses, eau cour., élect. lum. force. Ecr. B.J. n° 1392. L'Express, 29, r. Marignan, Paris

LAGRANGE 34, rue Pasquier PARIS - ANJ. 77-65
recherche PAVILLONS, VILLAS, PROPRIETES rapport ou agrément, tous prix

DIVERS
L'ŒUVRE FAMILIALE
MARIAGES 1er ordre. Sélection. Hte réputation (23e année) de RUSSEL, 53, rue Legendre, Paris

GANTS TETINES OLLA CHEZ VOTRE PHARMACIEN

Tirage des I.P.R. Raymond Séguin 10, r. du Faub.-Montmartre. PARIS
Composition de TYPO-ELYSEES 91, avenue des Champs-Elysées - PARIS

CETTE SEMAINE :

- PAGE 4 — La vie politique
- PAGES 5, 7 — La victoire de M. Monnet
- PAGE 6 — Au Forum : A. Philip J. Daniel
- PAGE 8 — Justice : « Vous avez raison substitut »
- PAG. 9, 10 — Histoire : le premier des 6 Février
- PAGES 11, 12 — U.S.A. « Explorer » contre Spoutniks
- PAGE 13 — Hongrie : la juste voie
- PAGE 14 — Le monde en dessins
- PAGE 15 — Egypte : le miracle des cœurs
- PAGES 16, 17 — Le premier récit vécu d'un lavage de cerveau : SIX SEMAINES DANS LA CHAMBRE MAGIQUE
- PAGE 18 — Médecine Etudiants Lourdes
- PAGE 19 — Couture : YVES SAINT-LAURENT
- PAGE 20 — Mots-croisés Variétés
- PAGE 21 — Folklore Edith Piaf
- PAGE 22 — Théâtre et cinéma : les critiques
- PAGE 23 — Hollywood en parle
- PAGE 24 — Spectacles : l'embarras du choix
- PAGE 25 — La semaine en littérature
- PAGE 26 — Lettres : L'article de Madeleine Chapsal
- PAGE 27 — Nietzsche trahi par sa sœur
- PAGES 28, 29 — Exclusif : G. SIMENON VOUS PARLE
- PAGES 30, 31 — Madame Express
- PAGE 32 — FRANÇOIS MAURIAC

LES AFFAIRES FRANÇAISES

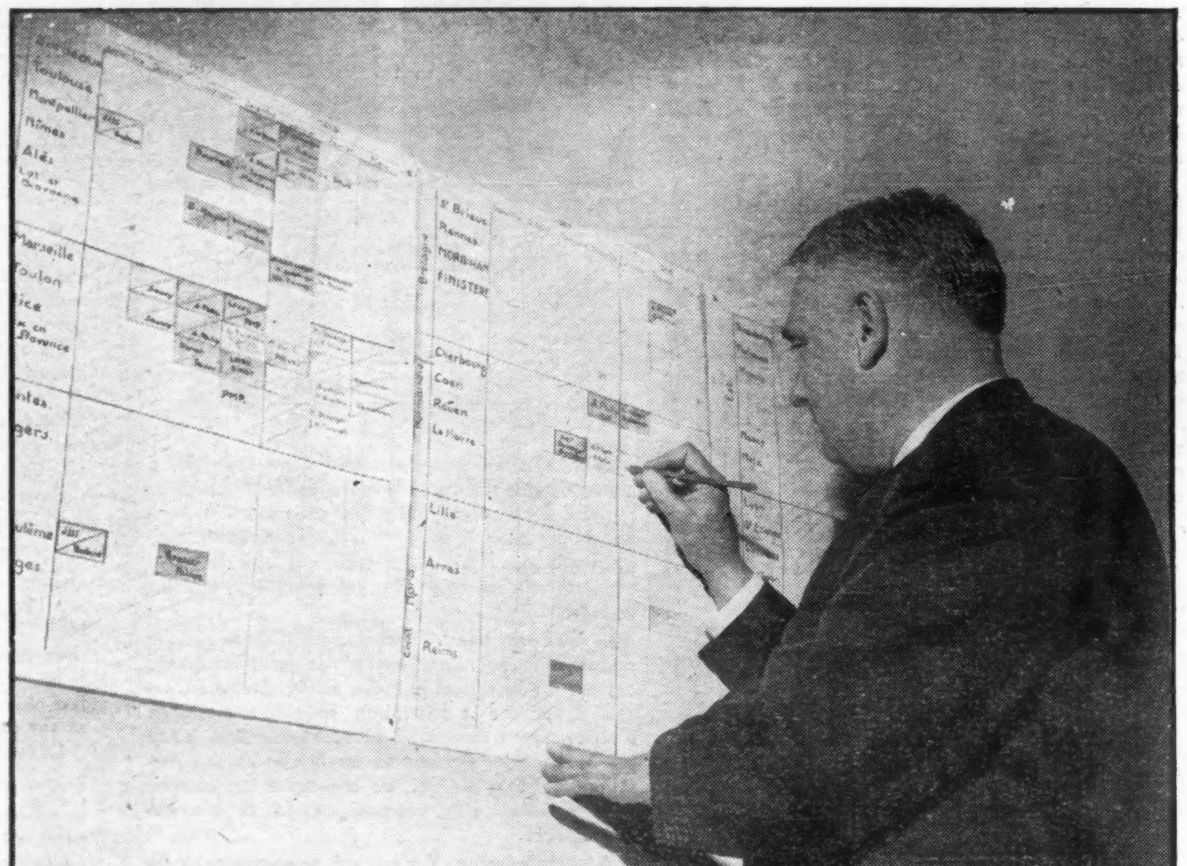
LA NATION

Deux camarades

« *TOUS mes vœux, mon commandant, pour toi et ta famille. Pardonne-moi mon silence ; je mène actuellement une existence qui ne me laisse aucun loisir. En plus de mon travail normal de chef de bataillon j'ai sur les reins l'affaire Bellounis... Une histoire bien trop sérieuse pour qu'on la confie à des généraux ou des civils ! Tâche de venir à Djelfa... Pour moi ce sera l'occasion de te revoir et de me faire engueuler une fois de plus. Bien amicalement. Signé : « Rocolle ».*

Cette lettre du chef de bataillon Yves Rocolle, de son P.C. de Djelfa aux portes du Sahara, était adressée le mois dernier à son ami le chef de bataillon Louis Fournier (maintenant en congé de l'armée d'active) installé dans un autre P.C., au centre de Paris.

Les deux hommes se connaissent, se suivent et s'épaulent depuis l'aube du 11 septembre 1944 et le débarquement sur la plage de Saint-Tropez du 1er Commando lourd de France, commandé par Louis Fournier, avec comme adjoint Rocolle.



(Charpentier)

M. LOUIS FOURNIER, AU CENTRE DES FORUMS RÉGIONAUX
Un deuil cruel, et un nouveau combat.

De Saint-Tropez à l'Arlberg

Le 20 novembre 1944, ils entraient, ensemble, les premiers dans Belfort, arraché à l'armée allemande. Le 26 mars 1945, au soir, ils campaient sur les bords du Rhin. Le 4 avril, Rocolle était envoyé par Fournier à l'assaut de la gare de Karlsruhe ; le 6 mai, Fournier précédait Rocolle sous le tunnel de l'Arlberg, et l'armistice les stoppait ensemble, avec un commando couvert de sang et de gloire à la pointe de l'avance alliée au cœur de l'Arlberg.

Le général de Gaulle remettait à Louis Fournier sa cinquième citation :

« *...Malgré le handicap physique de ses blessures a tenu à revenir dans une troupe de choc. A la tête d'un commando lourd, est devenu pour ses hommes l'image du chef complet. Toujours calme et souriant à l'endroit le plus exposé... A été dur pour lui-même jusqu'à l'extrême limite de ses forces... Signé : De Gaulle.* »

Et à Rocolle, plus jeune que son chef d'une dizaine d'années, sa deuxième citation :

« *Officier d'une très grande valeur servi par un courage personnel à toute épreuve... Durement accroché, a tenu brillamment... Sous le tir des mitrailleuses ennemies est allé chercher un de ses sous-officiers grièvement blessé... Signé : De Gaulle.* »

Fournier, géant brun et coléreux, et Rocolle, fin, blond, intellectuel, se sont retrouvés dix ans plus tard dans deux secteurs opérationnels d'Algérie. Fournier à la tête des « Commandos noirs » dans le massif du Bou Zegza, et Rocolle dans les territoires du Sud.

Et le week-end dernier, leurs routes ayant divergé de nouveau, leur amitié étant toujours aussi solide malgré leurs discussions politiques, Louis Fournier, chef de bataillon de réserve mis en congé de l'armée, dirigeait à Nancy un « Forum » de 700 personnes et empêchait un commando d'extrême-droite de foncer sur la tribune ; et Yves Rocolle, dans une des innombrables embuscades ou « accrochages » dont les communiqués officiels ne parlent pas, était tué à la tête de son bataillon, sur la route de Djelfa à Bou-Saada.

Le sort cruel de ce jeune chef de bataillon, l'un des plus brillants espoirs de l'armée française d'active, abattu par les fellagha en pleine zone officiellement « contrôlée » par les forces dissidentes de Bellounis, est le symbole cette semaine du démenti redoutable infligé par la réalité algérienne aux déclarations les plus autorisées de la fin de l'année 1957. L'année qui commence a vu se dérouler contre les troupes françaises plus d'embuscades et de combats meurtriers que toute autre année depuis le début de la rébellion. Dans les quinze derniers jours : le 21 janvier en Grande-Kabylie (2 tués, 5 blessés), le

(*Suite page 5*) →

chez votre Tailleur :
Jeunesse
de
LAJEUNESSE
la draperie qui tient

Bijoux au coffre ?
Une meilleure offre
CHEZ E. OXEDA
334 rue Saint-Honoré, PARIS-1er
OPERA : 65-68 - RICHELIEU : 81-80

CORRESPONDANCES EXPRESS

LES DOUZE — SAUF RAHMANI — SONT LIBERES

● Sur intervention de MM. Denis Forestier, Edmond Michelet et du général Billotte, M. Chaban-Delmas a fait libérer la semaine dernière onze des douze officiers musulmans détenus à la Santé. Le ministre de la Défense nationale avait fait état en conseil des ministres de sa décision de libérer les douze prisonniers. M. Robert Lacoste a déclaré : « D'accord pour tous, sauf pour le lieutenant Rahmani, qui, lui, est un membre militant du F.L.N. »

La libération des onze autres a été le fruit d'une laborieuse négociation. Le commandant Dadillon, du bureau d'Action psychologique de l'armée, est venu d'abord les visiter pour leur proposer une mission de propagande française dans l'armée. Devant leur refus, il leur a proposé de choisir entre la démission et la retraite proportionnelle. Refus. Le compromis : les onze officiers seront détachés comme instructeurs dans l'armée marocaine.

Le cas du lieutenant Rahmani demeure en sus-général Billotte est alors intervenu et a obtenu un pens.

SYNDICATS : L'APPEL DES TROIS PROGRESSE

● La Fédération autonome des P.T.T. — qui tire son importance de certaines positions-clés qu'elle détient dans l'administration postale (bureaux de chèques en particulier) et du rôle de « charnière » qu'elle joue entre les puissantes fédérations F.O. et C.G.T. — vient d'adhérer mardi à « l'appel des trois » pour un mouvement syndical uni et démocratique.

Cet appel, lancé en juin 1957 par MM. Denis Forestier (secrétaire du Syndicat national des instituteurs), Roger Lapeyre (secrétaire du Syndicat des Travaux publics F.O.) et Aimé Pastre (secrétaire du Syndicat pénitentiaire C.G.T.) a déjà reçu l'adhésion de plusieurs fédérations syndicales, soit autonomes, soit rattachées à l'une ou l'autre des trois grandes centrales ouvrières. En tout, 500.000 militants syndicalistes se trouvent ainsi d'accord pour « susciter une prise de conscience des travailleurs afin que ceux-ci construisent un mouvement syndical uni ». Ils soulignent toutefois qu'il ne saurait être question pour eux d'ajouter une nouvelle confédération à celles qui existent déjà.

Les organisateurs du mouvement espèrent atteindre un million d'adhérents d'ici quelques mois.

« Nous avons déjà réalisé un front uni, dit M. Roger Lapeyre : le front des dirigeants confédéraux qui, de Frachon (C.G.T.) à Bothereau (F.O.), se prononcent tous contre notre tentative. »

M. CHABAN-DELMAS N'AIME PAS M. ANDRE MORICE

● L'affaire du « rapport du général Dufourt », qui a provoqué un débat parlementaire cette semaine, n'a pas été étouffée par le ministre de la Défense nationale, M. Chaban-Delmas, qui aurait pu assez aisément l'empêcher de devenir publique. Mais le ministre a jugé qu'il n'était pas mauvais que les multiples reproches adressés par les militaires à son prédécesseur, M. André Morice, soient ébruités et éventuellement précisés.

M. Chaban-Delmas reproche vivement à M. André Morice :

1° D'être allé faire une grande tournée de conférences et de déjeuners en Algérie, alors qu'il n'était plus ministre, pour maintenir sa « popularité » auprès des militaires et pour attaquer, devant des auditoires européens, les « faiblesses » de la politique actuelle.

2° D'avoir pris une mesure démagogique avant la chute du gouvernement Bourgès-Maunoury en réduisant le service militaire « réel » à deux ans, alors que le maintien des effectifs en Afrique du Nord et leur renforcement nécessaire vont obliger M. Chaban-Delmas à prolonger au contraire cette durée.

3° Enfin de s'être maintenant associé avec M. Jacques Soustelle, collègue de M. Chaban-Delmas, au groupe républicain social, pour faire de l'U.S.R.A.F. (Union pour le Salut et le Renouveau de l'Algérie Française) un appareil politique qui doit remplacer peu à peu le parti républicain social qui n'existe plus qu'en nom et dont M. Chaban-Delmas était le président.

(A.D.P.) (Agip)

MM. CHABAN-DELMAS ET ANDRÉ MORICE
Un prédécesseur encombrant

ALGER : LE MODE D'EMPLOI DE LA LOI-CADRE

● M. Robert Lacoste, ministre de l'Algérie, a annoncé, aussitôt après le vote de la loi-cadre la semaine dernière, que les premières « mesures d'application » allaient être prises à Alger. Les renseignements recueillis à Alger indiquent déjà de quelle manière on compte mettre en œuvre les nouvelles institutions.

— Le cabinet de M. Lacoste s'est d'abord occupé de pourvoir au remplacement de la municipalité actuelle d'Alger (dont le maire est M. Jacques Chevallier) par une « délégation spéciale » désignée d'office. On a chargé M. Ceccaldi-Reynaud, placé par M. Lacoste lui-même au secrétariat de la Fédération socialiste d'Alger, de convoquer une réunion pour discuter de la composition de la nouvelle municipalité.

A cette réunion, il s'est agi principalement de savoir le sort qu'on réservait à M. Jacques Chevallier et comment on l'entourerait dans la nouvelle délégation.

— D'autre part, l'un des principaux articles de la loi-cadre ordonne la suppression du Gouvernement général de l'Algérie dont les attributions doivent se répartir entre les différents territoires. Mais les services les plus puissants du Gouvernement général ont refusé d'être ainsi disloqués.

Le cabinet de M. Lacoste vient de trouver une solution : on a décidé de rattacher les différents services à des ministères à Paris et de les maintenir dans leurs locaux actuels, à Alger, sous contrôle, « par délégation des ministères spécialisés », du ministre de l'Algérie lui-même. Afin que rien ne soit changé.

— Devant ces premières indications sur le « mode d'emploi » de la loi-cadre, et devant la détérioration de la situation militaire, un certain nombre de hauts fonctionnaires encore en poste en Algérie cherchent à rentrer d'urgence en France. En particulier M. Chaussade, secrétaire général à Alger, veut retourner au Conseil d'Etat à Paris ; et M. Papon, super-préfet de Constantine, a posé sa candidature pour la préfecture de Toulouse.

LE PLUS GRAND SUCCES SOCIALISTE : MARSEILLE

● Pour la première fois depuis la consultation électorale du 2 janvier 1956, un communiste et un socialiste vont se trouver aux prises le 16 février prochain, au second tour de l'élection partielle des Bouches-du-Rhône. A Marseille, en effet, le candidat de la S.F.I.O., M. Andrieux, arrive immédiatement derrière le communiste, M. Doize, et devant le candidat indépendant, M. Fraissinet.

Six élections partielles ont eu lieu depuis deux ans. Dans les cinq autres circonstances, le communiste, placé en tête ou en seconde place, s'opposait ou à un radical (Oise, 17 juin 1956 ; Ain, 25 mars 1957) ou à un modéré (Yonne, 1er juillet 1956 ; Seine, 28 janvier 1957 ; Rhône, 2 juin 1957).

Leur succès, les socialistes le doivent dans une large mesure aux efforts et à la fermeté politique du maire de Marseille, M. Gaston Defferre. Dans les autres épreuves, les socialistes ont une fois perdu du terrain (Oise, de 10,8 % à 9,7 %) ; ils en ont aussi souvent gagné : de 6,1 % à 12,1 % dans l'Ain ; de 9,3 % à 9,8 % dans la Seine ; de 9,5 % à 11 % dans l'Yonne ; de 5,6 % à 9,7 % dans le Rhône. Mais dans aucune de ces consultations rurales ou urbaines, les socialistes n'ont atteint un pourcentage de voix égal, ou même approchant, celui de Marseille.

LES RAISONS DE LA PROPOSITION MITTERRAND

● La proposition de résolution de M. François Mitterrand invitant le gouvernement à convoquer une large conférence chargée de préparer la communauté franco-africaine peut connaître bientôt des développements spectaculaires.

En effet, cette proposition est déposée sur le bureau de l'Assemblée au moment où l'application de la loi-cadre pour les T.O.M. se heurte à des difficultés dont la solution dépend désormais du cadre qui sera tracé pour une communauté franco-africaine.

Deux tendances s'affirment dans les élites africaines. La première est représentée par M. Senghor, député du Sénégal, dont le parti, la « Convention africaine », est surtout fort dans ce territoire. M. Senghor a informé il y a quelques jours MM. Coty et Gaillard de son intention de déposer deux textes tendant l'un à créer des « exécutifs fédéraux » en A.O.F. et en A.E.F., l'autre à instituer une « Union confédérale » entre la métropole et ces deux fédérations africaines.

La seconde tendance a pour chef M. Houphouet-Boigny, membre du gouvernement Gaillard et président du R.D.A., de loin le plus important des partis africains. M. Houphouet-Boigny fit triompher au dernier congrès du R.D.A. la formule « fédérale » (pas d'échelons intermédiaires entre le territoire et la fédération).

Ce succès, le leader noir ne l'a pas obtenu sans mal, les extrémistes du R.D.A. voulant aller plus vite et plus loin.

Dans les semaines qui viennent, les partis africains vont, isolément et en commun, examiner ce problème des liens institutionnels de la métropole et des territoires d'outre-mer. Sans doute M. Houphouet-Boigny parviendra-t-il encore à imposer sa doctrine contre celle de M. Senghor qui risquerait de livrer les territoires africains aux forces centrifuges. Déjà à Dakar, il y a quelques jours, les partis sénégalais ont parlé de l'autonomie totale de l'A.O.F. et de l'A.E.F., « étape vers l'indépendance ».

La proposition Mitterrand, si elle est prise en considération par le gouvernement, fournirait un argument sérieux à M. Houphouet-Boigny. Les événements marchent si vite, comme le dit M. François Mitterrand, que « la formule confédérale l'emportera si l'on n'accepte pas rapidement la formule fédérale ».

(Suite de la page 3)

24 janvier à Philippeville (4 tués), le 25 janvier à Guelma (6 tués, 27 blessés), le 27 janvier à Aumale (5 tués), le 27 janvier à Blida, Mouzaïaville et Milina (19 tués, 100 blessés), le 30 janvier en Oranie (2 tués), le 3 février près de Constantine (3 tués, 15 blessés) pour s'en tenir aux seules informations officielles. Et, en dernier sur cette liste noire, le bataillon d'Yves Rocolle, attaqué près de Djelfa, sur lequel on ne possède aucune information de source officielle.

Les Forums régionaux

C'est en réaction contre tant de mensonges et tant d'erreurs, pour protester contre des méthodes qui mènent l'armée française à l'échec et à la perte de l'Algérie que Louis Fournier, parmi d'autres, a demandé à quitter, l'été dernier, son commandement. Il est venu à Paris pour parler librement, protester, mobiliser tous ceux qui pourraient encore tenter de redresser le cours des choses en Algérie.

Et depuis le mois d'octobre il a fondé, avec d'autres hommes libres, venus de plusieurs secteurs politiques, liés ensemble par une réaction commune de défense de la dignité française, les « Forums régionaux ».

Le week-end dernier à Nancy, il dirigeait le 45e débat des Forums. Et au P.C. des Forums à Paris une petite réunion, sous la présidence du bâtonnier René-William Thorp décrivait à quelques personnalités de la politique et du journalisme la vie et l'activité des 37 Forums qui existent déjà dans 37 villes de France.

Louis Fournier, qui en est le secrétaire général, a provoqué des réunions à Aix, Angoulême, Bordeaux, Cherbourg, Dijon, Lyon, Marseille, Metz, Montpellier, Mulhouse, Nice, Reims, Rouen, Strasbourg, Toulon, etc., avec comme orateurs participant aux débats : le colonel Barberot (son ancien chef en Algérie, adjoint du général de Bollardière), J.-M. Domenach, Alfred Sauvy, Pierre Le Brun, Brigitte Gros, Hamani Diori, Hubert Beuve-Méry, Georges Lavau, Pierre Naudet, Georges Suffert, Pierre Mendès France, André Philip, et vingt autres personnalités.

Toujours lutter

Dans chaque ville une petite équipe de travail, choisie par Louis Fournier qui sillonne la France chaque semaine depuis quatre mois sans interruption, prépare ces débats, lance les invitations destinées à rassembler des « pilotes » de l'opinion (syndicalistes, leaders de mouvements politiques et organisations de jeunesse, cadres, membres de l'Université, etc.), et assure l'organisation du Forum local.

Pour le mois de février, vingt Forums sont déjà prévus.

Le quartier général des « Forums régionaux » (1) est devenu un centre moteur sur lequel est branchée toute la province. Mardi matin, cette semaine, Louis Fournier parlait avec Reims, dictait à une secrétaire des instructions pour Châlons, et notait une modification à indiquer sur son tableau de bord (cloué au mur de son bureau) pour un Forum à Lyon, quand on lui apporta une enveloppe lui annonçant que son camarade Yves Rocolle ne pourrait plus le recevoir à Djelfa.

Pour l'ancien chef du 1er Commando lourd de France, le nouveau combat qu'il avait choisi de mener continuait. La mort de Rocolle devenait une raison supplémentaire, après beaucoup d'autres, de lutter désespérément pour réveiller les Français.

(1) 3, rue des Pyramides, à Paris.

TRENTE - HUIT AVENUE
de
JACK ROMOLI
affirme un style avec
LE COMPLET droit ou croisé ou
LA VESTE Sport et LE PANTALON
LES CHAUSSURES italiennes
LA CHEMISE "Janson-Club"
LES CHAUSSETTES nylon ou rilsan
et LA CRAVATE soie
L'ENSEMBLE 38.000 francs
38, AV. VICTOR-HUGO - POI. 36-72

GOUVERNEMENT

Le contrat international et l'autre

● ***Comme tout emprunt étranger, celui que vient d'obtenir M. Jean Monnet à Washington comporte des conditions — en dépit des démentis officiels. Et ces conditions sont rigoureuses.***

La réception mi-protocolaire, mi-chaleureuse, réservée cette semaine à M. Jean Monnet, retour des Etats-Unis, par M. Félix Gaillard, n'était que la répétition de la même scène, jouée par les mêmes hommes il y a presque douze ans, exactement le 31 mai 1946.

Ce jour-là, comme hier, M. Jean Monnet revenait des U.S.A. où il avait négocié une aide financière américaine et internationale à la France. Haut commissaire au Plan, M. Monnet s'effaçait devant M. Léon Blum, chef de la délégation française, tandis que son jeune collaborateur Félix Gaillard se tenait à un rang modeste, loin derrière le chef du gouvernement provisoire — c'était alors M. Félix Gouin. Simplement, douze ans plus tard, le 4 février 1958, MM. Monnet et Gaillard jouaient les premiers rôles.

Le détail des crédits et des promesses que M. Monnet a rapportés cette fois-ci dans sa lourde serviette de cuir noir, frappée de ses initiales, est connu. En gros, il a obtenu de l'Amérique et de nos partenaires européens un ballon d'oxygène pour la balance des comptes extérieurs de la France. Sur les 655 millions de dollars accordés (275 milliards de francs, l'équivalent du déficit en devises prévu pour les quinze prochains mois), les deux tiers sont des crédits nouveaux, le quart est constitué par le report de dettes que la France allait devoir régler, le reste consiste en facilités d'achat (coton et armement payables en francs). Le gouvernement américain a fourni un peu moins de la moitié de cette aide ; le reste provient d'organismes internationaux alimentés par les fonds de l'Amérique et de nos partenaires commerciaux européens — et notamment l'Allemagne de l'Ouest. Presque toutes ces sommes seront disponibles dès 1958, un neuvième environ de l'aide totale n'étant versé qu'en 1959 et un petit reliquat en 1960.

Rien n'est changé

A travers les longs communiqués, très techniques, et les nombreuses déclarations, très officielles, qui ont, ces derniers jours, annoncé et commenté l'événement, l'opinion française a paru ressentir que l'opération était simple et claire.

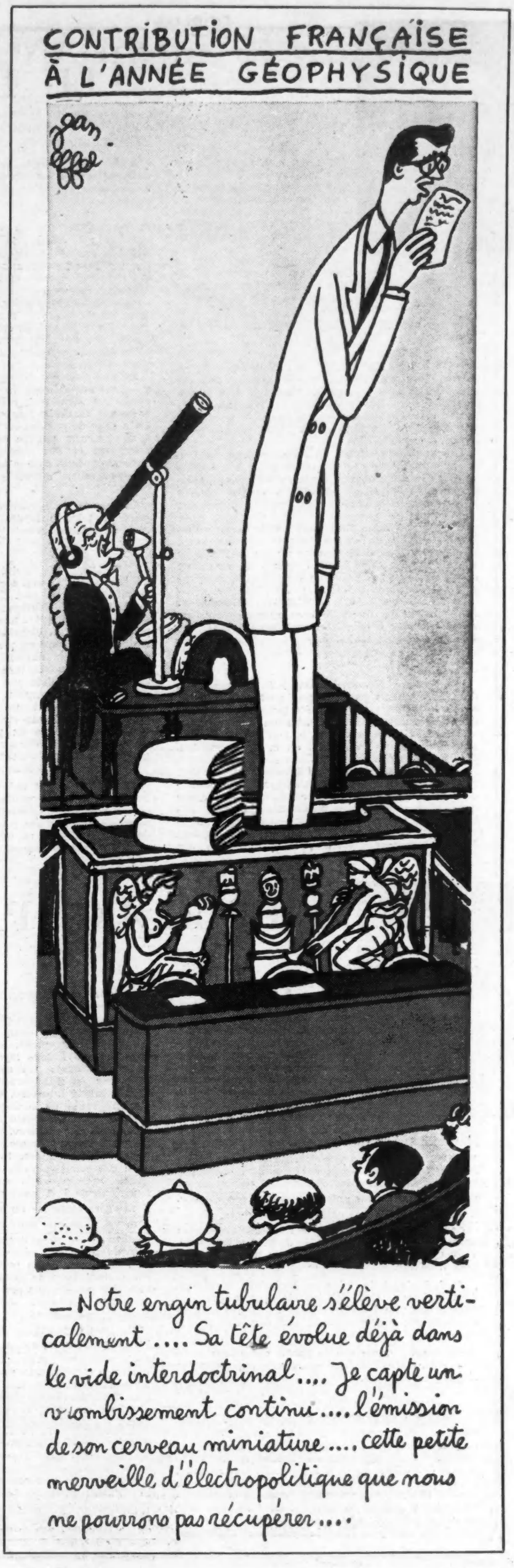
« *Une fois de plus*, a pu écrire un observateur, *l'Amérique nous donne un coup d'épaule. Pouvait-elle nous le refuser ? L'effondrement économique d'un secteur du monde libre aussi important que la zone franc serait pour elle l'équivalent d'une grave défaite militaire.* » M. Monnet a déclaré que l'aide obtenue « *est amplement suffisante pour permettre à la France de mettre fin à l'inflation et de rétablir ses finances.* » M. Gaillard a confirmé, précisant que « *le total des crédits est en effet sensiblement supérieur au déficit prévisible de nos échanges extérieurs en 1958, déficit qui peut évoluer autour de 400 millions de dollars.* »

Les prêteurs et les emprunteurs ont affirmé enfin à l'unisson qu'aucune condition politique, d'aucune sorte, n'avait été imposée à la France et qu'en particulier « *le problème algérien n'avait même pas été évoqué* » au cours des conversations. Bref, l'économie française ainsi alimentée peut poursuivre sa progression sans heurts. Rien n'est changé. Et puisque l'Amérique « ne pouvait pas refuser », nous n'avons même pas à lui être reconnaissants.

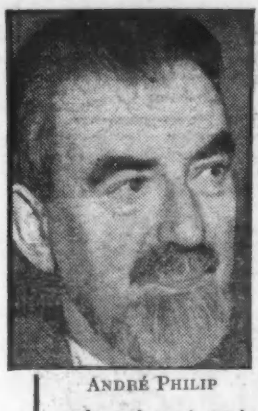
Le précédent de 1946

Cette image de l'affaire est conforme en tous points à une tradition solide, inaugurée précisément en

(Suite page 7)



FORUM


ANDRÉ PHILIP

EXCLU DE LA S.F.I.O.

par ANDRÉ PHILIP

JE viens de recevoir notification de la décision de la Commission nationale des conflits de la S. F. I. O. prononçant mon exclusion du parti. Les événements touchant les individus n'ont guère d'importance, sauf dans la mesure où ils sont le symbole d'une attitude générale qui peut avoir des répercussions sur tous. C'est pourquoi je me permets de présenter quelques observations, en m'excusant du caractère personnel qu'elles ne peuvent manquer de revêtir.

1° C'est la première fois dans l'Histoire qu'un parti socialiste porte condamnation sur un livre. Il avait, jusqu'ici, laissé ce soin à des gouvernements réactionnaires, et les précédents historiques ont montré que, finalement, dans tous les cas de condamnation, les juges avaient paru quelque peu ridicules.

Les partis socialistes, en revanche, avaient toujours évité de courir un tel risque ; les conflits internes les plus graves, les scissions et exclusions précédentes s'étaient produits à propos d'actes politiques ; ils n'avaient pas touché l'expression des idées.

C'est la première fois, dans l'histoire du socialisme mondial, que l'on ose, dans un « considérant », poser officiellement ce principe : « André Philip ne saurait se soustraire à cette règle élémentaire de discipline, sous prétexte que ses critiques sont exprimées dans un livre ».

A l'heure où, même en U.R.S.S., commencent à apparaître des livres, articles ou caricatures qui osent critiquer le Parti, c'est à la S.F.I.O. que triomphe l'esprit stalinien.

2° Néanmoins, une telle condamnation d'un livre aurait pu présenter quelque utilité si, avant le jugement, il avait été procédé à un large débat. Des arguments auraient pu être avancés, une confrontation organisée, et l'on aurait pu connaître au moins les raisons de la condamnation. Il n'en a rien été.

On a prétendu détacher du livre un chapitre VIII dont l'essentiel, avant la parution, avait été publié dans « L'Express » et passer condamnation sur une conclusion, sans essayer de lire les chapitres doctrinaux, de peser et discuter les analyses et arguments qui avaient rendu la conclusion inévitable. Plus exactement d'ailleurs, la Commission des conflits s'est chargée de rédiger elle-même une nouvelle conclusion du livre, qui justifie et légitime toutes les affirmations des chapitres précédents.

3° Jadis, le Parti socialiste français avait eu une vie intellectuelle ardente. Après l'unification, pendant dix années, Jules Guesde et Jaurès s'étaient opposés et Guesde n'avait pas hésité à inviter Jaurès à tenir avec lui un débat contradictoire dans l'hippodrome de Lille, débat ouvert à tous les électeurs et non aux seuls membres du parti. On avait publié, comme brochures de propagande, les deux discours prononcés au cours de cette controverse qui était devenue un des principaux éléments de rayonnement du parti.

Hélas ! c'est dans cette même cité de Lille, qu'il y a deux ans un congrès du parti, sans s'en rendre compte, a admis une réforme du règlement qui a supprimé le droit d'appel des exclus au congrès. On a peur de parler devant les militants ; on tient à mettre leur pauvre âme sensible à l'abri des tentations et des séductions ; on cherche à les tenir éloignés des idées nouvelles et des arguments qui pourraient mettre en danger leur foi innocente.

Ici encore, on a rarement vu dans l'histoire du parti un tel mépris des militants, alors qu'on se réclame théoriquement de leur autorité.

4° En vérité, le combat mené aujourd'hui au sein du parti socialiste touche à l'essentiel de l'idée démocratique. Il ne s'agit plus seulement du conflit sur la politique algérienne, quelque grave qu'il soit ; il s'agit d'une lutte pour la liberté de pensée devant la dictature d'un appareil qui tend à devenir de plus en plus totalitaire. La bataille est menée pour renverser une équipe dirigeante qui s'est déshonorée, tant par sa politique réactionnaire et nationaliste que par les moyens employés pour la faire triompher.

Mais il ne suffit pas seulement de remplacer cette équipe ; il importe de préparer un changement de structure du parti, empêchant de tels méfaits de se produire à nouveau. Plus précisément, quelques principes doivent être posés :

Dans un parti démocratique :

a) Le secrétariat doit être un organe administratif, sans pouvoir politique. Le secrétaire général doit être un professionnel de l'administration, bien payé, disposant d'une retraite garantie ; mais il ne doit pouvoir être ni ministre, ni élu, ni même participer aux délibérations d'un congrès. Son rôle n'est pas d'exprimer une opinion, mais d'exécuter les décisions du comité directeur.

b) Un comité directeur doit réaliser une véritable direction collective. C'est dire que tous ses membres doivent être égaux, l'influence des hommes tenant à leur personnalité et non à un titre ou à une fonction quelconque.

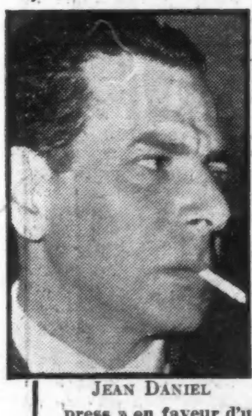
Il est normal que la majorité qui s'est dégagée dans un congrès ait en main le comité directeur pour assurer l'exécution des décisions du congrès ; il ne faut donc pas revenir à la règle d'avant guerre de la représentation proportionnelle ; mais il importe qu'à tout instant, la voix de la minorité puisse être entendue et ses critiques exprimées. Il serait bon, à cet effet, qu'au sein du comité directeur, une proportion raisonnable des sièges (25 % par exemple) puisse être réservée à la minorité.

c) Un organisme judiciaire, indépendant, doit exister avec une stabilité qui lui permette d'échapper à toutes les pressions extérieures. Dans l'organisme judiciaire, majorité et minorité doivent être à égalité et chaque congrès devrait pouvoir renouveler, chaque année, deux membres de la commission des conflits, un de la majorité, un de la minorité. Enfin, la commission de contrôle des comptes devrait également comporter une représentation de la minorité, car tout militant a le droit d'être renseigné et sur l'origine des fonds, et sur l'emploi réel des ressources.

5° Je ne perds pas tout espoir que cette transformation indispensable de la structure du parti socialiste et cette rénovation de son esprit ne parviennent à se réaliser. L'opinion française attend maintenant un regroupement de la gauche. Je persiste à croire que le parti socialiste, avec toutes ses faiblesses, mais aussi toutes les forces vives latentes chez les militants de base, doit être un élément essentiel de ce regroupement.

Je continue à espérer que le redressement interne sera possible et demande pour cela aux militants, non seulement de ne pas quitter le parti mais, au contraire, de redoubler d'efforts pour obtenir de nouvelles adhésions et engager les jeunes à y entrer, afin de mener le combat pour la conquête de l'appareil et la destruction de la présente dictature administrative.

Je n'ai pas la possibilité de m'expliquer devant les militants, puisqu'il n'y a plus d'appel devant le congrès. Je présenterai donc immédiatement une demande de réintégration. Je sais qu'elle sera étouffée et rejetée. Je la renouvellerai sans jamais me lasser, avec la certitude que je finirai par être réintégré, le jour où le parti aura lui-même réintégré le socialisme, après avoir désintégré le national-molletisme.


JEAN DANIEL

POURQUOI PAS LA LOI-CADRE ?

par JEAN DANIEL

EFFRAYES devant le vide politique et l'impasse militaire qui caractérisent aujourd'hui la situation algérienne, des hommes dignes d'estime recommandent de « miser » sur la loi-cadre. L'exemple le plus éclatant est celui de Jacques Chevallier, maire d'Alger, qui s'est publiquement prononcé la semaine dernière dans « L'Express » en faveur d'une « expérience loyale ».

En examinant les arguments de ceux qui défendent cette position, on découvre qu'il ne s'agit pas vraiment de la loi-cadre. L'essentiel pour eux est de faire renaître une opinion politique musulmane. Et il leur semble que cette loi en offre le moyen.

Le F.L.N., disent-ils, n'offre rien. Dans son état actuel, la France est incapable d'offrir autre chose. Tirons donc parti de ce qui a, au moins, l'avantage d'exister.

Bref, il s'agit de créer les premières conditions d'un dialogue. Une fois ce dialogue engagé, il dépasserait vite les dispositions de la loi-cadre et déboucherait nécessairement sur des discussions politiques sérieuses.

Séduisante, parce qu'elle paraît constituer enfin une issue, cette thèse correspond-elle à la réalité ? Regardons les faits.

L'APPLICATION de la loi-cadre est confiée à des hommes qui n'ont jamais fait mystère de leur conception de cette loi. Pour eux, elle n'est pas un moyen, mais une fin. Il faut rendre cette justice à M. Lacoste qu'il n'a jamais mis l'accent, lui, sur les fameuses dispositions « évolutives » du projet. Il s'est, au contraire, consacré à en souligner les « verrous de sûreté ». Et il n'y a aucune raison sérieuse de croire que les principaux responsables, sur place, de la politique algérienne modifient profondément leur état d'esprit ou leurs méthodes.

Prenons l'exemple le plus évident : celui-là même auquel pense M. Jacques Chevallier. Dans les camps d'hébergement, des milliers de personnalités politiques sont internées. (Il y a près de 20.000 détenus). On sait que certaines d'entre elles, tout en se séparant du F.L.N., récusent formellement la loi-cadre, qui fait de l'Algérie partie intégrante de la République française. On ne comprend pas pourquoi M. Lacoste ou M. le préfet Lambert accepteraient soudain de libérer ces nationalistes, même modérés, pour les faire siéger dans des assemblées. Pourquoi, eux qui savent avec précision ce qu'ils entendent tirer de la loi-cadre, prendraient-ils les risques de voir déjouer leurs calculs ? A aucun stade, à aucun échelon, il n'est raisonnable de penser que les conditions d'un vrai dialogue seront recherchées. Or, sans ces conditions — mon enquête en Algérie m'en a convaincu — non seulement il n'est pas possible de créer une opinion politique musulmane, mais il est surtout hors de question d'attendre une pression des populations sur le F.L.N.

IL faut bien se convaincre de ce que le F.L.N. représente, même quand il est discuté : non seulement une armée plus puissante que jamais, mais une mystique, une référence sacrée. Une mystique forte de l'un des courants historiques les plus formidables qui aient bouleversé le XX[e] siècle. Le combattant algérien est devenu au Moyen-Orient et dans le Maghreb le symbole d'un monde nouveau. Tant qu'il y aura une armée F.L.N., tous les Algériens seront contraints de se référer à cette mystique. Et dans les conditions actuelles, ce ne sont pas eux qui peuvent faire pression sur le F.L.N. ; c'est le F.L.N. qui pèse sur eux de toutes ses forces morales et militaires. Il faut choisir entre les illusions confortables et les vérités : on ne résoudra pas le problème algérien tant que l'on n'aura pas accepté l'idée d'un dialogue avec le F.L.N.

Mais il est vrai que, d'un autre côté, on n'arrivera jamais à un dialogue acceptable avec le F.L.N. tant qu'on n'aura pas profondément modifié l'opinion musulmane par de spectaculaires changements des hommes et des méthodes. C'est pourquoi la recherche des conditions du dialogue n'est pas vaine. A vrai dire, avec ou sans la loi-cadre, on peut, dès demain, si on le veut vraiment, transformer la situation algérienne. La France pourrait immédiatement faire à la place du F.L.N. une partie de la juste révolution que celui-ci se propose de faire, et forcer ainsi le F.L.N. à la modération.

SI demain on libérait les détenus politiques et si on procédait à la mutation des fonctionnaires, militaires et civils, coupables d'exactions. Si l'on prévoyait le rapatriement et le recasement de tous les Européens inadaptables à un ordre nouveau ; si l'on procédait à une véritable réforme agraire et au remplacement d'au moins la moitié des fonctionnaires français par des fonctionnaires musulmans ; si l'on rendait obligatoire l'enseignement de l'arabe ; si enfin on levait toutes les interdictions qui frappent les organisations syndicales, on pourrait espérer créer une opinion politique musulmane.

Bien plus, les Français d'Algérie, dans leur majorité, supporteraient davantage ces mesures si elles étaient prises par des Français, alors qu'ils ont eu tant de mal à les supporter en Tunisie et au Maroc. C'est la France qui prendrait elle-même l'initiative des étapes qui mèneront à une indépendance de l'Algérie réalisée dans un ensemble franco-maghrébin.

Et l'intransigeance du F.L.N., essentiellement fondée sur une méfiance justifiée, ne pourrait résister à la pression de l'opinion libérale et des preuves éclatantes d'une nouvelle orientation de la politique française.

(Suite de la page 5)

mai 1946 par MM. Léon Blum et Jean Monnet. Comme aujourd'hui, on s'était étonné, alarmé même, de la durée d'une négociation qu'on imaginait plus aisée : les pourparlers de 1946, il est vrai, ne s'étaient pas prolongés moins de onze semaines. Mais si M. Monnet n'est resté que quinze jours à Washington, c'est parce que sa mission avait été précédée d'un long séjour à Paris des experts financiers américains, d'un expert allemand, M. von Mangold, représentant de l'Union Européenne de Paiements, et du président du Fonds Monétaire International, M. Jacobsen.

« S'il a fallu si longtemps, avait expliqué déjà M. Blum en 1946, *c'est simplement parce qu'il y avait dans le détail toutes sortes de questions à traiter avec de nombreuses administrations différentes. »*

Avec les mêmes mots

La méthode ? C'est la même :

« J'ai exposé aux autorités américaines et internationales l'effort que la France avait entrepris pour lutter contre l'inflation, redresser sa situation, reprendre la marche vers la libération des échanges et le Marché commun européen. L'octroi des crédits est une preuve de confiance dans la solidité et l'avenir de son économie. » (Jean Monnet, 1958.) *« Je me suis borné à montrer dans quel état se trouve la France et quels sont ses besoins, à présenter surtout le Plan Monnet qui fournit la preuve que nous avons la volonté de restaurer nous-mêmes notre pays. »* (Léon Blum, 1946).

Les buts ? Ils sont presque identiques bien qu'à peine esquissés :

« Je me suis entretenu avec le président Eisenhower à la fois des négociations financières que j'ai menées et de l'unité européenne. » (Jean Monnet, 1958.) *« C'est en plein accord avec le Président des Etats-Unis que nous avons arrêté, outre les accords d'aide financière, le principe d'une suppression progressive des obstacles aux échanges internationaux. »* (Léon Blum, 1946).

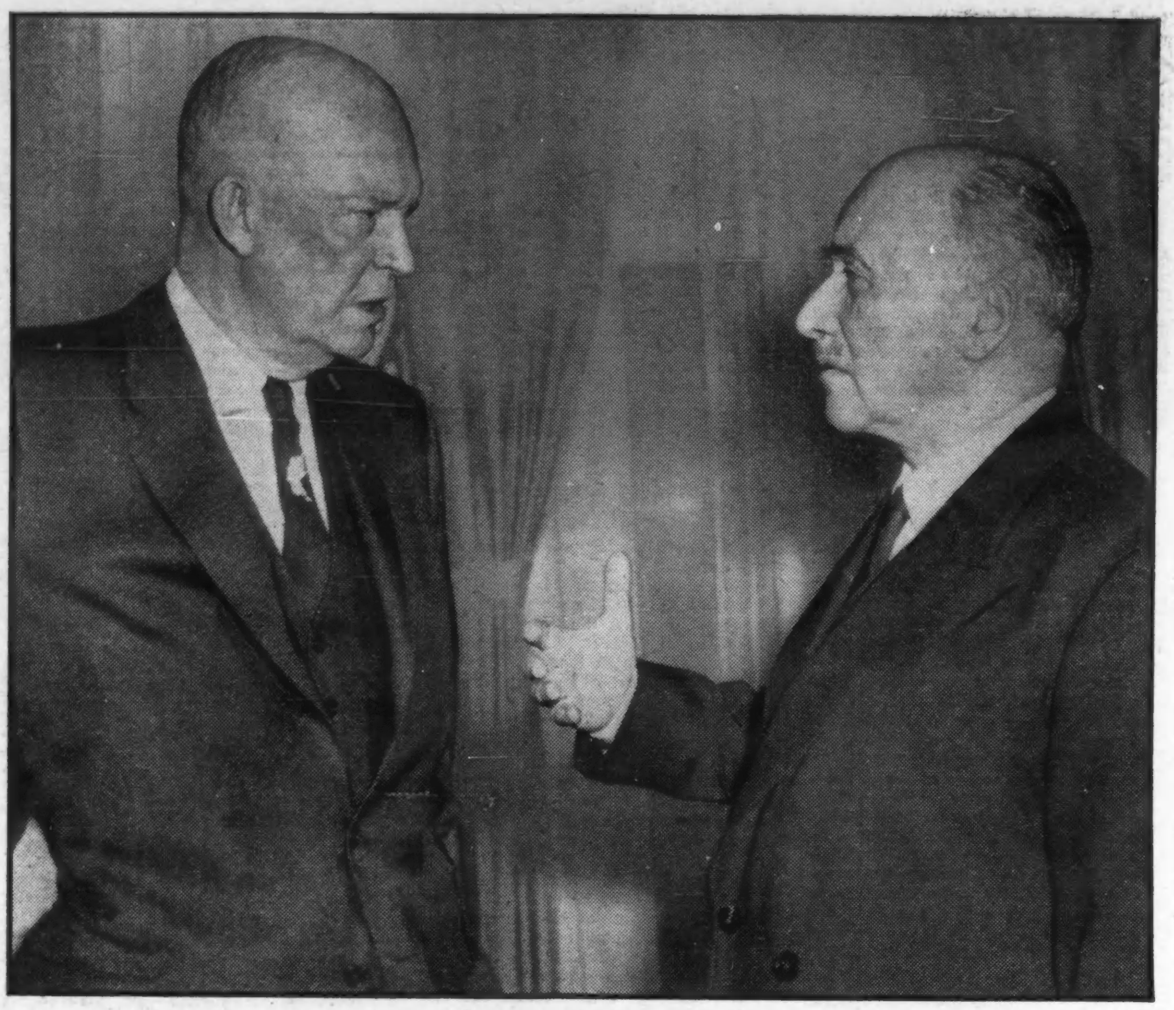
Les clauses ? En 1946 :

« Le gouvernement français fait savoir qu'il a pris déjà les décisions suivantes : un nouveau tarif douanier est en préparation... Il renoncera à la politique de contingentement des importations... Les procédés de péréquation des prix employés avant la dévaluation du franc ont été abandonnés... Les licences d'importation seront accordées sans discrimination... Une partie des importations financées par les crédits américains sera faite provisoirement par des groupements d'acheteurs privés, etc. »

Lois et décrets

Aujourd'hui, on lit dans le communiqué français :

« La loi de finances a prévu une procédure qui permettra de surveiller constamment l'exécution du programme français... Le gouvernement soumettra au Parlement avant le 28 février un rapport qui dressera un tableau d'ensemble des perspectives économiques et financières pour l'année 1958 ; de même un rapport sera fait au cours des mois de juin et d'octobre... Si l'un de ces rapports faisait apparaître une évolution défavorable des finances publiques, le gouvernement utiliserait tous les pouvoirs dont il dispose pour remédier à cette situation... De plus, le gouvernement et les autorités monétaires prendront des... mesures de contrôle du crédit... »



(A.P.)

LE PRÉSIDENT EISENHOWER ET JEAN MONNET
Un chapitre a été oublié

Le communiqué américain de 1958 est net : les accords, déclare-t-il, ont été signés *« compte tenu du programme financier adopté par la France »*. La déclaration officielle du Fonds Monétaire International précise :

« Les crédits ouverts... ont pour objet de renforcer les réserves des changes de la France et d'affermir ainsi la confiance dans l'effort de redressement français. »

Enfin, l'Organisation Economique Européenne (O.E.C.E.) va plus loin encore : son porte-parole officiel déclare que la décision a été prise :

« à la suite de l'examen minutieux et approfondi de la situation économique actuelle de la France et du programme d'assainissement soumis par le gouvernement français... (Celui-ci) a rappelé les décisions formelles qu'il a prises concernant le plafond des dépenses publiques et celui de l'impasse, ainsi que ses engagements d'éviter de recourir à la Banque de France pour obtenir de nouvelles avances et de limiter le montant des crédits à moyen terme demandés à l'Institut d'Emission pour la construction de logements et les industries nationalisées... Enfin, le gouvernement français continuera d'appliquer une politique restrictive du crédit et reviendra à la libération des échanges. »

Avec ce communiqué de l'O.E.C.E., sec et presque menaçant, le contrôle des prêteurs se fait déjà plus étroit : l'Amérique, le F.M.I. semblaient dicter de g r a n d e s lois économiques ; l'O.E.C.E. promulgue des décrets.

« Les Américains l'ont défendu »

Car il s'agit bien de conditions. M. Jacobsen, président du F.M.I., n'hésite pas à formuler son avis sur le ton impératif que voici :

« Il conviendra de redresser toutes tendances au déséquilibre budgétaire. De plus, le monde des affaires et du travail et l'opinion française devront éviter de réclamer des crédits, des augmentations de prix et de salaires qui mettraient en danger les efforts actuels. »

Enfin une dépêche de l'agence d'information anglaise Reuter, datée de Washington, donne les précisions suivantes, qui n'ont fait l'objet d'aucun démenti :

- Le matériel militaire payable en francs (45 millions de dollars, soit 19 milliards de francs) qui est compris dans l'aide américaine devra être utilisé en Europe par les forces françaises rattachées à l'O.T.A.N.
- « Toute augmentation de dépenses due à la guerre d'Algérie ou à toute autre cause devra être compensée par de nouveaux impôts. »
- La France « s'efforcera de libérer son commerce afin de pouvoir jouer son rôle dans le Marché commun que les Etats-Unis considèrent comme des plus importants sur le plan politique et économique. »
- Enfin, « l'aide financière aidera la France à assumer sa contribution directe à l'O.T.A.N. »

Cette fois, c'est clair. C'est une mise en tutelle de l'économie française. Le fils prodigue a été pourvu d'un sévère conseil de famille. A chaque dépense nouvelle, même justifiée, que proposera le Parlement, le gouvernement français ne se contentera pas d'opposer la « loi des maxima » incluse dans le budget, mais il ajoutera à mi-voix : « Impossible. Les Américains l'ont défendu. » A chaque pas en avant dans le Marché commun, à chaque nouvelle dépense militaire au titre O.T.A.N., même scène : « Ce sont les conditions du prêt américain. »

Les deux contrats

Un seul chapitre du budget a été mis, d'avance, hors du contrôle américain : les dépenses de la guerre d'Algérie. Toute augmentation des crédits à ce titre devra être aussitôt couverte par des impôts nouveaux. Ainsi, le seul domaine où pourront s'exercer encore un peu l'autorité du gouvernement, la souveraineté du Parlement et le civisme des citoyens, est précisément celui qui compromet l'avenir de la nation et divise le pays.

Certaines réactions s'éclairent aussi à la lumière de cette analyse des clauses publiques de l'accord. Par exemple, les furieuses attaques de tel grand quotidien parisien du matin contre M. Gaillard dans les derniers jours de la mission Monnet, puis contre M. Monnet lui-même (dont le bilan était présenté par ce journal comme un échec catastrophique) prennent tout leur sens quand on examine les dispositions relatives à la fourniture de coton.

D'autres concessions ont sans doute été faites, qui ne tarderont guère à apparaître, notamment dans le domaine des taux de change.

D'une telle issue, ce n'est ni l'Amérique ni M. Jean Monnet qui portent la responsabilité. L'Amérique a tiré d'un accord le meilleur parti possible, comme elle fait dans toute la mesure du possible lorsqu'elle prête aux républiques sud-américaines, orientales ou asiatiques. M. Monnet a plaidé brillamment le dossier qui lui avait été confié. Si le Parlement et le gouvernement français voient leur échapper la direction de la politique nationale, ce n'est ni la faute de l'Amérique qui n'a rien imposé, ni celle de M. Monnet qui n'a rien négligé pour aboutir, mais celle du Parlement et du gouvernement.

Le « contrat international », fort explicite, que vient de conclure la France, suppose le strict maintien de l'impasse budgétaire à son niveau actuel (600 milliards de francs). Il est ainsi en contradiction avec le « contrat parlementaire » du gouvernement. Le premier, en effet, suppose que toutes charges nouvelles — et en particulier les dépenses de la guerre d'Algérie — devra être couverte par des impôts nouveaux. Le second rend pratiquement impossible ce recours à l'impôt sans risque de crise ministérielle.

N'étant pas en état de choisir et de faire prévaloir une politique, les hommes qui gouvernent la France ont préféré se faire dicter leur conduite par leur prêteur et leur négociateur.

PIERRE VIANSSON-PONTE.

Une controverse qui rebondit
Albert CAMUS Réflexions sur LA PEINE CAPITALE Arthur KŒSTLER
1 VOL. 690 frs étude par JEAN BLOCH MICHEL CALMANN-LEVY

MOQUETTES, CARPETTES
Distributeur France-Tapis et des meilleures productions françaises Coupe, pose sur thibaude et couture main. STATION SERVICE TEXTILAM entretiendra votre installation de tapis : dissimulation parties usées, ajustement sur place. Travail impeccable par personnel ponctuel et consciencieux. TEXTILAM, 3, rue Richelieu. RIC. 00-45.

SUBSTITUT, VOUS AVEZ RAISON

par J.-M. DOMENACH

JEAN-MARIE DOMENACH

CE jour récent où la Cour d'assises de Nancy fit bénéficier le curé d'Uruffe des circonstances atténuantes, bien des gens pensèrent que c'était la peine capitale qui venait d'être condamnée à mort.

Le substitut général Parisot s'est déclaré du même avis dans une proclamation dont la vulgarité prouve qu'il n'a pas lu les bons auteurs qu'il se vante d'avoir dans sa bibliothèque. Le substitut Parisot, qui ne laisse à personne le soin de réveiller, le matin de leur exécution, ceux dont il a obtenu la tête, a fait part, dans cette même enceinte lorraine, du premier trouble de conscience qui soit venu atteindre une féconde carrière répressive. Cet « honnête homme, avocat de la société et de la légalité républicaine » — car c'est ainsi qu'il se présente — ne pense plus pouvoir remplir sa mission, du moment qu'on a laissé la vie à un accusé dont l'horrible et double crime trouvera difficilement un équivalent. Le substitut attribue à une poignée d'intellectuels — Cayatte, ce « menteur » ; Camus, cet « anarchiste » — la défaillance qui paralyse maintenant sa sévérité ; il en appelle directement au « bon sens du peuple français » et il a raison.

Le peuple juge

Le substitut général Parisot a raison de s'adresser au peuple, car ce n'étaient pas Camus ni Cayatte qui siégeaient au banc des jurés, mais des hommes d'espèce commune, et mélangés : un agent de maîtrise, un instituteur honoraire, un directeur commercial, un cultivateur, un commandant en retraite, un industriel, un directeur de société... De braves gens de chez nous, comme dirait le substitut. Ce sont eux, en effet, qui jugent ; ils sont les représentants du peuple anonyme, les délégués de l'opinion moyenne, et leur verdict — quelles qu'aient été les raisons personnelles de chacun — leur verdict collectif prend un sens qui dépasse le cas particulier, si douloureux, de l'abbé Desnoyers. Il signifie la rupture flagrante avec cette « logique » (« un cadavre contre un autre ») dont se réclame le substitut Parisot, dévoilant à son insu que la peine capitale a pour toute logique la terreur d'une magie sanglante.

Est-ce donc la victoire des intellectuels décadents ? Après tout, eux aussi s'adressent à l'opinion, tout comme le substitut, car c'est l'opinion qui exige la justice et, quand elle ne la rend pas, comme aux Assises, c'est elle qui modifie la justice et qui la juge. Or l'opinion, par la voie de ses représentants à la Cour de Nancy, vient de faire savoir aux procureurs qu'ils retardent gravement sur la société dont ils sont les défenseurs.

Cette société n'a plus les mêmes idées et les mêmes mœurs que celle qui, il y a cent cinquante ans, à la justice religieuse et royale, substitua une justice moderne fondée sur l'exacte appréciation du délit : à chaque catégorie correspondait une peine, et le juge était là pour dire si cette correspondance s'appliquait en droit et en fait. Mais depuis, le romantisme, le freudisme, le roman moderne ont habitué les gens à scruter plus profond. La médecine, la psychanalyse, toutes les sciences humaines sont venues éclairer cet abîme de l'âme criminelle où l'on voyait le mal pur ou la perversité inexplicable.

Nous avons appris ainsi qu'aucun criminel ne ressemblait vraiment à un autre. Et lorsqu'il s'agit du curé d'Uruffe, comment faire un exemple de cet acte inouï, exceptionnel ? Les jurés ont senti la contradiction qui éclate dans les propos du substitut : un monstre ne saurait être exemplaire, ni dans le crime ni dans le châtiment. Leur logique est la bonne ; les faits la confirment puisque les statistiques prouvent que l'abolition de la peine de mort dans des pays voisins n'a entraîné aucune augmentation des crimes qu'elle punissait.

Jusqu'à présent, les experts, à peu près seuls et parfois ridiculisés, venaient à la barre représenter l'effort de comprendre l'accusé et de le situer : effort scientifique et, plus encore, effort moral d'une société qui, en apprenant à se connaître, perd cette bonne conscience qui lui faisait rejeter le criminel comme un être à part. Maintenant, et de plus en plus, les jurés et les juges retiendront la leçon des experts, car elle gagne progressivement la mentalité publique. « Le crime est d'abord le symptôme d'un désordre existant », écrivait Albert Béguin. Déjà les juges d'enfants en ont tiré les conséquences.

La société ne peut être pleinement, tranquillement juge, car elle est aussi partie. Le crime individuel, presque toujours, a sa racine ou des racines dans quelque crime social : des parents brutaux ou indifférents, un milieu complice, des supérieurs irresponsables... La misère de l'homme criminel est indissolublement misère personnelle et misère collective : l'argent, l'alcool, la violence, les défaillances de l'autorité. En punissant de mort, notre société, obscurément, se rend compte qu'elle tue deux fois : après avoir détruit moralement le coupable, elle hésite à le détruire physiquement.

Notre société cesse de voir dans la justice pénale une vengeance (quoique l'opinion y revienne par de brusques sursauts, comme cette foule qui hurlait à la mort autour d'André Achaintre, que les Assises de la Drôme viennent de promettre à l'échafaud) ; elle y voit une punition, mais elle commence d'y voir aussi la possibilité d'une guérison. C'est pourquoi, si le châtiment reste nécessaire, il ne peut plus être catégorique : en tout cas, il ne peut plus être absolu.

Détruire l'hypocrisie

Condamner à mort ceux dont on ne comprend pas les mobiles, c'est absurde et ça ne sert à rien. Condamnera-t-on ceux dont on comprend les mobiles ? Pas davantage, car comprendre, c'est absoudre un peu, c'est entre le criminel et soi sentir un lien, qui rejoint sa vie à notre vie, et qu'il nous est impossible de trancher. Alors la justice se résignera à ne plus tuer, ni les « monstres » ni les criminels « ordinaires », et la peine de mort apparaîtra enfin pour ce qu'elle est : un résidu barbare que notre société technique et éducative n'ose plus regarder en face.

Les révolutions l'ont toujours abolie, car il est contradictoire de faire confiance à l'amélioration des hommes et d'organiser légalement le meurtre. Mais, notons-le bien, les choses sont liées. Si la peine de mort n'était qu'un de ces symboles pitoyables autour desquels se déploie la sensiblerie contemporaine, il ne servirait à rien de lutter contre elle. Son abolition ne peut être séparée d'une volonté commune de prendre en charge les criminels, d'avancer avec eux dans la voie du progrès. Il ne suffit pas de s'intéresser aux criminels, il faut s'en porter responsable : c'est alors seulement qu'on a le droit d'exiger la fin des bourreaux.

En abolissant la peine de mort, on fera bien plus que de sauver les deux ou trois condamnés qui, en France, montent chaque année sur l'échafaud. On détruira une hypocrisie monstrueuse qui empêche la société de regarder ses plaies en face, une hypocrisie derrière laquelle des centaines d'Algériens ont été condamnés à mort au nom du peuple français, et cent trente exécutés déjà. Car le sang appelle le sang, et supprimer le bourreau c'est lutter contre tous les bourreaux.

ALGÉRIE

La mission de M. de Preux

● ***Parti pour remplir une mission humanitaire, le délégué de la Croix-Rouge s'est trouvé pris dans un imbroglio politique. Son voyage semi-clandestin en Algérie pose un problème nouveau.***

EN arrivant à Genève, le 31 janvier, M. Jean de Preux, délégué du Comité International de la Croix-Rouge, a confié à ses amis : « *J'ai cru que je ne pourrais jamais arriver au bout de ma mission.* » La veille, il était encore à Tunis. Il revenait de la frontière algérienne où il s'était entretenu avec les quatre militaires français, faits prisonniers le 11 janvier lors de l'embuscade de Sakhiet-Sidi-Youssef. Malgré les rumeurs alarmantes, les quatre prisonniers étaient donc bien en vie ; et ils se trouvaient en territoire algérien.

Grand, fin, blond, âgé de trente-quatre ans, discret comme un diplomate soviétique, simple et flegmatique, M. de Preux a passé au moins le tiers de son séjour tunisien à fuir les journalistes et à faire prononcer à ses interlocuteurs différents des serments de discrétion. Dès son arrivée, il ne cachait pas sa surprise devant ce qu'il appelait « l'orientalisme » des Algériens, des Tunisiens... et des Français. Chacun interprétait la moindre de ses paroles, la plus fortuite de ses mimiques.

« Quelles conventions ? »

M. de Preux pensait exercer avec aisance une mission humanitaire. Mais M. Hoffman, son compatriote, délégué permanent de la Croix-Rouge à Tunis, eut tôt fait de l'initier à toutes les difficultés. Il venait en bon Samaritain. Il lui a fallu agir en Talleyrand. De quoi s'agissait-il pourtant ? A dix reprises au moins la Croix-Rouge avait offert ses services au F.L.N. qui les avait repoussés, en prétextant que l'organisation genevoise était partiale. Maintenant, c'est le F.L.N. lui-même qui invitait la Croix-Rouge. En apparence c'était simple.

Les conversations commencèrent avec le F.L.N., conversations que les Tunisiens avaient tout fait pour encourager. « *Venez !* dirent aussitôt les délégués algériens, *nous vous conduirons à la frontière, puis en territoire algérien.* »

« *Pas si vite,* répondit M. de Preux, *il faut que nous parlions des conventions de Genève.* »

Certains des délégués F.L.N. en furent déconcertés : de quelles conventions s'agissait-il ? Quel piège leur était ainsi tendu ? Il fallut des heures au représentant de la Croix-Rouge pour convaincre ses interlocuteurs qu'il s'agissait de conventions internationales, valables pour tout le monde, souscrites par tous et qui garantissaient le sort des prisonniers. A ce moment-là, les Algériens, qui ne font aucun mystère de leur volonté d'utiliser politiquement la visite de M. de Preux, furent partagés entre les inconvénients et les avantages de l'opération.

Le pour et le contre

S'ils souscrivaient aux conventions de Genève, ils étaient, aux yeux du monde, *et de la France,* reconnus comme belligérants. D'autre part, en conduisant MM. de Preux et Hoffman en territoire algérien, ils feraient la preuve qu'ils contrôlaient une partie de ce territoire. Le bénéfice était immense. Mais ces conventions, en revanche, avaient leur caractère contraignant : à tout moment des délégués de la Croix-Rouge pourraient exiger un contrôle sur le sort des prisonniers. Or que fait-on des prisonniers dans une guerre clandestine ? C'est une charge pour les maquisards qui doivent perpétuellement changer de zone et pour le moment il n'était pas possible, sans gêner M. Bourguiba, d'officialiser la présence de certains d'entre eux en Tunisie.

Les Algériens se dirent très vite que ce contrôle devait avoir lieu aussi du côté français ; que les forces françaises quand elles faisaient des prisonniers, les faisaient condamner à mort par les tribunaux et qu'à tout prendre la reconnaissance de la belligérance l'emportait sur les inconvénients du contrôle. Ils s'en revinrent vers M. de Preux et lui redirent : « *Venez !* »

Mais les difficultés commencèrent alors du côté français. Le Quai d'Orsay prétendit n'être au courant de rien, alors que depuis Genève la Croix-Rouge l'avait averti de la mission de Preux. On crut au début que c'était pour conserver un secret diplomatique. Mais on devait découvrir par la suite que certains ministres craignaient les réactions d'Alger.

Pour les autorités militaires, ces quatre prisonniers étaient bien embarrassants. Ils avaient cristallisé l'émotion de l'opinion publique. Mais après tout c'était la guerre. Il y avait eu bien d'autres morts, bien d'autres prisonniers ou blessés. Pour ces quatre prisonniers on n'allait pas remettre en question toute une politique visant à faire, des rebelles, des malfaiteurs. Accorder sous une forme plus ou moins voilée le statut de belligérant au F.L.N. c'était accroître sa force morale dans le pays.

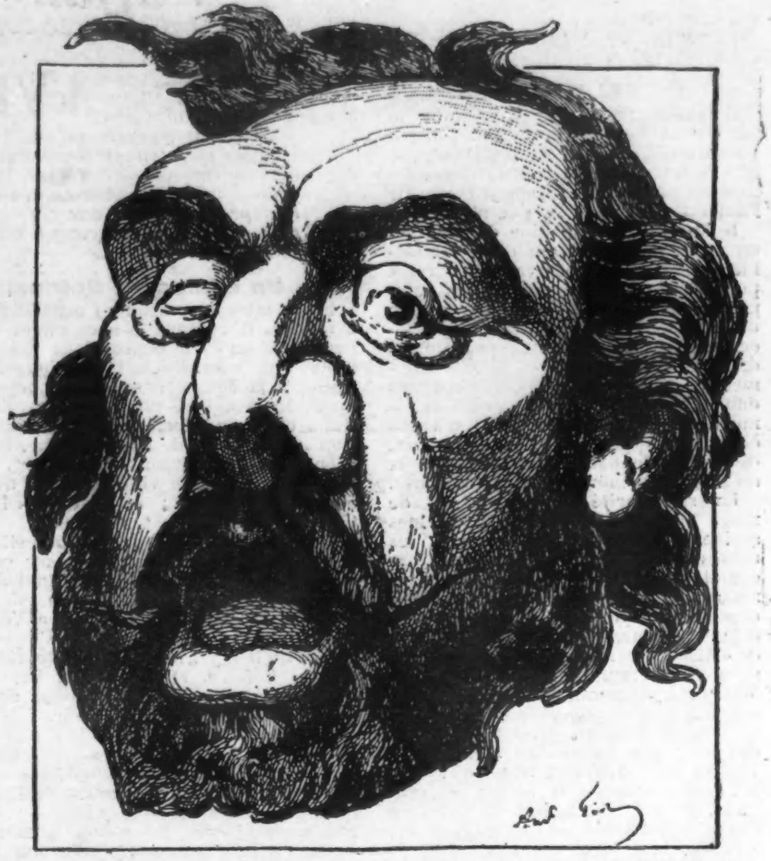
Dans le no man's land

A Paris, comme à Tunis, on craignit alors que des opérations militaires ne fussent tentées le long de la frontière pour découvrir les lieux où se cachaient les bandes qui détenaient les prisonniers, faisant risquer ainsi à ces derniers l'égorgement. Ces craintes étaient-elles fondées ? On ne le sait pas. Ce qui est certain, c'est que des ordres ont été donnés pour que de telles opérations n'eussent pas lieu : c'est ce qu'on a appelé les « facilités » accordées par la France à M. de Preux pour l'accomplissement de sa mission.

Entre temps, le délégué de la Croix-Rouge avait rassuré les Français. Les conventions de Genève comprenaient des dispositions relatives à la guerre des partisans. La « belligérance » n'était pas obligatoirement reconnue. Cependant, si l'on voulait s'intéresser aux quelque 130 prisonniers que l'on croit être en territoires tunisien et marocain, il faudrait peut-être envisager de traiter avec le F.L.N.

M. de Preux finit donc par partir pour le territoire algérien. Il ne semble pas qu'il ait eu besoin de traverser la ligne de barbelés comme on le lui avait laissé entendre. Ce sont les prisonniers qui le rejoignirent dans le no man's land, entre cette ligne et la frontière tunisienne. L'équipée fut pénible, difficile. Mais les quatre prisonniers ont reçu des colis et remis des messages. Et depuis la mission de Preux, tous les parents des disparus en Algérie interviennent auprès du ministère de la Défense Nationale pour demander ce que l'on fait pour *leur* fils. C'est un problème grave qu'il n'est plus possible d'ignorer.

tribune libre
1
LE SOCIALISME TRAHI
L'ouvrage qui a valu à
ANDRÉ PHILIP
son exclusion du parti socialiste
Dans la même collection : MICHEL DEBRÉ • MAURICE SCHUMANN
FRANÇOIS MITTERRAND • EDMOND MICHELET
PLON



LE GÉNÉRAL HORIX DE VALDAN CHARGÉ DES NÉGOCIATIONS MILITAIRES A VERSAILLES. (A GAUCHE, AU NATUREL ; A DROITE, VU PAR UN CARICATURISTE DE L'ÉPOQUE)
« Il fait preuve, dit Jules Favre, d'un excellent esprit. »

CE JOUR-LA

1871 : Le premier des 6 février

● *« Bordeaux est calme ; la bourse a monté. » Dans les deux lignes de ce télégramme officiel s'exprime toute la satisfaction de l'équipe au pouvoir. L'homme du courage vient d'abandonner la partie...*

LE 22 janvier 1871, à Lille, Gambetta avait déclaré : *« Si dans trois mois, la guerre n'est pas finie, les Allemands sont battus »*, c'était la pensée même de Bismarck et du roi Guillaume. Ils avaient cru la partie gagnée contre nous : Sedan d'abord, après la reddition de Metz ensuite, mais ce Gambetta avait surgi pour tout compromettre, disant que la France avait perdu des batailles, pas la guerre, et forgeant sans cesse des armées nouvelles.

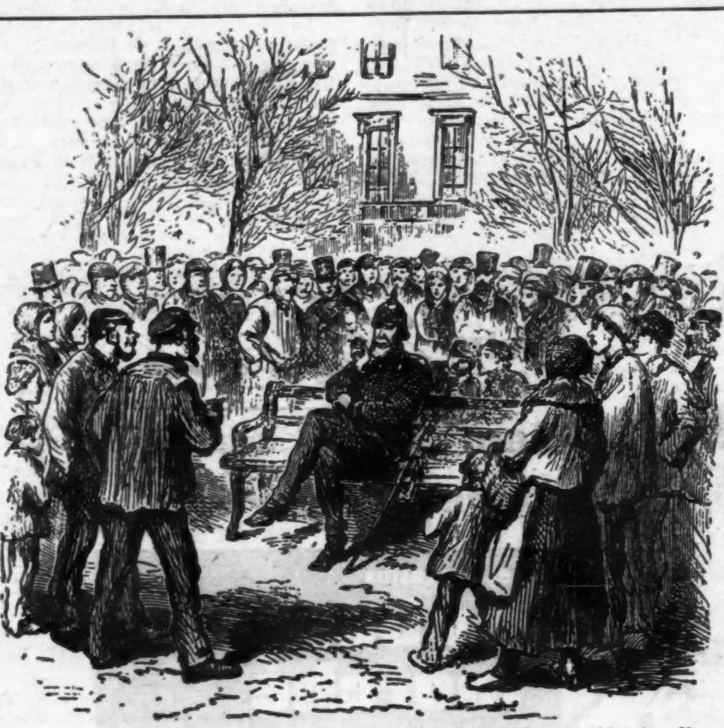
Le roi Guillaume redoutait plus que tout, de notre part, une guerre « nationale », un maquis de francs-tireurs faisant sauter les tunnels et les ponts, coupant de ses bases, en Allemagne, l'armée qui depuis quatre mois investissait Paris sans oser livrer l'assaut.

Tout l'espoir de l'envahisseur reposait sur l'action, acharnée, de M. Thiers pour que la France capitulât, et sur la bonne volonté, dans le même sens, de l'équipe des Jules (1), au pouvoir, et des généraux de l'armée de Paris. Thiers, les généraux et les Jules avaient failli réussir l'opération, le 31 octobre ; une insurrection les en avait empêchés.

Mais ils ne pensaient qu'à une récidive où l'on jurerait, cette fois, aux Parisiens, qu'ils n'avaient pas à se fâcher, que l'honneur était sauf, qu'il n'y avait plus rien à faire puisqu'*on ne pouvait plus* poursuivre la défense : les stocks épuisés, plus de pain, la famine.

Ça n'avait pas été commode de *durer* ainsi quatre-vingt-neuf jours en faisant seulement semblant de se battre (pendant trois jours en tout et pour tout : 30 novembre, 2 décembre, 20 janvier) jusqu'à ce que mûrisse la crédibilité de la famine. Le gouvernement avait travaillé de son mieux, écartant tout rationnement du pain et l'état-major s'était associé à la manœuvre avec zèle, organisant un gaspillage forcené des farines.

(1) Jules Favre, Jules Simon et Jules Ferry qui sont au pouvoir à Paris depuis le 4 septembre 1870. Cf. « L'Express » n° 324 : *La journée des Jules.*



(Dessin de l'*Illustrated London News.*)

PARIS EN 1871.
Un objet de grande curiosité aux Champs-Elysées.

Le point noir, c'était Gambetta.

On allait enfin pouvoir se rendre, mais l'homme de Bordeaux, le borgne tricolore, le « fou furieux », comment va-t-il prendre la chose ? Sa « délégation » de Bordeaux, c'est *aussi* le gouvernement. Si Paris capitule, les membres parisiens du gouvernement seront, en fait, des prisonniers. Un pouvoir captif perd toute autorité ; il perd même sa raison d'être s'il s'est intitulé, comme celui-là : « Gouvernement de la Défense nationale ». Le siège de la Défense nationale se déplace.

Favre, l'endormeur

Le gouvernement, c'est la fraction libre de l'équipe, autrement dit la délégation de Bordeaux, autrement dit Gambetta. De cela, pas question, car la capitulation est précisément accomplie pour casser les reins à la république « gambettiste ». Gambetta, le 22 janvier, avait dit ce qu'il ne fallait pas dire :

« Nos adversaires sentent bien que si la République parvient à chasser l'envahisseur, elle défiera tout. »

Ils le « sentent » si parfaitement que Thiers est résolu, coûte que coûte, à en finir avec Gambetta et tous les notables sont derrière lui, et toute la France possédante contre la France ouvrière. Vite, vite, l'acceptation du désastre ; vite, le « nous sommes battus », vite, l'Alsace et la Lorraine et tout ce qu'elle voudra à la Prusse, pourvu qu'on puisse passer aux choses sérieuses : ces élections qui, grâce aux presbytères et aux châteaux, ramenant les *gens de bien* au pouvoir, remettront le pays « sur ses bases ».

Favre a *endormi* Gambetta jusqu'au bout. Le 9 janvier il lui a écrit : peut-être devrons-nous bientôt cesser la lutte à Paris, faute de pain, mais « la France ne se rendra pas » et nous, les gouvernants, « quel que soit notre sort, nous nous associerons à la résistance ; vos sentiments sont les nôtres ». Le 21, il lui a répété :

« Je n'ai pas besoin de préciser que nous ne signerons aucun préliminaire de paix... Paris se rendant, la France n'est pas perdue. Grâce à vous elle est animée d'un esprit patriotique qui la sauvera. »

C'est le 21 janvier 1871 que Favre s'exprime ainsi, et déjà sa détermination est prise : le lendemain même il demandera une entrevue à Bismarck, non pour rendre Paris en tant que place forte, mais pour conclure un armistice général, prélude à cette paix qui consacrera la victoire allemande.

Favre est à Versailles, chez l'ennemi, dès le 23. Silence, du côté de Bordeaux ! Que Gambetta ne se doute de rien ! La foudre, ainsi, l'écrasera mieux. Les Jules ont espéré que l'affaire serait enlevée en quarante-huit heures, mais Favre n'a pu persuader aucun militaire de l'accompagner à Versailles. Les généraux font crier « Vive la paix » aux soldats, mais ne veulent pas paraître dans cette capitulation qu'ils exigent. Ils veulent pouvoir dire qu'elle fut le fait des civils, des abominables civils du 4 septembre. Surtout pas de signature militaire au bas de l' « armistice ».

Les Prussiens, cependant, entendent avoir devant eux, comme c'est la règle dans une capitulation, et comme cela s'est passé à Metz, le chef d'état-major général de l'armée qui se rend. Impossible d'obtenir de Vinoy qu'il délègue quelqu'un à Versailles. Le 27, tout de même, après quatre jours perdus, et Favre s'exaspérant, Vinoy, acculé, désigne quelqu'un, l'infortuné Beaufort ; Dieu sait pourquoi ; ce n'est pas lui le chef d'état-major, et il est furieux. Il ira à Versailles puisque c'est un ordre, mais ne signera rien ; il l'a dit à Favre catégoriquement.

En outre, ce qu'on lui demande là-bas lui coupe le souffle : les Allemands prétendent fixer sur-le-champ la ligne de démarcation à travers la France, sur leurs propres cartes et sur leurs seules indications. Favre en est d'accord, mais Beaufort se fait intraitable, ravi d'avoir trouvé cette raison noble pour ne rien conclure lui-même.

Perdue, encore, la journée du 24. C'est odieux. Il faut bâcler la « convention » demain, à tout prix, ou Gambetta finira par savoir ce qui se trame. Le 28 janvier 1871, le chef d'état-major de l'armée de Paris, général Horix de Valdan, promu, *la veille,* grand officier de la Légion d'honneur, se rend enfin chez Bismarck et fait preuve, dit Favre, d'un « excellent esprit ».

Avec une facilité souriante, il donne aux Allemands toute latitude d'occuper de notre territoire ce qu'ils n'ont pas conquis mais réclament : toute la côte et l'arrière-pays de la Seine-Inférieure, deux arrondissements du Calvados, la moitié sud de l'Indre-et-Loire, la moitié sud du Loir-et-Cher (de telle sorte que nos troupes qui, reprenant l'offensive, sont arrivées, le matin-même du 28 janvier, dans les faubourgs de Blois devront se retirer jusqu'à Bourges), la moitié du Loiret et de l'Yonne, etc.

→

Ce 28 janvier, à 19 h. 20, Jules Favre signe la capitulation.

Si la ville bouge...

Gambetta en reçoit la nouvelle le 29 vers 3 heures du matin. Encore Favre a-t-il eu soin de lui cacher et que le tracé de la ligne de démarcation est chose faite, et que l'armée de l'Est est exclue de la « convention ».

Il fait front. Armistice de vingt et un jours ? Convocation d'une Assemblée ? Soit. On profitera de ce répit pour renforcer nos troupes, les équiper mieux, les exercer mieux, fondre de nouveaux canons. Nous avons — ces chiffres sont fournis par Moltke dans ses « Mémoires » — 534.000 hommes en campagne, 354.000 hommes dans les dépôts, 140.000 gardes nationaux, et le contingent de 71 n'a pas encore été appelé ; les Allemands, eux, disposent de 630.000 combattants et de 200.000 hommes dans les casernes.

La supériorité numérique est de notre côté ; des cargaisons d'armes arrivent à flots dans nos ports ; les usines fabriquent des canons par centaines. Il suffit de le vouloir, et nous pouvons vaincre. Mais Thiers, depuis des mois, souffle la résignation à la paysannerie, qui se moque bien de l'Alsace-Lorraine, et la classe dirigeante a horreur de la République. Si Flaubert, la capitulation faite, arrache son ruban rouge, Mme Sand, châtelaine de Nohant, verse des larmes de joie ; elle est « ivre d'émotion » devant cette divine « surprise ».

Paris a encaissé le coup ; les officiers, note le lieutenant de vaisseau Francis Garnier dans son « Journal », « ne parlent que de mitrailler la ville », si elle bouge.

Le 31 janvier, Gambetta apprend à la fois la vérité sur la « démarcation » et sur l'Est. Même ainsi, tenir. Il lance une proclamation :

> *« On a signé à notre insu, sans nous avertir, sans nous consulter, un armistice qui livre aux troupes ennemies plusieurs départements tenus par nos soldats... »*

Le gouvernement de Paris ordonne, pour le 8 février, des élections générales ; entendu ; mais seront inéligibles toutes les créatures de l'Empire, ministres, sénateurs, conseillers d'Etat et préfets, ainsi que quiconque a été « candidat officiel ».

> *« La Prusse espère qu'une Assemblée maintenant réunie sera nécessairement tremblante et prête à subir une paix honteuse. Il dépend de nous que ses calculs avortent. Aux armes ! Vive la France ! »*

Un « Jules » à Bordeaux

Favre est épouvanté : au conseil du 2 février, il commente avec effroi la proclamation « insensée » de Gambetta qui « annonce l'intention de porter à la Prusse des coups mortels après les vingt et un jours d'armistice » et Picard demande la « destitution immédiate » de l'énergumène. On a envoyé Jules Simon à Bordeaux, il est député de cette ville et il y a des amitiés puissantes ; le journal « La Gironde » est entre ses mains.

Dès son arrivée il a vu Gambetta. Entrevue orageuse. Interrogé sur cet armistice inouï et contraire à tant de promesses solennelles, Simon s'est borné à dire qu'il n'était pas à Versailles, qu'il ignore ce qui s'y est passé, qu'il n'y avait sans doute rien d'autre à faire, et qu'en tout cas il n'est pas venu à Bordeaux pour discuter mais pour se faire obéir.

Puis, quittant Gambetta, il a couru chez M. Thiers qui lui a conseillé, tout de suite et sans hésitation, « le recours à la force » ; les cadres de l'armée, à Bordeaux, sont « bons » ; le commandant de la place, général Foltz, est prêt à emporter d'assaut la préfecture ; le premier président Cellerier est tout acquis aux méthodes extrêmes ainsi que l'intendant général Delcussot. Plus tard, devant la commission d'enquête, Jules Simon tiendra à souligner l'appui sans réserve qu'il a trouvé auprès des « chefs des principales maisons de commerce ».

Alarmé par le décret du 31 janvier sur les inéligibles (on va lui saboter *son* Assemblée !) Bismarck, passant par-dessus la tête du gouvernement de Paris, négligeable, télégraphie directement à Gambetta pour élever une protestation menaçante.

Gambetta riposte en faisant afficher partout la dépêche du chancelier, avec ce commentaire :

> *« L'insolente prétention prussienne d'intervenir dans la constitution d'une Assemblée française est la plus éclatante justification des mesures prises par le gouvernement de la République »* ; l'ennemi *« compte sur une Assemblée pleine de ses alliés »* ; la France lui répondra.

Bismarck n'ignore pas que les Jules sont aussi ennuyés que lui. Il va donc chercher à les terrifier. Il leur fait savoir que si Gambetta continue ce jeu, l'Allemagne dénoncera l'armistice, et il donne l'ordre de suspendre la réception des armes que les officiers français, selon les clauses de la « convention », livraient déjà, depuis trois jours, avec un ponctuel empressement, aux officiers prussiens. Panique à l'état-major.

La presse « honnête » réagit

Comment ! M. de Bismarck ne veut plus de nos mitrailleuses ? Vinoy, au Conseil du 4, demande impétueusement qu'on déploie « la plus grande énergie contre M. Gambetta » et Favre, prosterné, télégraphie à Bismarck : « Votre Excellence peut être certaine que le décret sera rapporté. »

Cependant, à Bordeaux, Simon se dépense. Les gros négociants qui se sont mis à sa disposition l'approvisionnent d'« enveloppes à leur timbre » qui lui permettent, échappant au contrôle, d'écrire à toutes les préfectures pour dénoncer la rébellion de Gambetta, de déclarer nul et non avenu son décret des inéligibles, de donner les instructions qui s'imposent pour les élections du 8.

Le 3 février au matin, toute la presse « honnête » de Bordeaux a publié une « déclaration » commune contre l'*« attentat à la liberté »* commis par M. Gambetta.

Le 4, à 16 heures, une édition spéciale de « La Gironde » lance un message de M. Jules Simon à la France : *« Le décret du 31 janvier est rapporté »*. Gambetta fait saisir l'édition.

Mais Simon a eu une idée de génie. Gambetta est un légaliste. Il dit que la délégation de Bordeaux *est* maintenant *le gouvernement* puisque les membres parisiens du pouvoir sont « en état de prisonnier de guerre » ; il n'y a qu'à le battre sur son propre terrain. Faisons venir en hâte *trois membres* du gouvernement de Paris.

Lui-même, Simon, *plus* trois comparses, et le tour est joué et la majorité est acquise, au sein de la délégation, contre Gambetta, car l'amiral Fourichon, après un instant d'égarement, a rejoint les rangs de la bonne cause. Cinq contre trois, c'est gagné !

Liouville, beau-frère de Picard, un homme sûr, est expédié d'urgence par Simon à Paris, afin de ramener les trois sauveurs.

Si, malgré les véhémences de M. Thiers, Jules Simon n'a pas osé, encore, employer la force, s'il a retenu avec peine, par ses basques dorées, le général Foltz qui brûle de mettre lui-même « la main au collet » à Gambetta, c'est que la plèbe de la ville est inquiétante. Lavertujon, rédacteur en chef de « La Gironde », a télégraphié, le 4, à Paris :

> *« Opinion à Bordeaux contraire à la paix. Colères contre l'armistice. Dissimulation de Gambetta. Il veut recommencer la guerre au printemps. Il veut étouffer l'Assemblée avant qu'elle se réunisse. »*

Si l'on touche à Gambetta, il est à craindre que les bas quartiers ne se lèvent, et si les officiers supérieurs sont ce qu'ils doivent être, la troupe — la garde mobile surtout — est dangereuse.

Le 5 février, à 23 heures, le gouvernement de Paris (il en prend à son aise : il n'est pas sur les lieux !) décide d'envoyer, cette nuit même à Bordeaux, un émissaire « porteur de l'ordre d'arrestation de M. Gambetta ». D'un élan, le général Clément Thomas bondit et s'offre pour cette haute mission.

Qui sait si les « trois mages » vont arriver, et si Gambetta obtempérera ? Simon, le 5 au soir, a revu Foltz ; il lui lâchera la bride, il le déchaînera demain 6 février à 11 heures si l'affaire, à cette heure-là, n'est pas réglée.

Le départ de Gambetta

Ce 5, une manifestation de masse a eu lieu devant la préfecture. Les patriotes réclament un Comité de Salut Public. Malade depuis six jours, dévoré de fièvre, Gambetta s'est traîné vers une fenêtre ; il a écarté le rideau, une seconde, et regardé la foule, mais il ne s'est pas montré. Il n'en peut plus. Il a compris que c'est fini.

Celui que Mme Sand appelle l'« inepte ambitieux », le « pignouf », le « fou fanatique », sait maintenant qu'il est impuissant contre la coalition de Bismarck, des notables et des banquiers.

Pour ces élections qui auront lieu dans trois jours, la montagne de cendre des votes paysans va s'abattre sur la pauvre flamme qu'il essaye en vain d'entretenir. Les notaires, les hobereaux, les curés vont faire crouler sur lui cette avalanche énorme.

Pour un Chanzy et un Faidherbe, combien de Bazaine dans les généraux des armées de province ? Deux fois déjà, devant Tours et devant Le Mans, Gambetta a vu nos jeunes troupes, pleines d'allant et de courage, *abandonnées par leurs officiers*, muées en troupeaux de fuyards. On ne sauve pas, dans la guerre, un peuple malgré lui. La France veut se vautrer ; qu'elle se vautre, et qu'elle en meure !

Le 6 février, à 9 heures du matin, Arago, Pelletan et Garnier-Pagès débarquent à Bordeaux. Gambetta n'assiste même pas à la réunion du Conseil que préside Jules Simon à 10 heures. A 15 heures, il télégraphie aux préfets sa démission, il quitte « un gouvernement avec lequel il ne se sent plus en communauté d'idées et d'espérance ».

Le 6 février 1871, c'est la vraie date de la victoire allemande. L'homme qui incarna la résistance s'en va, constatant que le pays ne veut pas le suivre.

Le lendemain 7, plein de joie, Simon télégraphie à Favre :

> *« Bordeaux très calme. La Bourse a monté »* ; et, le 9, Favre lui adresse ses chaleureux éloges, joints à ceux du chancelier : *« M. de Bismarck s'est montré très satisfait du dénouement de Bordeaux qui a produit une très bonne impression. Je vous renouvelle mes félicitations pour votre belle conduite. »*

HENRI GUILLEMIN.

ÉTATS-UNIS

La victoire d' « Explorateur »

● ***Quatre mois après l'envoi du premier spoutnik, le satellite américain tourne autour de la Terre. Le spécialiste français Albert Ducrocq étudie ici la portée de cette performance.***

« C'*EST une réponse éclatante à ceux qui vendaient déjà la peau de l'Amérique* », a déclaré le sénateur Knowland, leader du groupe républicain, en apprenant le lancement réussi du satellite « Explorateur ». Le président Eisenhower, suspendu à son téléphone pendant les minutes angoissantes qui ont suivi la mise à feu de la fusée, a simplement dit : « *C'est merveilleux.* » Et toute l'Amérique a relevé la tête avec lui. « *Nous n'avons mis que quatre mois à rattraper les Russes.* » « *Nous avons repris la première place.* » « *Nous pouvons gagner la course à la Lune* », tels sont les commentaires que l'on entendait dans la rue après l'annonce de la nouvelle. « *Notre satellite vole mille kilomètres plus haut que le Spoutnik* », titrait triomphalement un journal local.

A Huntsville, où se trouve le centre de recherches de l'armée qui a mis au point la fusée Jupiter C, la population a paradé dans les rues en acclamant le docteur von Braun et son équipe de savants d'origine allemande, auteurs de cet exploit scientifique.

Encore cinq ans

La vague d'enthousiasme a pris de telles proportions que les milieux officiels de Washington ont jugé bon d'en modérer l'ampleur en replaçant l'événement dans sa juste perspective.

« *Nous n'en sommes qu'à la première mi-temps*, a déclaré le vice-président Nixon, *et ce n'est pas le moment de relâcher notre effort dans le domaine de la recherche pure comme dans celui de la recherche appliquée.* »

Quant au docteur von Braun, il a répété au cours d'une conférence de presse ce qu'il avait dit il y a quelques mois devant une commission sénatoriale : « *Même si nous obtenons un rythme de progrès supérieur de 20 % à celui des Russes, il nous faudra encore cinq ans pour les rattraper.* »

« Explorateur » a été installé de la même manière que ses aînés soviétiques de l'automne écoulé. Et il gravite sensiblement aux mêmes altitudes tandis que sa vitesse est également la même : 29.250 km/heure lorsque l'engin se trouve à 300 kilomètres d'altitude, 23.500 km/heure seulement quand il se trouve à son apogée, à 2.800 kilomètres. De tels chiffres sont impératifs, la vitesse d'un satellite étant déterminée automatiquement en fonction de l'altitude (1).

(1) Dans le cas, jusqu'à présent seul réalisé, de satellites gravitant à de petites distances au large de la Terre, c'est le cercle qui serait physiquement la trajectoire la plus intéressante à tous points de vue. Et lorsqu'on lance un satellite, on vise *a priori* une orbite circulaire d'altitude déterminée ; dans le cas d' « Explorateur », celle-ci devait être de 480 km. C'est parce que la vitesse de la fusée Jupiter C a dépassé les prévisions que la trajectoire réelle est non pas circulaire, mais elliptique, le mouvement obéissant aux lois bien connues de la mécanique céleste, dites lois de Kepler ; ces lois nous apprennent notamment que sur une telle orbite elliptique la vitesse propre d'un corps est d'autant plus faible qu'il est plus éloigné de la Terre.

Le lancement du premier satellite américain représente une prouesse technique remarquable dans la mesure où ses constructeurs ont réussi à enfermer sous une faible masse (4 kg 500) un appareillage complexe et de haute précision. « Explorateur » est une véritable merveille électronique. Il possède deux émetteurs miniatures. Le premier, d'une puissance de 60 milliwatts, est alimenté par de petites piles au mercure dont la durée sera de deux semaines environ. Il émet sur une fréquence de 108 mégacycles, c'est-à-dire dans la bande réservée en France au trafic aérien (les appareils d'Air France utilisent la gamme s'étendant de 100 à 150 mégacycles). Le second émetteur, réglé sur 108,03 mégacycles, est alimenté par des cellules photo-électriques montées sur la surface extérieure du satellite. Mises au point par les laboratoires de l'armée américaine de Fort Monmouth, ces cellules fourniront en principe du courant pendant toute la vie d' « Explorateur ».

Les informations recueillies par les instruments de bord sont transmises au sol par le système ingénieux de la « modulation de fréquence ». Les émetteurs sont reliés à des thermomètres électriques qui leur impriment des variations de fréquence d'environ 100 cycles par degré, si bien que le « battement » entre les deux émissions permet de connaître en permanence l'écart de température entre l'intérieur et l'extérieur de la coque, à quelques degrés près. Des jauges modulent d'autre part les émissions en fonction des variations de pression et de l'intensité du rayonnement cosmique.

La surveillance « minitrack »

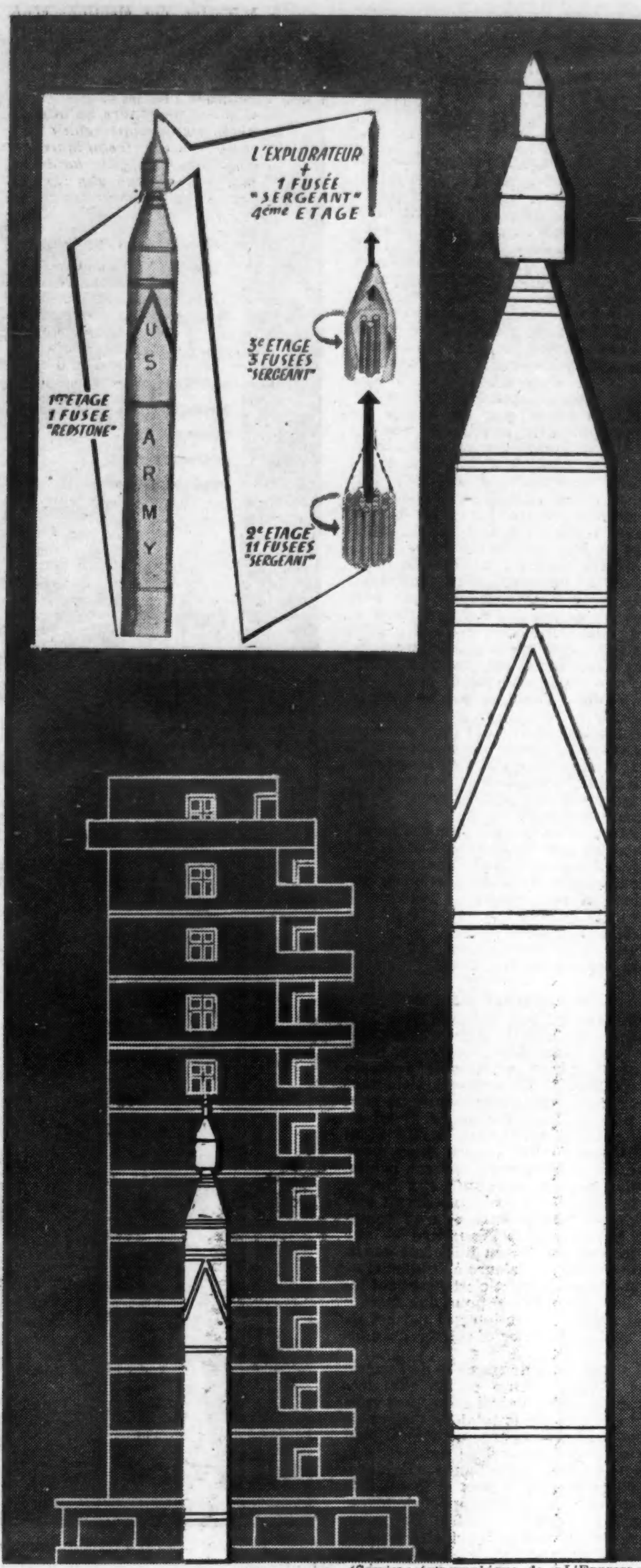
Malheureusement, si l'électronique moderne peut réaliser des appareils enregistreurs extraordinairement réduits, il est encore impossible d'emmagasiner une grande quantité d'énergie électrique sous une faible masse, si bien que les piles du satellite ne lui permettent d'émettre qu'avec une puissance infime (moins de 0,1 watt) — inférieure à celle des émetteurs de télécommande utilisés par les amateurs pour faire évoluer le dimanche leurs bateaux téléguidés dans le bassin des Tuileries.

Pour utiliser au mieux cette faible puissance, les Américains ont eu recours à la technique des « ondes dirigées ». S'ils ont adopté la fréquence élevée de 108 mégacycles, qui correspond à une longueur d'onde de 2,79 mètres, c'est que la propagation obéit dans cette gamme aux lois de l'optique et que les ondes se dirigent ainsi « en ligne droite » vers le sol. Cette solution présente cependant un inconvénient : de même que les ondes de télévision — qui se déplacent elles aussi en ligne droite — ne peuvent être captées que si l'émetteur est « en vue » du récepteur, les ondes d' « Explorateur » ne peuvent être reçues que dans la zone survolée par le satellite, c'est-à-dire pendant quelques minutes seulement.

La réception est rendue plus difficile encore par la faible puissance de l'émission. C'est en vain que les amateurs du monde entier ont guetté les passages d' « Explorateur » : seules des stations spécialisées sont en mesure de capter son sifflement continu. Les Américains ont donc créé un système de radio-repérage désigné sous le nom de *minitrack* et mis au point par le Naval Research Laboratory. Il consiste en une chaîne de stations installées notamment à Blossom Point (Maryland), à La Havane, à Quito (Equateur), à Lima (Pérou) et à Santiago du Chili, d'autres stations annexes ayant été établies dans les Antilles, en Afrique du Sud et en Australie. Les informations recueillies par ces stations sont transmises par télétype au poste central de San Diego (Californie), où elles sont analysées par une calculatrice électronique.

Avec sa grosse batterie de 32 kilos, le Spoutnik I pouvait se permettre d'envoyer sur une longueur d'onde de 15 mètres un vigoureux bip-bip-bip que l'on pouvait capter sur toute la Terre avec n'importe quel récepteur

→



(Service cartographique de « L'Express ».)

LE PROBLÈME DU RAPPORT DES MASSES

La fusée porteuse du satellite américain « Explorateur » est représentée ici (en bas à gauche) comparée à un immeuble de douze étages. A côté (à droite), la fusée qui serait nécessaire, avec le même rapport des masses, pour porter sur son orbite un satellite d'un poids égal au deuxième Spoutnik russe (500 kilos). En haut à gauche, le détail de la fusée porteuse de l' « Explorateur ».

SOLDES annuels
SOLDES RÉELS
Delion
14, Fg Saint-Honoré
près la rue Royale

FABRIQUE DE
BIJOUTERIE FANTAISIE
BRACELETS MÉTALLIQUES POUR MONTRES
*
J. CHATENOUD ET Cie
ANNECY (France)
Téléphone 23-70 (2 lignes)
PARIS : 109, rue de Turenne
Téléphone : TURbigo 92-76
*
Bracelets J. C. C.
Bracelets de qualité

MASSARI
TAILLEUR pour MESSIEURS
PRESENTE SES COLLECTIONS DE DRAPERIES ANGLAISES REPUTEES COMME DES PLUS BELLES ET DES PLUS COMPLETES
41, boulevard des Capucines - OPEra 88-17

Utilisateurs de Mazout
Les Ets Rollet, fabricants du « Diablotin », le ramoneur chimique des cheminées, ont mis au point un nouveau produit : c'est le Diablotin-Mazout, liquide à mélanger au mazout. Le produit agissant par catalyse, ramone progressivement, sans dérangement, sans danger, et économise 10 à 12 % du combustible. Droguistes.

Dans le cas d' « Explorateur », au contraire, il a fallu mettre au point des récepteurs spéciaux pour compenser la faiblesse de l'émission.

Des expériences partielles

« Explorateur », dont le nom scientifique est « 1958 alpha », n'est que le premier d'une vingtaine de satellites qui seront lancés au cours de l'année sous les noms de « 1958 bêta », « 1958 gamma », etc. Chacun d'eux sera conçu pour l'étude d'une série particulière de phénomènes : rayonnement ultra-violet du soleil, impact et fréquence des météorites, nature de la matière interstellaire, etc. Les laboratoires américains ont déjà construit l'enveloppe d'un satellite destiné à étudier essentiellement le spectre solaire. Constituée par un alliage de magnésium, cette enveloppe sera recouverte de couches superposées d'or, de chrome, d'oxyde de silicium, d'aluminium et, encore, d'oxyde de silicium. C'est en effet le revêtement qui permet la meilleure absorption dans le spectre visible et dans la bande infrarouge du rayonnement solaire.

Scientifiquement la formule consistant à effectuer une multitude d'expériences partielles n'est pas plus mauvaise qu'une autre. Elle est cependant plus lente que celle des gros Spoutniks qui apportèrent apparemment aux Russes, en quelques semaines, une masse énorme de renseignements dont l'analyse se termine à peine.

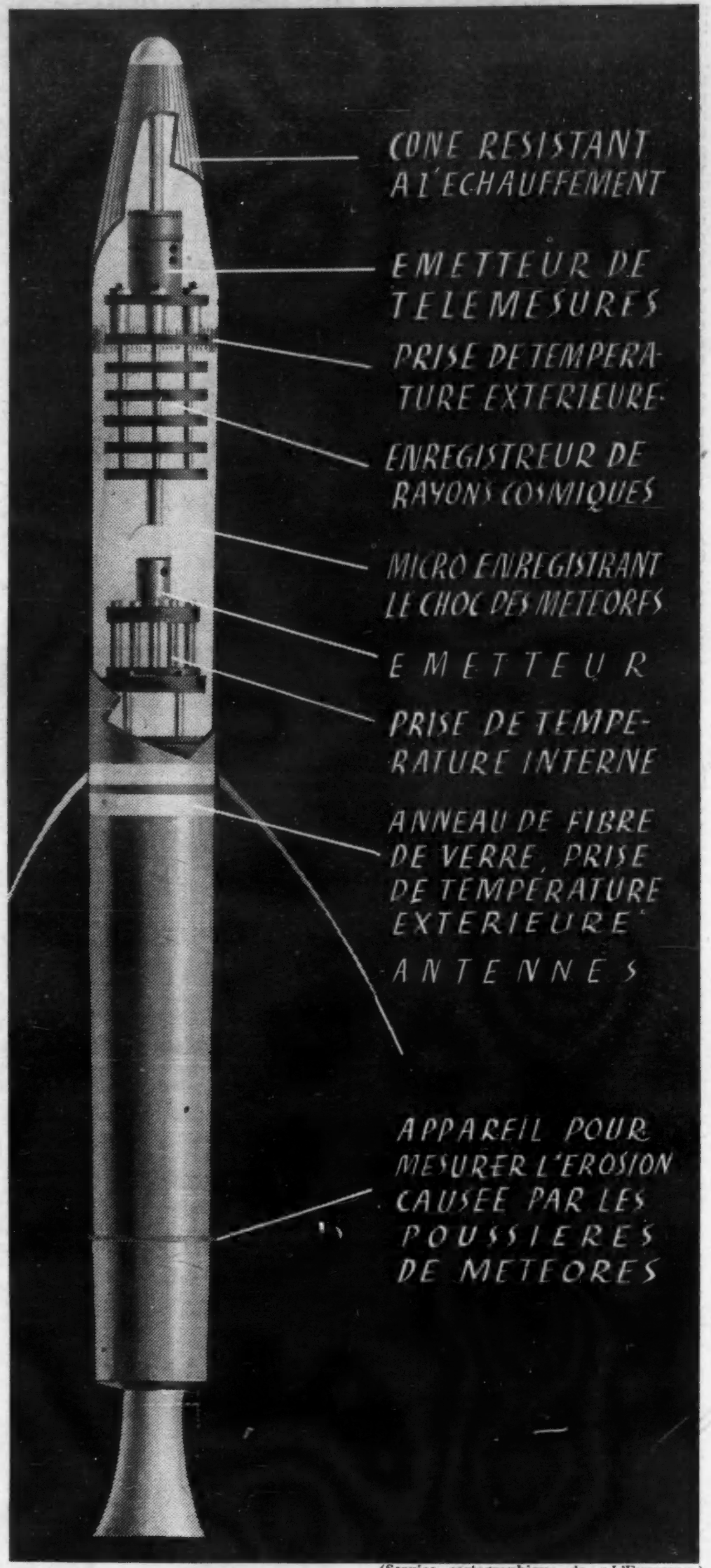
Si les Américains ont opté pour un « grand programme de petits satellites », c'est parce qu'ils ne sont pas encore capables de placer une masse importante sur une orbite autour de la Terre. Pourquoi ?

Nous touchons ici à l'un des points faibles de leur technique. L'industrie américaine a accompli des prodiges incontestables dans de nombreux domaines et notamment — « Explorateur » le prouve — dans celui de l'électronique. Elle accuse, en revanche, un retard certain dans le domaine de la propulsion des fusées.

Le rapport des masses

En lançant leur satellite vers l'est avec un angle de 35 degrés seulement sur l'équateur, les Américains semblent avoir voulu profiter de la vitesse de rotation de la Terre qui, s'ajoutant à celle de la fusée, représente un gain de plus de 1.000 km/heure. Il est significatif, d'autre part, qu'ils aient utilisé une fusée à quatre étages pour placer « Explorateur » sur son orbite. Trois étages avaient suffi aux Russes et la fusée Vanguard, qui devait emmener « Pamplemousse », n'en comptait pas plus. Mais Vanguard — que le docteur von Braun lui-même considère comme supérieure à Jupiter C — n'est pas au point et c'est pourquoi les Américains ont opté pour une fusée à quatre étages, solution qui permet de ne pas rechercher de trop grandes poussées.

Le « rapport de masse » de l'opération « Explorateur » est en effet très élevé. On appelle ainsi le rapport existant entre le poids total de l'engin de lancement et la charge utile qu'il peut installer sur une orbite autour de la Terre. La fusée qui a lancé « Explorateur » pesant 30 tonnes et le satellite lui-même 13,5 kg, le rapport de masse s'établit au-dessus de 2.200. Or on estime que ce rapport peut être ramené à 1.000, même avec des combustibles ordinaires, et les Russes ont pu obtenir beaucoup mieux avec leurs super-combustibles. Pour le Spoutnik I, le rapport de masse devait déjà être inférieur à 500. Aujourd'hui, les techniciens soviétiques paraissent l'avoir abaissé aux environs de 100.



(Service cartographique de « L'Express ».)

L'« EXPLORATEUR » ET SES INSTRUMENTS.
Une merveille électronique.

Le problème des métaux

Si les Américains n'utilisent pas de super-combustibles, ce n'est pas qu'ils les ignorent : la chimie du bore a fait des progrès considérables aux Etats-Unis au cours des dernières années et il est probable que l'Amérique n'a aucun retard sur les Russes dans ce domaine. C'est dans le secteur métallurgique que paraissent se situer les véritables difficultés.

Avec les super-combustibles, en effet, on obtient dans la tuyère d'échappement des températures de l'ordre de 3.000 degrés exigeant des alliages exceptionnellement résistants, difficiles à produire et à usiner. Or les Russes semblent avoir mis au point dans ce domaine des techniques d'avant-garde dont on peut d'ailleurs juger les résultats sur leurs avions commerciaux. Si les réacteurs de leurs TU 104 et 114 sont presque deux fois plus puissants que ceux des appareils occidentaux, c'est qu'ils peuvent fonctionner à des températures et des taux de compression extraordinaires.

Quelques kilos inoffensifs

Pour l'instant, alors que les Russes annoncent l'envoi prochain d'un Spoutnik III de la taille d'une Frégate, les Américains doivent se contenter de petits satellites de la dimension d'un tuyau de poêle. Dès le 3 novembre 1957, le lancement du Spoutnik II prouvait que les Russes étaient en mesure d'envoyer en un point quelconque du globe une charge atomique d'une demi-tonne : l'opération « Explorateur » enseigne que le 4 février 1958 les Américains ne sauraient envoyer dans les mêmes condition qu'une masse de quelques kilos bien inoffensive.

C'est pourquoi le docteur von Braun, devenu la nouvelle idole de l'Amérique, a tenu à rappeler que les Etats-Unis ne pourraient combler leur retard que par un travail acharné au cours des années à venir et que la pire des erreurs serait pour eux de « s'endormir » à nouveau après le succès psychologique d' « Explorateur ».

ALBERT DUCROCQ.

EST-OUEST

Un pas vers la grande conférence

● *« Explorateur » n'a que peu modifié le rapport des forces Est-Ouest. Mais une fusée américaine plus modeste : « Polaris », risque de bouleverser la situation diplomatique.*

LE lancement du premier satellite américain a été accueilli par tous le diplomates occidentaux somme signifiant qu'une conférence « au sommet » se réunirait dans l'année. A Rome, un communiqué officiel annonçait même que :

« L'Occident ayant regagné sa suprématie scientifique, le plus grand obstacle à une conférence « au sommet » était levé ».

C'est peut-être vrai, si cet obstacle était d'ordre psychologique. En réalité sur le plan stratégique et politique, l'exploit des services scientifiques de l'armée de terre américaine ne modifie guère la situation. En revanche, elle a éclipsé un succès qui, lui, est lourd de conséquences : l'essai, réussi, quelques jours plus tôt de la fusée américaine « Polaris ».

La seule fusée mobile

Cette fusée à combustible solide ne demande aucune installation fixe. C'est ce qui fait son intérêt. En effet, depuis l'accord anglo-américain sur l'installation en Grande-Bretagne des rampes de lancement, de nombreux experts anglais avaient critiqué sur le plan technique les fusées « Thor » et « Jupiter » qui devaient équiper ces bases et dont certains allaient jusqu'à dire qu'il s'agissait d'engins primitifs encore loin d'être utilisables militairements.

Ces fusées exigent en effet des installations terrestres (routes, pistes, radars, centrales électriques, entrepôts) plus vastes qu'une base de bombardiers lourds. Leur alimentation en oxygène liquide (température : moins 180°) ne peut être opérée qu'au dernier moment et dure à elle seule 30 minutes, le temps que mettrait approximativement une fusée soviétique pour atteindre New York.

L'un des meilleurs spécialistes de l'O.T.A.N., Théodore von Karman, a, depuis longtemps, attiré l'attention sur le fait que les fusées n'apporteraient une sécurité accrue que lorsqu'elles pourraient être lancées sans une minute de délai à partir de bases que leur grande mobilité rendrait invulnérables : « *Seules des rampes mobiles, sous-marines et souterraines, peuvent équilibrer la menace des armes intercontinentales soviétiques* », affirme également le colonel Leghorn, conseiller scientifique de l'aviation américaine.

FOIRE TECHNIQUE ET D'ÉCHANTILLONS

Carnets de légitimation officiels délivrés par :
la Représentation en France de la Foire de Leipzig,
73, Champs-Elysées - PARIS (8e) - Tél. : BAL. 42-04
et les chambres de commerce de Paris et des principales villes de France.

FOIRE DE LEIPZIG
2-11 MARS 1958

LEIPZIGER MESSEAMT LEIPZIG C1 HAINSTRASSE 18

Or, de toutes les fusées en cours d'expérimentation, seule « Polaris » répond à ces exigences. Elle permettrait d'éviter les inconvénients politiques et les dangers de représailles que comporterait l'installation de « Thor » ou de « Jupiter » dans les pays européens.

Négocier pour gagner un an...

« Polaris » a un seul inconvénient : elle ne sera prête qu'une année après « Jupiter » et « Thor ». Mais est-il donc inconcevable d'attendre une année de plus, jusqu'en 1959, avant d'avoir de grandes fusées ? Pourquoi, demandent le « Manchester Guardian » et le « Daily Express », dépenser plus de 8 milliards par base de lancement terrestre si, un an après, on peut se passer de toute base fixe ?

C'est en partant de ces questions qu'on en est venu à se demander, au sein des gouvernements britannique et américain, s'il ne serait pas possible de gagner une année de répit par la négociation, tout en monnayant autour de la table de conférence le renoncement aux bases de lancement terrestres en Europe.

Cette idée peut paraître d'autant plus tentante que l'approche, réelle ou supposée, d'une conférence « au sommet » provoque des dissensions sensibles dans le camp communiste lui-même. La dernière note de M. Boulganine au président Eisenhower et le discours de M. Kroutchev, à Minsk, donnent à penser que les dirigeants soviétiques, du moins certains d'entre eux, préféreraient, au fond, que la conférence « au sommet » n'ait pas lieu et que le plan Rapacki de dénucléarisation de l'Europe centrale ne soit pas discuté.

Depuis que les diplomates occidentaux ont enfin consenti à étudier le plan Rapacki, M. Kroutchev et, plus encore, M. Ulbricht ont en effet tout fait pour le discréditer : le premier parlait de l'étendre à l'Italie et au Proche-Orient (Turquie comprise) ; le second voulait l'assortir d'un plébiscite dans les deux Allemagnes.

Une occasion à saisir

Ces manœuvres ont provoqué les protestations énergiques du gouvernement polonais. M. Gomulka, lors de son entrevue avec M. Kroutchev, obtint que le plan Rapacki ne fût plus dénaturé et brandi comme une arme de propagande. Après quoi M. Rapacki se rendit à Moscou, eut cinq journées de discussions avec M. Gromyko et obtint cette concession notable : l'U.R.S.S. accepterait de discuter avec les Occidentaux, sans engagement de leur part, un système de contrôle efficace de la dénucléarisation projetée ; elle accepterait en outre de discuter le retrait progressif des forces « classiques » russes et américaines dans les deux Allemagnes et en Pologne.

« *Nous serions fous de ne pas sauter sur l'occasion* », écrit le maréchal de la R.A.F. sir John Slessor. De son côté, le « Times » recommande une négociation par étapes sur le plan Rapacki : la première étape devrait comporter « *l'engagement de ne pas installer de rampes de lancement en Allemagne, en Pologne et en Tchécoslovaquie* » (où des bases russes seraient en construction depuis un an) et de mettre en place un système de contrôle qui pourrait être élargi, dans les étapes suivantes, au retrait des armes atomiques et des effectifs.

Lorsqu'on lui objecte qu'une Allemagne évacuée par les Américains et leurs armes atomiques ne pourrait être défendue contre une attaque russe que par la guerre mondiale, sir John Slessor répond :

> « *Y a-t-il vraiment quelqu'un pour imaginer qu'un holocauste thermo-nucléaire pourrait être évité même maintenant, si les 28 divisions atlantiques, avec leurs armes atomiques, tentaient d'arrêter 150 divisions russes dotées des mêmes armes ?* »

Et à l'objection de MM. Dulles, Adenauer, Pineau et Nutting, selon laquelle la dénucléarisation et l'évacuation de l'Europe centrale ne conduiraient pas nécessairement à la réunification allemande ni à la libération des pays satellites, sir John répond comme les sociaux-démocrates allemands : dans l'état de choses actuel non seulement il n'y a aucune certitude, mais encore *aucune chance* de voir l'Allemagne réunifiée et les régimes des satellites libéralisés.

Le débat va se poursuivre, mais pendant les longs mois de sondages diplomatiques qui semblent devoir précéder une réunion « au sommet », les habitudes de pensée léguées par dix années de guerre froide auront sans doute le temps de s'assouplir.

M. B.

IKE : « *Je suis heureux de vous rencontrer maintenant que les dispositions techniques nécessaires ont été prises.* »

HONGRIE

Où est « la juste voie » ?

● ***Ferenc Munnich ou Janos Kadar ? Le peuple hongrois se moque bien des « crises » ministérielles. Il a découvert, dans son infortune, de nouveaux moyens d'évasion.***

DEPUIS quelque temps, les journaux hongrois publient régulièrement les résultats d'une grande enquête effectuée à l'échelle nationale pour son-

(Suite en page 15)

La semaine internationale en dessins

LE LANCEMENT DU SATELLITE AMÉRICAIN VU DE LONDRES...

(« Daily Express »)

— Mais non, madame, il n'y avait pas de chien dans **NOTRE** *satellite !... Sinon, j'aurais préféré quitter la Grande-Bretagne pour toujours.*

...DE FRANCFORT...

(« Frankfurter Rundschau »)

« Voyez-vous ça ! »

...ET DE WASHINGTON

(« Rochester Times-Union »)

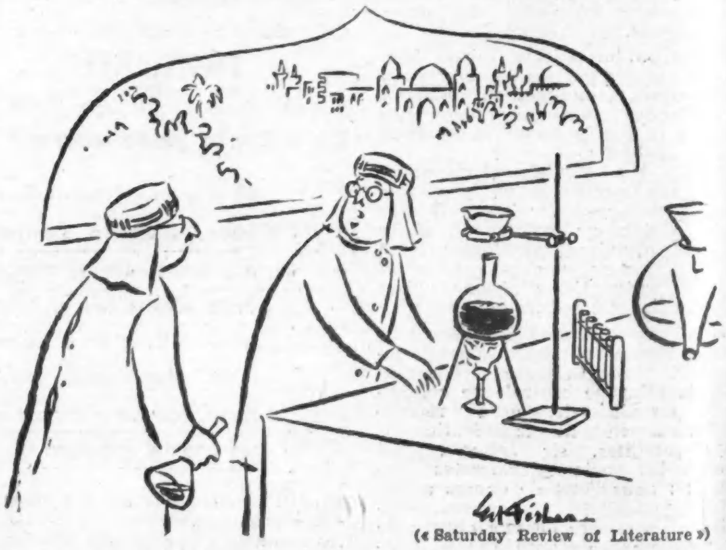
« Je me sens déjà mieux ! »

LA FUSION DE L'EGYPTE ET DE LA SYRIE

(« Die Welt »)

Ben Gourion : *« Poussez pas ! »*

LES DANGERS DE LA CHIMIE



(« Saturday Review of Literature »)

« C'est terrible ! Je viens de découvrir un produit de remplacement pour le pétrole ! »

(Suite de la page 13)

der l'état de l'opinion populaire. Dans certains départements, tous les militants du parti ont été mobilisés pour prendre contact avec des citoyens non communistes et leur demander ce qu'ils pensaient de la situation politique. La presse de province réserve une grande place au compte rendu de ces rencontres au cours desquelles plusieurs dizaines de milliers de Hongrois ont été interrogés.

Les journaux prétendent évidemment que l'« immense majorité des personnes consultées s'est montrée favorable au gouvernement Kadar », mais ils notent aussi que « les Hongrois s'intéressent avant tout à leurs problèmes familiaux ou locaux et ne se préoccupent que fort peu des problèmes relatifs au pays ou à la situation internationale ».

Une meilleure division du travail

Cette indifférence s'explique par l'amertume générale de la population, qui n'attend plus rien de l'Occident et ne voit pas d'issue à l'impasse politique dans laquelle la Hongrie s'est engagée. L'annonce, le 29 janvier dernier, du remplacement de M. Janos Kadar par M. Ferenc Munnich au poste de premier ministre, a été à peine commentée. Les Hongrois ont compris, en effet, que ce remaniement ne traduisait pas une crise du régime et n'avait pour but que de réaliser une meilleure division du travail entre les dirigeants. Il signifie avant tout l'alignement de la Hongrie sur les autres Etats communistes, où des personnalités différentes se trouvent à la tête du gouvernement et du parti. M. Kadar conserve la plus importante de ses deux fonctions : celle de premier secrétaire du parti. Elle lui permettra de poursuivre le travail de réorganisation auquel il s'est spécialement consacré depuis son arrivée au pouvoir. Ces efforts ont porté leurs fruits : bien que le P.C. ne compte plus que 400.000 membres au lieu de 900.000 à la veille de la révolution, il est sans doute plus homogène que sous l'« ancien régime ».

Quant à M. Munnich, qui occupait la vice-présidence du Conseil depuis la création du gouvernement Kadar, il continuera à diriger et à renforcer l'appareil policier, infrastructure indispensable du régime.

Comme l'écrivait l'organe officiel du parti dès le lendemain du remaniement ministériel : « La ligne politique du gouvernement ne subira aucune modification. » Sans doute est-ce pourquoi les Hongrois ont accueilli la nouvelle avec une si grande indifférence.

De Graham Greene à Françoise Sagan...

Cette apathie politique ne signifie pas, cependant, que la vie se soit arrêtée en Hongrie depuis l'écrasement de la révolution. Au contraire. Jamais les cinémas et les théâtres n'ont eu autant de spectateurs, jamais les cabarets et les cafés n'ont refusé autant de monde, jamais autant de livres n'ont été vendus. Plus significatif encore, jamais, depuis 1948, les Hongrois n'ont pu voir autant de pièces ou de films occidentaux (« L'Œuf », de Félicien Marceau, « Moulin - Rouge », « Gervaise », « Marty », etc.) ni lire autant d'auteurs « décadents » — de Hemingway à Mauriac et de Graham Greene à Françoise Sagan, dont le « Bonjour Tristesse » connaît un énorme succès.

Les efforts officiels pour imposer la culture soviétique continuent, mais ils sont inefficaces. Non seulement il existe maintenant « autre chose », mais le régime n'est plus en mesure d'obliger les citoyens à voir tel ou tel film ou à lire tel ou tel livre, dans la mesure où les « bons communistes » eux-mêmes admettent que la politique culturelle du régime Rakosi était « erronée ».

La presse s'efforce de rétablir l'équilibre en dénonçant le caractère « anti-socialiste » des œuvres occidentales et en vantant les livres et les films soviétiques, mais sans succès. Les Hongrois ont la tête dure et ne sont pas laissé convaincre par un récent article du journal « Nepakarat » dont l'auteur, après avoir posé la question « Etait-il admissible de changer d'attitude entre le 23 octobre 1956 (date de la première insurrection) et le 4 novembre (date de la seconde intervention russe) », répondait :

> *« Oui ! Après avoir vu et entendu le déchaînement de la contre-révolution, on pouvait regretter son égarement et s'engager résolument dans la « juste voie ».*

Pour le peuple hongrois, qui a pourtant « vu et entendu », la « juste voie » n'est pas celle que lui ont imposée MM. Kadar et Munnich.

T. S. JUGAND.

Le président Kouatly et le président Nasser (U.P.)
Un message de Bourguiba

MOYEN-ORIENT

Le « miracle » du Caire

● *La naissance de l'Etat arabe unifié (par la fusion de l'Egypte et de la Syrie) soulève dans les masses arabes un immense espoir. C'est un fait politique dont il faut apprécier l'importance.*

UNITE ! Unité ! Des dizaines de milliers d'Egyptiens se pressaient samedi dernier, dans l'après-midi, devant l'ancien palais d'Abdine, au Caire, siège du gouvernement du colonel Nasser. Et c'est sous les ovations que M. Sabri Assali, premier ministre syrien, a lu en détachant chaque mot le parchemin vert consacrant la fusion de la Syrie et de l'Egypte. Au même moment à Damas, la capitale syrienne, les retraites aux flambeaux succédaient aux défilés d'étudiants tandis qu'hurlaient dans le ciel les chasseurs à réaction. Partout les foules les plus humbles réagissaient avec le même enthousiasme, la même fièvre... Unité ! Unité !

Peu importait que l'union ne soit encore qu'un mot, que le slogan « un peuple, un Etat, un chef » soit encore une promesse électorale, tout se passait comme si un sortilège venait d'être vaincu, comme si le monde arabe commençait à entrevoir sa « terre promise ». « Miracle de la seconde moitié du XX^e siècle », venait de déclarer M. Sabri Assali.

La « patrie » arabe

Les meilleurs observateurs, les critiques les plus avertis se complaisaient depuis des années à démonter le « mythe » de l'unité arabe. Toutes les analyses mettaient en lumière les écueils, les divergences, les rivalités politiques ou dynastiques, bref tout ce qui faisait de la nation arabe un idéal de « songe-creux » ou un accessoire d'illusionniste. Et en fait l'expérience désastreuse de la Ligue Arabe, incapable de s'accorder sur quoi que ce soit de positif, en était l'éclatant exemple.

Mais au même moment on ne rendait que plus sensible le hiatus qui séparait les gouvernements arabes de leurs peuples. Car il suffisait de circuler dans le moindre souk du Maghreb, du Proche ou du Moyen-Orient pour se rendre compte des profondes solidarités de culture, de langue, de religion qui unissent, au-delà des institutions, les hommes. Et d'abord le sentiment d'appartenir à une patrie commune.

C'est ce qui avait frappé les théoriciens du panarabisme : ils voulaient au-delà du démembrement de l'ancien empire ottoman, au-delà des reconquêtes coloniales et des protectorats, faire revivre un idéal unitaire. Ce fut le cas de l'émir Chekib Arslan dont la pensée abreuve encore la plupart des penseurs musulmans.

Une leçon de choses

Ce féodal libanais, installé à Genève, prêcha pendant vingt ans les vertus de l'ancien Age d'Or, et les moyens de le faire revivre. Ce fut lui qui, au congrès de Jérusalem en 1931, fit adopter le « Pacte arabe », proclamant « l'unité complète et indivisible des pays arabes », le devoir de chaque pays arabe de « tendre à un seul but : l'indépendance complète et l'unité », la nécessité de « combattre le colonialisme »...

Infatigable entraîneur d'hommes, d'une activité débordante, il présidait à Paris, en 1937, le banquet de l'association des étudiants nord-africains. Il avait à ses côtés Messali Hadj, M^e Habib Bourguiba et M. Ouazzani, aujourd'hui président du P.D.I. marocain... Chekib Arslan avait compris le premier que l'idéal arabe passait par la phase « nationaliste », la rénovation de la religion islamique — telle que la prônent les oulémas — et déjà une sorte de démocratisation.

C'est sa leçon que réédite aujourd'hui le président Nasser, en lui donnant la force d'une « leçon de choses ». Peu importe qu'il ait eu la main forcée ou, comme l'écrit l'éditorialiste de l'hebdomadaire tunisien « l'Action », que le « calendrier ait été un peu bousculé pour l'avant-première ». Il demeure que « la naissance de l'Etat arabe unifié a ouvert les vannes à un courant qui du golfe Persique à l'océan Atlantique peut bouleverser bien des situations »...

Déjà M. Bourguiba câble au président Nasser ses félicitations « à l'occasion de la naissance de la République arabe unie qui réalise dans une première étape la grande aspiration de la nation arabe ». Et le prince Moulay Hassan peut dire au roi Séoud dont il est l'invité : « Nous ferons peut-être partie d'une même nation... »

La « politique des cheiks »

Il est grave pour l'Occident que ce mouvement se fasse contre lui. Nasser a un atout de plus : il peut convaincre les masses que ce sont les féodaux de Jordanie, d'Irak ou d'ailleurs qui, soutenus par les « puissances impérialistes », freinent non seulement la juste libération sociale des peuples, mais aussi la réalisation des idéaux arabes. Une opinion publique passionnée est née dans tout le Moyen-Orient. Elle est servie, il est vrai, par une habile propagande radiophonique et les interminables palabres des cafés maures, mais il serait léger d'imaginer que l'on puisse aujourd'hui gouverner contre elle...

La menace communiste elle-même passe à l'arrière-plan. Moscou ne peut qu'être inquiet de la dissolution du parti communiste syrien, de loin le plus actif du monde arabe. Mais si l'Occident persiste à « bouder » pour des considérations stratégiques, ou s'il se lance de nouveau dans des démonstrations de force, nul doute qu'à long terme il ne s'aliène définitivement les masses et aussi tous les hommes politiques arabes qui lui sont encore favorables... ou qui demeurent hésitants.

CLAUDE KRIEF.

DAVID
le chemisier de tradition
SOLDES ANNUELS
6, 7 et 8 Février
32, av. de l'OPÉRA

C'est votre papier à lettres
QUI VOUS REPRÉSENTE
Faites-le exécuter
en TIMBRAGE
CHEZ UN SPECIALISTE
★
IMPRIMERIE LEBHAR
35, rue des Trois-Bornes
PARIS - 11^e
Tél. : OBE. 32-31 - 54-75

SIX SEMAINES DANS L

LAJOS RUFF.

Le premier récit vécu

L'USAGE des « armes psychologiques » dans les camps d'hébergement en Algérie est maintenant connu. Une notice officielle parue récemment (« Le Monde », 23 janvier 1958) précise les méthodes employées pour gagner les hébergés à la cause de « l'Algérie nouvelle et française ». Il s'agit tout d'abord de « *désintégrer l'individu* » en créant « *l'isolement moral* ». Puis intervient la phase dite « *création d'une conscience collective et réendoctrinement* ». « *Bien menée, la phase cruciale de la rééducation doit conduire à une crise terrible pour les intéressés.* »

Les étudiants en psychologie de la Faculté de Paris viennent de lancer une protestation contre cette utilisation de leur science : « *Nous pensions la psychologie en termes de libération et non de contrainte. Or nous voyons des pour asservir des hommes et nou veau vocabulaire qui nous semb Dans cette nouvelle civilisation,* ductibles », « mous », « douteu « délais de récupération ». *Une nous semble plus dangereuse nucléaire à des fins destructric*

De Moscou à Caracas, en lavage des cerveaux est entré da ces dans le monde.

C'est cette expérience hallu

LES ombres projetées par les abat-jour tournoyaient autour de moi et il me semblait entendre des bruits étranges : clapotement d'eau dans les murs, déferlement de vagues sur des rochers, fracas d'une fuite d'éléphants dans la brousse, sanglots assourdis. La chambre se mit à chavirer. Je m'étendis sur le lit et m'endormis aussitôt malgré sa pente inconfortable.

Quelques heures plus tard, je me réveillai en sursaut. J'avais une migraine terrible. L'éclairage n'avait pas changé et les ombres continuaient à tournoyer. Un petit homme replet d'une cinquantaine d'années, aux yeux glauques, aux oreilles décollées et au nez camus se tenait devant moi. C'était, comme j'allais l'apprendre, le maître de cette chambre magique.

Désignant le plafond, il me demanda d'une voix forte :

— *Qu'est-ce que c'est que cette tache de sang ? Vous avez voulu vous suicider ?*

Je levai les yeux et vis, en effet, une tache rouge au plafond.

— *Vous avez même cherché à vous étrangler,* ajouta le jeune homme blond qui venait d'apparaître. *Vous avez le cou tuméfié.*

Je me tâtai le cou. Il était douloureux.

— *Où avez-vous trouvé l'écharpe,* me demanda le petit homme en blouse blanche qui devait se présenter comme le « docteur Laszlo Nemeth ».

— Mais je n'ai pas d'écharpe, répondis-je. On m'a pris toutes mes affaires personnelles. D'ailleurs, je n'en ai jamais eu !

Le docteur Nemeth souleva le matelas et sortit une écharpe de soie blanche qu'on avait cachée là.

— *Et ça,* dit-il, *qu'est-ce que c'est ? Ne recommencez plus, voyons ! Cela n'a pas de sens.*

Le jeune homme blond se mit à m'injurier pour cette tentative de suicide mais le docteur le fit taire. Il me prit la main et me dit d'un ton amical :

— *C'est bon, n'en parlons plus puisqu'il n'y a pas eu de mal. Mais vous êtes terriblement nerveux et je vais vous faire une piqûre pour vous calmer. N'ayez pas peur : si cela vous impressionne, on va vous couvrir le visage.*

D'un geste paternel, il me mit l'écharpe sur la figure. Je sentis qu'on me nettoyait le bras, puis l'aiguille pénétra dans ma chair.

Je m'endormis de nouveau. A mon réveil, je vis le docteur Nemeth assis au bord du lit.

— *Vous avez peut-être envie de bavarder un peu,* dit-il.

Une conversation s'engagea alors qui allait se poursuivre pendant des semaines. Le docteur me posa d'abord des questions sur mon enfance, sur mes jeux préférés, sur mes voyages et mes expériences d'adolescent. Il ne manifestait aucune curiosité déplacée, riait de bon cœur des anecdotes que je lui racontais et évoquait à son tour ses propres souvenirs de jeunesse. Ses yeux brillaient d'un éclat amical. Nous parlâmes aussi de littérature, d'œuvres et d'écrivains occidentaux ; il avait beaucoup lu. Pour moi qui n'avais rencontré que des brutes depuis des mois, c'était un réel plaisir que de parler avec un homme cultivé. Etait-ce l'effet de la piqûre, je n'en sais rien, mais après un court moment de méfiance, je me mis à parler d'abondance. Le docteur Nemeth semblait tout comprendre et respecter l'opinion d'autrui. Il avait l'air de s'intéresser beaucoup à moi et cherchait manifestement à me flatter.

— *Vous êtes un jeune homme très doué,* me dit-il. *Je me suis procuré vos écrits et ils m'ont paru pleins d'intérêt.*

Je pus constater, en effet, au cours de la conversation, qu'il avait lu plusieurs de mes manuscrits y compris des poèmes de jeunesse.

— *C'est que,* reprit-il, *les gens sans personnalité ne m'intéressent pas. Je sais que vous êtes homme à vouloir vous distinguer, même au prix du danger. Mais vous n'avez plus rien à craindre. Je vous promets que vous ne serez pas condamné à mort. Vous verrez ici des choses que seuls quelques privilégiés ont connues. Le neuvième cercle de l'enfer ? En tout cas, un coin qui n'est pas pour tout le monde. Mais vous constaterez que je suis votre ami, et mon amitié vous suivra pendant tout votre séjour en prison, même quand vous ne serez plus ici. Quand vous aurez besoin de quoi que ce soit, vous n'aurez qu'à me le dire. J'ai le bras long et je peux arranger bien des choses.*

Il ne mentait pas, je devais le vérifier plus tard. Brusquement, il changea de sujet :

— *Avez-vous de l'argent ?*

— Vous savez bien, répondis-je, qu'on ne laisse pas d'argent aux prisonniers.

Il se mit à rire, avança le bras et retira de la poche de ma chemise un billet de dix forints.

Le « traitement » avait commencé sans que j'aie pu m'en rendre compte. Le tache de sang, l'écharpe, le billet de dix forints, tout cela n'avait pour but, je le sais maintenant, que de dérégler mon sens des réalités.

Le docteur Nemeth quitta la pièce et je me remis à contempler les abat-jour qui tournoyaient. Les bruits étranges se faisaient de nouveau entendre dans les murs. Pour me changer les idées, je fis ma toilette à l'eau chaude pour la première fois depuis longtemps. On m'apporta ensuite un excellent repas, mais le café avait toujours le même arrière-goût bizarre.

La nuit, je ne parvins pas à m'endormir. Le lit en pente était décidément fatigant. Je me sentais nerveux et j'avais envie de casser la lampe de chevet dont l'abat-jour continait à tourner inexorablement. Mais à quoi cela eût-il servi ? Peut-être à me faire renvoyer en cellule ? D'autre part, pourquoi causer des ennuis à ce médecin qui ne me voulait aucun mal ? J'étais déjà sous l'influence engourdissante de la chambre magique.

Sans doute étais-je constamment surveillé. Au milieu de la nuit, le docteur Nemeth revint me voir. Il était désolé que je n'arrivasse pas à m'endormir et me fit une nouvelle piqûre. Au bout d'un quart d'heure, je me sentis agréablement sombrer dans le sommeil.

Lorsque je me réveillai le lendemain — était-ce le matin ou le soir, je n'en sais rien — j'entendis un cri rauque de femme déchirer le bruit de fond qui m'était déjà familier. C'était comme si, de l'autre côté du mur, quelqu'un hurlait sous la torture, au bord de la folie. Je me précipitai à la porte et appelai par le guichet. Il s'écoula cependant une bonne vingtaine de minutes avant que le docteur Nemeth apparût.

— *Calmez-vous,* me dit-il, *ce n'est rien. On vous fait subir un traitement psychologique. Tout cela* — et il désignait la lampe et les autres meubles de la chambre — *en fait partie. Les voix aussi. Mais rassurez-vous : on ne vous veut aucun mal. Un conseil, pourtant : évitez si vous le pouvez le rayon d'argent. Ses effets sur le cerveau sont parfois dangereux.*

« Pas moyen d'échapper au rayon d'argent... »

Je pressentais une nouvelle épreuve pénible. Effectivement, pendant la nuit, le rayon d'argent pénétra par la fenêtre qui était jusque là restée obscure. C'était un faisceau lumineux très brillant qui n'éclairait qu'un petit cercle de tapis. Lentement, presque imperceptiblement, il se déplaçait dans la pièce. Je restai d'abord étendu sur le divan à le regarder approcher, mais le conseil du docteur Nemeth me revint à l'esprit et je bondis sur mes pieds. Le rayon s'arrêta puis se mit à me suivre. Je changeai à nouveau de place pour essayer de l'esquiver. C'est alors que je compris le secret de la forme étrange qu'on avait donnée à la pièce : *il n'y avait pas moyen d'échapper au rayon.* C'était pour cela que le mur était en arc de cercle et le lit en p m'accroupis derrière la table centrale mais l froide du rayon traversa le meuble en mati tique comme s'il n'avait pas existé et se mes genoux. Aucun des objets de la pièce, les fauteuils, n'offrait de protection.

Je me précipitai vers la porte et frappai coups. Personne ne vint. Je courus alors à pour essayer de voir d'où venait le rayon, pus rien distinguer.

Finalement, je sentis la curiosité me ga rayon m'atteindrait tôt ou tard : mieux vala m'épuiser en vain à le fuir. Je m'assis par attendis qu'il vînt se poser sur moi. Au bo moment, je m'endormis.

Ce fut le jeune homme blond qui me ré m'apportant mon repas. Je n'avais pas faim de manger, mais il me redressa et me fit table. J'étais impatient de revoir le docteur Je savais que c'était lui qui dirigeait toutes

« A mesure q que j'avais d

rations mais je n'arrivais pas à lui en voulo un chercheur passionné, me disais-je. Il m'a effet, confié qu'il avait passé douze ans en pour y faire des recherches psychologiques.

Lorsqu'il arriva, je le reconnus à peine. Il un tricot de corps sans manches qui laissait gros bras de lutteur, un pantalon de sport et toufles. Sans préambule, il se mit à me parle jolie femme qu'il avait croisée dans la rue, raconta une histoire assez scabreuse qui l arrivée dans son enfance avec une petite p Il me tutoyait pour la première fois et m'interroger sur mes relations avec Eva. Com quivais ses questions, il se laissa tomber sur l secoué d'un gros rire :

— *Vous ne ferez de tort à personne donnant des détails,* dit-il, *et vous m passer un bon quart d'heure. Moi aussi un homme,* ajouta-t-il en m'envoyant une rade. Je m'efforçai de rire avec lui, pa tesse.

La nuit suivante, j'attendis le rayon le cœur Je fus presque soulagé lorsqu'il arriva. Je n pas de lui échapper. Je finis, je crois, par m'é

On me réveilla pour me faire manger. Je n dormis aussitôt après et mon sommeil fut pe cauchemars. Lorsque je me réveillai, l'écra du mur était illuminé.

On projetait un film. Un film étrange. Un mouvant de monts et de vaux ondoyait volup ment comme un corps vivant. Et c'étaient, des corps, vautrés dans des scènes d'orgie détail apparaissait parfois en gros plan sur largeur de l'écran. Des membres tout à cou chés s'envolaient vers le ciel. Des doigts to par terre. Des orteils géants et des plantes s'agitaient sur l'écran pendant de longs mome

Tout cela entrecoupé de dessins animés lignes courbes qui s'emmêlaient en ondulant des serpents. Je vis aussi un homme gravir lier, pénétrer dans un appartement, sortir balcon et continuer à marcher dans le vid d'autres images obscènes, tantôt au ralenti, l'accéléré.

La projection dura des heures. A la fin, je dormis. Je pense qu'on me fit une piqûre mon sommeil et les images fantastiques que vues me poursuivirent en rêve.

...CHAMBRE MAGIQUE (II)

... lavage de cerveau *par LAJOS RUFF*

...a psychologie ...r tout ce nou- ...psychologie. ...sés en « irré- ...on parle de ...n psychologie ...de l'énergie

... Budapest, le ...coup de poli-

... jour le jour

un jeune Hongrois, Lajos Ruff, âgé aujourd'hui de 26 ans. Emprisonné, libéré pendant l'insurrection de Budapest, il a pu s'évader de son pays et vit maintenant à Vienne. Il raconte lui-même ici son histoire, celle d'un jeune homme qui a passé par la machine à laver le cerveau.

Nous avons vu Lajos Ruff à Paris et plusieurs de ses compagnons de captivité ont confirmé l'exactitude de ses propos.

Au début de son récit, Lajos Ruff a décrit les circonstances de son arrestation, à la suite d'une dénonciation. Emmené dans une des forteresses de l'A.V.H. de Budapest, il y subit les traitements destinés à rafraîchir la mémoire des fortes têtes : chantage, menaces, tortures. Un matin, il est brusquement transféré dans « la chambre magique » où échouent les hommes dont la torture physique n'a pu venir à bout.

Là, tout est mis en œuvre pour faire perdre au prisonnier le sens de la réalité. Il s'agit de réaliser dans le domaine de l'âme ce que les savants ont réussi avec la matière : la désintégration.

Un tapis moelleux d'un orange pâle, un plafond bleu marine, un divan en pente, deux lampes projetant continuellement des ombres fantastiques sur un mur couvert de courbes et de spirales peintes dans les tons les plus vifs, enfin près de la fenêtre recouverte d'un grillage un écran blanc: tel est le décor de la chambre magique dans laquelle Lajos Ruff passera six semaines. Voici la suite de son récit.

...rsque le docteur Nemeth revint me voir, c'était ...uveau un savant sérieux en blouse blanche. Il ...mblait pas se souvenir de la façon dont il s'était ...orté la veille. Il était revenu au vouvoiement ...e parlait avec une courtoisie distante. Par la ... il devait souvent changer de personnage. Peut-...était-ce moi qui n'avais plus toute ma raison ... il me semblait rarement avoir affaire au même ...e.

— *Laissez-vous aller,* me dit-il un jour. *C'est la seule façon de trouver le bonheur dans la vie.*

... un autre jour :

— *Vous êtes catholique ? Vous pouvez me l'avouer franchement. J'ai beaucoup de respect pour l'Eglise catholique. La confession est une institution remarquable. Je me sens un peu confesseur moi-même. Simplement, je crois comprendre beaucoup plus de choses que la*

«...erdais ma confiance en moi, celle ...e docteur Nemeth augmentait »

moyenne des curés. Et ne croyez pas que les questions politiques soient les seules qui m'intéressent. Dans ce domaine, nous savons tout. Mais ce n'est pas seulement ce que les gens font qui nous intéresse, c'est aussi ce qu'ils pensent. Parlez-moi sans crainte : à quoi avez-vous rêvé cette nuit ?

...e parlai.

— *Ne pensez pas toujours au lendemain,* me dit-il une autre fois. *De toute façon, vous ne sortirez pas d'ici avant longtemps. Votre sort est d'ailleurs en de bonnes mains et depuis que vous êtes entré dans cette chambre, vous n'êtes plus responsable de vos actes.*

«...l jette sa cigarette et ... main tombe avec elle...»

... à peu, je commençais effectivément à me sen-...'aise dans ma chambre. Le rayon d'argent ne ...sait plus peur et j'attendais avec curiosité les ...s de projection. Je me détachais de la vie ... Je n'avais pas de décisions à prendre, je ...s pas besoin de penser, on faisait tout pour ...oute résistance me paraissait inutile et je me ...s aller comme dans un bain tiède.

...jour, on mit cette résignation à l'épreuve. En ...llant, je vis que la porte de ma chambre était ...e et je pus apercevoir au bout du couloir, à ...s une seconde porte ouverte elle aussi, un ... rayon de soleil qui semblait filtrer par une ...e. Il y avait si longtemps que je n'avais pas vu ...il que je fus un instant tenté de m'enfuir. Mais ...sai aussitôt que je serais poursuivi, qu'il me ...it lutter, et j'en fus fatigué d'avance. Et puis ...oi être incorrect vis-à-vis du docteur Nemeth ... montrait si bienveillant à mon égard ? Je me ...nai et me rendormis.

... films qu'on me projetait étaient décidément ...es. Par exemple, je voyais la gueule ouverte d'un tigre, tous crocs dehors, puis, sans transition, un dentiste arrachant la dent d'un patient. Dans d'autres scènes, un homme jetait une cigarette et sa main tombait avec elle ; une femme se passait la main dans les cheveux mais, comme si ses doigts eussent été des rasoirs, tous les cheveux tombaient par terre ; un chauve se grattait la tête et son doigt pénétrait dans le crâne, farfouillait dans les circonvolutions.

— *Il est possible que vous ayez un dérangement du cerveau,* me dit le docteur Nemeth un peu plus tard. *Ce traitement peut provoquer une sorte de schizophrénie. Qu'est-ce au fond que la schizophrénie ? Une fêlure de la conscience. L'enfant, quand sa conscience s'éveille, acquiert un certain nombre de notions fondamentales, comme celles de pesanteur et de résistance des objets. Quand il heurte un objet dur, cela lui fait mal. Des milliers et des milliers d'expériences de ce genre lui donnent peu à peu la conscience des rapports entre les choses. Chez les schizophrènes, cette conscience est altérée : ils voient des rapports qui n'existent pas pour les autres et ne voient plus les rapports réels. Cela se traduit par un certain détachement de la réalité.*

« Mais tous les grands créateurs sont plus ou moins des schizophrènes. Newton n'a-t-il pas découvert un rapport jusque là insoupçonné entre la pomme et la Terre ? Les poètes ne révèlent-ils pas des concordances lumineuses entre des choses qu'un homme ordinaire ne songerait jamais à associer ? Avez-vous lu l' « Ulysse » de Joyce ? N'est-ce pas un exemple parfait de schizophrénie géniale ? Ou prenez le cas d'Attila Jozsef, le plus grand poète hongrois contemporain : ses poèmes les plus poignants ont été écrits pendant ses crises de schizophrénie. Il a d'ailleurs fini par se jeter sous un train.

« Vous n'en êtes pas là, bien sûr, mais vous avez écrit vous aussi des poèmes bizarres. Un homme tout à fait normal ne s'amuserait pas à obtenir des effets curieux en assemblant des mots ; il préférerait gagner de l'argent ou faire l'amour. »

Ce fut pendant ces interminables conversations que je révélai au docteur Nemeth des secrets et des noms que j'avais su taire jusque là, même sous la torture. Je ne sais plus exactement quand je les lui confiai mais ce qui est sûr, c'est que je l'ai fait et sans y attacher une grande importance. A cette époque, plus rien ne me paraissait important.

Les abat-jour continuaient à tourner, les ombres à se croiser sur les murs et je perdais peu à peu toute notion du temps. On me nourrissait régulièrement. On me lavait, même, car j'étais devenu paresseux. Je m'endormais n'importe où : par terre, sur la chaise, dans les fauteuils. Parfois, on me donnait des stimulants et je me sentais pendant un moment frais et dispos. J'attendais alors avec impatience l'arrivée du docteur Nemeth.

Une fois, je m'endormis certain d'avoir terminé mon repas. On me réveilla en me secouant un peu plus tard et je vis sur la table, intacte, l'omelette que je croyais avoir mangée. Un autre jour, on me tira de mon sommeil en me criant : *« Pourquoi ne vous mettez-vous pas au lit ? »* J'étais persuadé de m'être déshabillé et couché mais j'avais en effet tous mes vêtements sur moi. Je perdais progressivement toute confiance dans mes propres sens. Mais quelle importance cela avait-il ?

Parfois, j'entendais des voix qui répétaient des paroles incohérentes. Je me souviens de l'une d'elles qui disait sans cesse : *« Eva... singe... Eva... singe... »*

Les séances de cinéma continuaient, avec les mêmes scènes absurdes : un homme s'avançait dans un fleuve et en ressortait les vêtements secs, etc.

Il y avait toujours les films d'orgies. Des étreintes compliquées se succédaient sur l'écran et je finissais toujours par m'endormir. Une fois, je fus réveillé par des caresses. Une femme — était-ce l'héroïne du film que je venais de voir — était nue contre moi. J'étais moi-même dévêtu alors que j'avais la certitude de m'être étendu tout habillé. Mais où était la réalité et où commençait l'hallucination ?

« Seule réalité : le monde douillet de la chambre... »

Le docteur Nemeth m'apparaissait tantôt comme un singe lubrique, tantôt comme un grave savant. Je crus le reconnaître dans certaines scènes d'orgie. Celles-ci se passaient-elles sur l'écran ou dans la chambre elle-même ? Etait-ce à des scènes de ce genre que le cardinal Mindszenty devait faire allusion après sa libération ?

Ce fut vers cette époque, je crois, qu'on commença à me projeter des films politiques. C'étaient des histoires de résistance, dans lesquelles le héros accomplissait des actes de sabotage, faisait sauter des usines, rencontrait des diplomates étrangers, passait clandestinement la frontière. Au cours d'une scène importante, le héros renversait sur lui une tasse de café. A mon réveil, je découvris des taches de café sur mes vêtements. Dans un autre film, le principal personnage s'enfuyait sous la pluie. Lorsque le docteur Nemeth me réveilla, mes vêtements étaient trempés.

Au bout de quelque temps, le docteur Nemeth se mit à m'appeler *« chef »* et à me présenter des *« rapports »,* comme en faisaient les comparses du héros dans les films qu'on me projetait. Lorsque je refusais de l'écouter, il me traitait d'imbécile qui ne se souvient de rien. Un jour, je lui dis qu'il m'avait semblé être sous la pluie.

— *Vous êtes cinglé,* me répondit-il. *Vous savez très bien que vous êtes depuis des mois dans les prisons de l'AVH.*

Pourtant mes souliers portaient des traces de boue toutes fraîches.

Je doutais de plus en plus de mes sens. Tout vacillait en moi et j'avais l'impression que le docteur Nemeth représentait le seul point fixe dans ce tourbillon.

Mais ce seul point fixe se mit à chanceler à son tour. Le docteur Nemeth, en effet, ce savant affable et sérieux, commença à tenir des propos incohérents. Je doutais à tel point de moi-même que je crus que c'était moi qui perdais la raison et qui n'étais plus capable de comprendre les paroles les plus simples.

A mesure que je perdais ma confiance en moi, celle que j'avais dans le docteur Nemeth augmentait. Je commençais même à être fier des exploits de résistance qu'il m'attribuait. Je n'étais pas loin de cet état dans lequel on dit dire n'importe quoi à un tribunal qui vous paraît irréel afin de retrouver plus rapidement la seule réalité qui compte : le monde douillet de la chambre magique.

(A suivre.)

World copyright « L'Express », sauf Etats-Unis d'Amérique. Tous droits réservés.

Le récit de Lajos Ruff sera prochainement publié par les Editions Fasquelle sous le titre: « La Machine à laver les cerveaux ».

MÉDECINE

Pas de cigarette sans danger

« LES *fumeurs courent un risque et il y a une corrélation certaine entre le cancer du poumon et le fait de fumer.* » Telle est la réponse d'une enquête et d'une série de recherches effectuées en France par le « Groupe d'étude sur la fumée du tabac ». C'est la Régie des Tabacs, fait à noter, qui a suscité ce « groupe d'étude ».

L'enquête a été menée avec une rigueur parfaite, à l'aide d'un questionnaire de 14 pages où tous les éléments susceptibles d'intervenir de près ou de loin dans la détermination du cancer étaient évoqués.

Entreprise par l'Institut national d'hygiène, section cancer, avec la collaboration de l'Institut du cancer, de l'Institut Gustave-Roussy, de la Faculté de Pharmacie, elle échappe à tous les reproches qu'ont pu susciter les enquêtes similaires des Anglais et des Américains. Mais elle vient en confirmer les résultats.

Les dérisoires « bouts filtres »

Nous voilà donc avertis : les cigarettes contiennent des hydrocarbures cancérigènes et un fumeur a plus de « chances » qu'un non-fumeur de contracter le cancer.

Quand l'Amérique connut les résultats des premières recherches, la consommation du tabac enregistra une chute spectaculaire. Le lancement de « bouts filtres » (1/3 des cigarettes consommées aux U.S.A. ont un bout filtre) et la suspicion jetée par d'autres savants sur les résultats obtenus ramenèrent rapidement la consommation à un taux supérieur même au taux initial — et cela malgré l'inefficacité maintes fois démontrée des bouts filtres : la fumée traverse en un millième de seconde (sa vitesse est de 10 mètres/seconde), le centimètre de filtre lâche placé à l'extrémité de nos cigarettes.

La nouvelle augmentation de la vente des cigarettes a plusieurs raisons : les fumeurs tiennent fortement à leur habitude, prêtent une oreille complaisante à toutes les affirmations qui leur permettent de fumer en paix et décèlent volontiers, derrière tous les avertissements, les relents d'un puritanisme partisan.

Un sens perdu

Puis la menace du cancer est une menace lointaine, abstraite, non perceptible immédiatement. Or, l'homme moderne perd de plus en plus le sens du futur. Il préfère acheter à crédit plutôt qu'économiser. Il n'épargnerait pas de bonne grâce sa santé en vue d'un avenir dont les événements récents lui ont trop appris qu'il était plus qu'incertain.

Enfin, il faut le dire, le risque aussi réel qu'il soit reste statistiquement minime. Un fumeur est plus menacé qu'un non-fumeur. Mais que signifie de multiplier un risque qui est insignifiant par lui-même ? Un homme, qu'il fume ou non, a, en fin de compte, infiniment peu de chances de contracter un cancer du poumon. Rouler à 100 km à l'heure ou boire un litre de vin par jour est beaucoup plus dangereux. Il y a 6.000 décès en France par cancer des bronches, contre 10.000 par accidents d'auto (plus 200.000 blessés) et davantage encore par cirrhose du foie ou delirium tremens.

Il semble donc que la menace d'une cancérisation des bronches ne soit pas en mesure de dégoûter les hommes du tabac.

Mais fumer est, aussi, nuisible pour tout l'organisme. Tout médecin peut remarquer que l'aspect de la gorge d'un fumeur est reconnaissable au premier coup d'œil. Les cardiologues sont unanimes pour accorder au tabac un rôle très important dans les maladies artérielles et coronariennes qui, elles, sont loin d'être statistiquement négligeables.

Les dernières gauloises

Il n'est plus question de faire comme l'un d'eux qui, il y a quelques années encore, sans s'inquiéter de savoir ce que le malade fumait, prescrivait « *ne pas fumer davantage* ». Un autre a l'habitude de demander une cigarette à son patient. Dès que celui-ci, avec empressement, lui tend son paquet, il s'en saisit, le jette dans un tiroir avec un « *que ce soit le dernier* » définitif.

Un radiologue, désespérant un jour de voir, sous l'écran, se contracter la vésicule d'un malade, décida de fumer une cigarette en attendant avec son patient. L'action de cette cigarette sur la motricité de la vésicule fut si impressionnante que la cigarette est en passe de devenir un des éléments d'une radiographie vésiculaire.

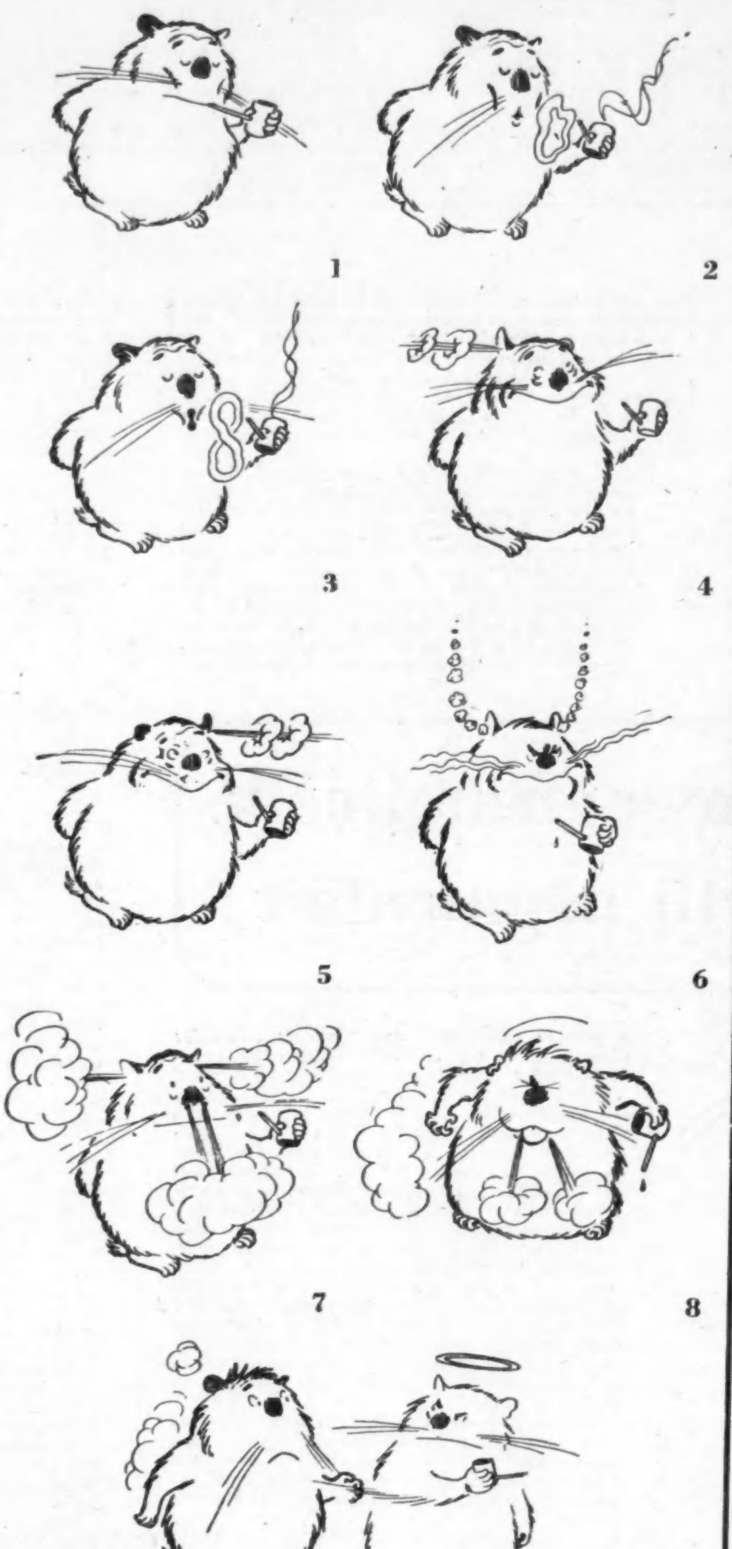
Il est établi que fumer consomme une grande partie de nos réserves d'acide ascorbique (vitamine C).

Les effets du tabac sur chacun de nos organes, sur l'estomac, sur le système nerveux, sur la capacité respiratoire, sur la « fatigabilité », sont probablement aussi considérables.

En menant son enquête sur les méfaits du tabac, la Régie a fait preuve d'un « fair play » que seul pouvait montrer un organisme d'Etat. Maintenant, la Régie témoignerait d'une indépendance encore plus admirable, si elle décidait de faire une enquête sur l'origine du goût que les hommes ont pour le tabac — goût le moins « naturel » que l'on puisse imaginer. Mais cela ressortit plutôt à la psychanalyse.

DOCTEUR KNOCK.

HISTOIRE DE MAX-LE-FUMEUR



(Copyright Pericle Luigi Giovanetti, MAX, The MacMillan Company.)

Germ
ENSEMBLIER
82 Bd SOULT
PARIS 12e
TÉL DOR. 50-45

ÉTUDIANTS

Les futurs architectes contre l'académisme

L'EFFERVESCENCE qui règne ces jours-ci à l'école des Beaux-Arts n'est pas due uniquement aux libations traditionnelles du Rougevin : les élèves de la section d'architecture considèrent que la liberté de leur « art » est menacée et le manifestent ouvertement.

Il y a deux sortes d'ateliers : les six « ateliers d'école » dont le patron est nommé par l'Etat, et les quatorze « ateliers extérieurs » dont les patrons sont librement choisis par les élèves. L'enseignement qui y est prodigué est très libéral ; il permet donc une recherche constante.

Depuis dix ans, le nombre des « ateliers d'école » a augmenté au détriment des « ateliers extérieurs » ; de plus, dans les jurys, les six ateliers d'école sont représentés par autant de « patrons » que les quatorze ateliers extérieurs. Or ces patrons sont de véritables défenseurs des conceptions de leurs élèves. Cette discrimination arbitraire avantage donc considérablement les tenants de l'art classique et officiel par rapport aux autres.

Il en résulte un ennui certain pour les élèves qui refusent de se plier aux règles de l'académisme, tel qu'il est admis d'ailleurs dans les sections de peinture ou de sculpture où il n'existe pas d'ateliers extérieurs.

LOURDES

La fortune en 1958

« ALLEZ *dire aux prêtres de faire bâtir ici une chapelle ; je veux qu'on y vienne en procession.* » Il y a cent ans, une petite fille de Lourdes transmettait au curé de son village cette injonction de la « belle dame » qui lui était apparue près de la grotte de Massabielle.

Les prêtres ont obéi.

Aujourd'hui, la chapelle a des dépendances et les processions commencent sur les aérodromes et dans les gares du monde entier.

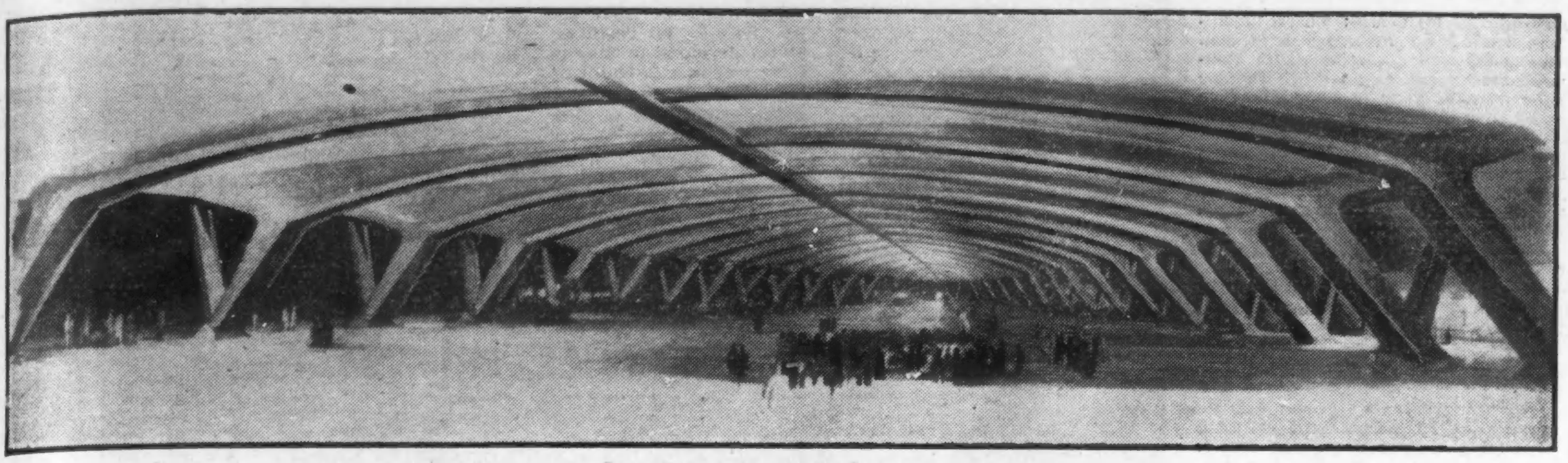
A Lourdes, le 11 février, va s'ouvrir l'année jubilaire du centenaire des apparitions. Et puisque, en notre siècle, la mystique elle-même doit s'exprimer en termes de statistique, l'Eglise de France a préparé son « planning ». Sur la table de Mgr Théas, évêque du diocèse ; de M. Béguère, maire de la commune ; de M. Périllier, super-préfet de la région, et de M. Orliac, préfet du département, se trouve le « dossier du centenaire ».

Voici, en vrac, les éléments de ce dossier :

Huit millions de pèlerins, dont 900.000 malades, envahiront cette ville de 16.000 habitants. 300.000 voyageurs arriveront par avion. Le ministère des Finances compte sur 25 milliards de rentrées de devises. Air France organise six « circuits » par semaine. La S.N.C.F. a prévu 740 trains spéciaux avec voitures-ambulances et wagons sonorisés pour grands pèlerinages. Aucune voiture ne pénétrera à l'intérieur de l'agglomération et cent agents de la circulation se tiendront néanmoins en permanence dans les rues. On attend même plusieurs escouades d'inspecteurs « en bourgeois » pour dépister les pickpockets. Les P.T.T. mobilisent deux cents employés supplémentaires. Huit départements sont touchés par les problèmes d'hébergement et de circulation. Plus de mille cars se dirigeront chaque jour vers Lourdes, ce qui représenterait en stationnement une file de 30 kilomètres. Périodes de pointe prévues : mai (mois de Marie) et 15 août (Assomption). La radio a délégué un envoyé spécial pour l'année, Pierre de Lagarde.

Le R.P. Riquet prêchera le triduum d'ouverture. En septembre, se réunira un congrès marial international groupant des théologiens de quarante-cinq pays. Presque tous les évêques de France, sans parler des étrangers, passeront à Lourdes cette année, et Mgr Théas recevra la plupart d'entre eux au « chalet épiscopal » dans lequel il passe six mois de l'année, son palais se trouvant à Tarbes.

Quant à la ville, elle a consacré 2 milliards aux travaux d'aménagement (gare, poste, abattoirs, parkings, jardins, dortoirs, etc.).



LA FUTURE BASILIQUE DE LOURDES
Rome s'émeut

L'année du centenaire est, pour les hôteliers de Lourdes, une bénédiction du ciel. Ils ne cachent pas qu'ils « feront fortune en 1958 ou jamais ». La loi de l'offre et de la demande va s'imposer au culte : la ville, qui peut normalement accueillir 40.000 pèlerins, va assister tous les jours de « pointe » à un déferlement de 100.000 personnes en quête d'une chambre, d'un lit, voire d'un simple abri. Les « villages de toile » ne peuvent suffire, même si l'armée, ce qu'elle se refuse à faire, mettait à la disposition du public le vaste terrain officiellement réservé à ses pèlerinages, et que protègent des fils de fer barbelés.

Lu par Larquey

On cite le cas d'un hôtelier qui a refusé un million pour tenir toute l'année une chambre à la disposition d'un client. Et le gouvernement ne semble pas avoir donné suite à son intention, annoncée en décembre, de « stabiliser les prix à Lourdes en 1958 ».

Le commerce religieux s'attend aussi à réaliser des affaires florissantes : 20 millions de cartes postales, 1.000 tonnes de cierges, 500 tonnes de bonbons « cailloux du gave », 200.000 disques du centenaire (avec Brigitte Fossey qui prendra la voix de Bernadette), 10 millions de médailles... et un timbre autour duquel se battent M. Pflimlin qu'animent la foi et le souci des finances de l'Etat, et M. Thomas, fidèle aux principes de la laïcité socialiste.

M. Robert Bogdali, qui veut devenir « M. Disque à 150 francs », entend même profiter de l'occasion pour mettre en vente un million de microsillons sur matière plastique avec fond colorié de vitrail et fond sonore de cloches, de prières, de roulements de galets dans le gave et un texte de Robert Serrault lu par Pierre Larquey.

Plus grande que Notre-Dame

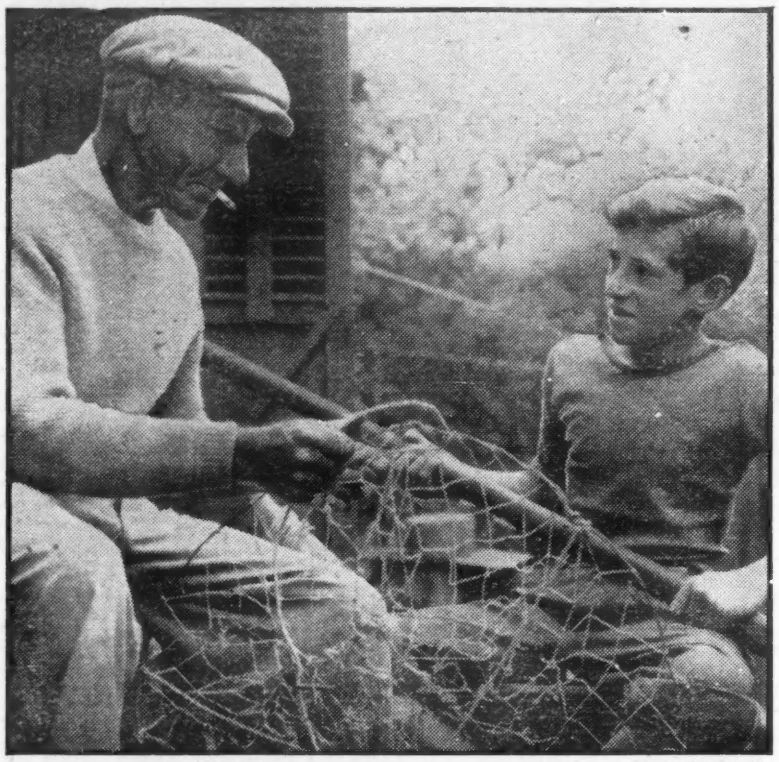
Les fidèles, s'ils doivent chercher des chambres, trouveront du moins de la place dans la basilique, la nouvelle basilique de Mgr Théas, qui a lu Claudel : « *Toutes les églises depuis Constantin ont été élevées avec l'idée à la fois de l'illumination et de l'enseignement... L'église que je propose, au contraire, s'ouvrirait sous les pieds du passant comme une trappe. Il faudrait un effort pour s'empêcher d'y tomber.* »

L'évêque de Tarbes et Lourdes a bien failli trébucher. Sachant que, dans les deux églises bâties au XIXe siècle, peuvent à peine se placer 4.000 personnes, il décida en 1954 d'édifier une basilique souterraine de 20.000 places, qu'on dédierait, à la demande du Pape, à saint Pie X.

Construite en « béton précontraint », de forme ovale — la forme qui cerne le Christ « en majesté » et celle de l'emblème primitif du poisson — sans aucun décor ni siège, d'une surface de 12.000 m2 (plus petite que Saint-Pierre de Rome, mais deux fois plus grande que Notre-Dame de Paris), la nouvelle basilique devait coûter un milliard environ.

Mais Mgr Théas, prélat de 64 ans, simple et direct, qui jusqu'à ces derniers mois circulait à bicyclette et qui obtint en 1948 que l'étape du Tour de France prît le départ devant la grotte de Lourdes, que son indépendance de langage et d'allure empêcha de succéder à Mgr Suhard à Paris, Mgr Théas qui fut arrêté en 1944 par la Gestapo pour avoir caché des juifs poursuivis, laissa son dynamisme naturel l'emporter sur la prudence financière.

On commença les travaux en 1955 grâce aux fonds privés (dons et quêtes, la plus importante contribution ayant été fournie par le diocèse de Strasbourg), mais les entrepreneurs tombèrent sur une nappe d'eau : fallait-il boucher la source pour édifier la basilique, empêcher le miracle pour installer la maison de Dieu ? Mgr Théas échappa à ce dilemme théologique en laissant les entrepreneurs mettre au point un système compliqué de pompes et de pilotis.



(Photo Lambert)

MIGUEL RAMIREZ ET SON PETIT-FILS
Hemingway l'a fait parler

En 1956, l'évêque se trouva totalement démuni. Il partit pour Rome où, invité à rendre des comptes, il reçut une sévère réprimande. Le Saint-Siège lui refusa le milliard qu'il sollicitait et lui imposa le « parrainage » financier de l' « *Opus cenaculi* ».

Ce mystérieux Institut du Cénacle, né voilà quelques années à peine, a pris très vite avec la protection du cardinal Tisserant une place prépondérante dans les œuvres catholiques. En principe consacré à secourir les membres du clergé, l'« *Opus cenaculi* » est l'une des grandes puissances financières de l'Eglise.

Mgr Théas a perdu toute autorité sur les travaux de Lourdes. Toutes les décisions sont prises par un « comité international du centenaire » de cinq membres dont trois sont des délégués du Cénacle. Cette œuvre a également fait placer auprès de Mgr Théas un coadjuteur, Mgr Maury, ancien collaborateur du cardinal Gerlier, lequel ne compte pas précisément parmi les amis de l'évêque de Lourdes.

La participation du Cénacle s'est manifestée par un apport d'argent liquide et surtout par une garantie solide auprès des banques. L'œuvre entend récupérer l'argent prêté par le produit des quêtes effectuées cette année à Lourdes et par la vente des « souvenirs officiels » (médaille, image, carte du pèlerin), le tout appuyé par une vaste campagne publicitaire dans les milieux catholiques du monde entier.

Pour donner plus de lustre à cette campagne, l' « *Opus cenaculi* » déploie de grands efforts pour obtenir la visite du Pape à Lourdes, soit le 15 août, soit en septembre, avec déplacement en biréacteur Caravelle et D.S. blanche, discours radiodiffusé en français et prière composée par Pie XII en personne.

Le Saint-Siège n'a pas encore donné de réponse officielle. Les chances d'un voyage pontifical, paraît-il, augmentent.

PÊCHE

Le vieil homme de Mister Way

DANS les cafés de Cojimar (Cuba), un petit vieillard aux yeux bleus remâche son amertume en vidant verre sur verre. Il s'appelle Miguel Ramirez et raconte, à tous ceux qui acceptent de lui offrir un whisky, à quel point « Mister Way » l'a déçu.

« Mister Way », c'est ainsi que ce pêcheur assoiffé appelle Ernest Hemingway, à qui, prétend-il, il inspira « Le Vieil Homme et la mer ».

— *La première fois que je le rencontrai*, a-t-il dit à François Poli qui rapporte l'anecdote dans « Les Requins se pêchent la nuit », *j'étais en train de pêcher du petit poisson à quelques milles de là. Un bateau s'approcha. Mister Way était à bord avec un appareil photo ; il voulut prendre un cliché de moi. Ensuite, nous sommes allés au café, nous avons bu une bouteille de whisky et Mister Way m'a fait parler pendant des heures.*

Ramirez assure que Hemingway a été si intéressé par son histoire qu'il l'a revu et l'a fait longuement parler à plusieurs reprises. Il lui a fait raconter minutieusement la chasse à l'espadon qu'il a relatée dans « Le Vieil Homme ». En échange de ce récit l'écrivain aurait promis à Ramirez de lui acheter un nouveau bateau et des vêtements.

— *Le livre a été imprimé, et moi j'attends toujours mon bateau et mon pantalon,* dit Ramirez.

Pour un peu, il revendiquerait un prix Nobel. Ou, au moins, dix bouteilles de whisky. Il ne se doute pourtant pas de ce qui serait arrivé si, au lieu de raconter son histoire à « Mister Way », il l'avait racontée à Pierre Benoit.

HAUTE COUTURE

Yves Saint-Laurent le nouvel enfant triste

PARIS avait deux enfants tristes : Françoise Sagan et Bernard Buffet. Ils ont maintenant un petit frère : Yves-Mathieu Saint-Laurent, né à Oran il y a vingt et un ans, roi de Paris depuis huit jours, premier et seul modéliste, par contrat, de la société Christian Dior.

Tout a été réglé en trois heures.

Le jeudi matin, à 10 heures, trois cents journalistes de toutes nationalités, entassés dans les salons gris perle de l'avenue Montaigne, attendaient de voir comment le dompteur allait être mangé. A 10 h. 30, on applaudissait. A midi trente, après que treize mannequins eurent présenté 178 robes qui avaient coûté ensemble 90 millions, on pleurait.

Les uns de joie, les autres d'émotion. Quelques-uns de rage.

David Schoenbrun (Columbia Broad-

→

casting System) criait : « *C'est un miracle ! La France est le seul pays où lorsque meurt un homme de génie, un autre se lève aussitôt pour le remplacer ! Je vous dis que ces robes sont géniales !* »

Ce qui est, chez lui, le signe d'une assez vive approbation.

Carmel Snow (« Harper's Bazaar ») murmurait : « *C'est une bonne collection, une bonne collection.* »

Ce qui traduit, chez elle, le plus pur enthousiasme.

Et les Français se disaient : « *Puisque ça plait tellement aux Américains, ce n'est pas nous qui allons les contrarier ! D'autant qu'elle est réussie, cette collection. Le garçon a bien du talent...* »

« Je te laisse Yves »

Les trois cents personnes plus quelques caméras de quelques télévisions se précipitèrent vers l'encoignure où Yves Saint-Laurent venait de se montrer, sortant de la cabine des mannequins, et on crut que, à peine célèbre, ce jeune homme allait périr étouffé.

D'autant plus qu'il n'a pas l'air tellement solide ! Long, mince, un peu voûté, myope, avec de grands yeux bleu pervenche, mélancoliques dans un gentil visage maigre d'enfant bien élevé qui a dit souvent : « *Non, je t'assure, maman, je n'ai pas faim...* »

A son âge, il devrait d'ailleurs, théoriquement, être en train de faire son service militaire. Mais il n'a pas été jugé « bon pour le service » et un sursis lui a été accordé. S'il prend du poids, un ministre soucieux des intérêts de la France hésitera peut-être avant de mettre sous l'uniforme un jeune homme capable, lui, de mettre en uniforme français les femmes du monde entier. Et en uniforme de petite fille !

Inconnu il y a trois mois, quoi qu'en disent aujourd'hui les mille personnes qui le tutoieraient s'il ne conservait, au creux du succès, une parfaite réserve, une dignité dans le maintien qui interdit toute velléité de familiarité, il aura dans quelques jours cent amis d'enfance, mille photos de lui, une légende et peut-être une voiture, bien qu'il n'en ait pas envie.

Aujourd'hui, il est à cet instant d'une carrière où la célébrité s'empare d'un homme avant de lui façonner un visage. Alors il a encore le goût d'un petit artichaut cru.

Le jour où Dior est parti pour l'Italie, où il devait mourir, il a dit à Suzanne Lulling, directrice de ses salons :

— *Je m'en vais tranquille... Je te laisse Yves...*

Le jeune homme, présenté à Dior par Michel de Brunhoff (directeur de « Vogue »), qui connaît sa famille, travaillait dans la maison depuis trois ans.

Lorsque Raymonde Zehnacker (« Madame Raymonde »), collaboratrice de tous les instants et héritière de Christian Dior, dut décider avec Marcel Boussac à qui elle confierait le soin d'irriguer en idées la merveilleuse machine de l'avenue Montaigne, elle n'eut pas d'hésitation.

C'était une grosse partie. La première manche semble gagnée. Les acheteurs ont bien réagi. La presse étrangère est délirante.

(A. P.)

Yves Saint Laurent et Mme Raymonde.
Le petit prince et la régente.

Deux grands services

Le grave « Manchester Guardian » lui consacre deux colonnes titrées : « *Atmosphère émouvante et triomphale chez Dior.* »

L'austère « New York Times » : « *Un miracle se produit rarement au moment où on le souhaite. Le miracle s'est produit.* »

Le « Daily Mail » : « *Un audacieux jeune homme sur un trapèze volant.* »

Le « Daily Herald » : « *Yves, idole de Paris.* »

Le « Daily Mirror » : « *Acclamations et baisers pour Dior n° 2.* »

Le « New York Herald Tribune » : « *Je n'avais jamais vu une meilleure collection chez Dior.* »

La moitié de la collection qu'Yves Saint-Laurent a présentée est d'une inspiration entièrement personnelle (voir pages 30, 31 « Mode »).

Bernard Buffet, qui était présent, a été si enthousiaste qu'il l'a résumée en quelques traits pour la couverture de « L'Express ». Interprété par le peintre de la génération, c'est le style du couturier de la génération.

L'autre moitié de sa collection est marquée de réminiscences « Dior » dont il faut qu'il se dégage, dont il se dégagera.

L'ensemble est le fait d'un authentique créateur, jeune et doué, bon architecte, fin de goût, travailleur et sérieux, appuyé sur deux solides techniciennes, Mme Raymonde et Mme Marguerite Carré, et sur d'admirables ateliers.

Le style Saint Laurent.
Bernard Buffet l'a vu comme ça...

Pourquoi le fils d'un monsieur d'origine alsacienne, qui travaille en Algérie dans les assurances, détient-il ce don mystérieux ?

D'autres l'ont eu, d'autres l'auront. Mais rarement les circonstances ont donné à un si jeune homme en même temps que d'aussi puissants moyens une aussi grosse responsabilité.

Une première collection ratée et même les efforts des autres couturiers auraient été annulés. Les acheteurs ont besoin d'avoir « du Dior », comme ils ont besoin d'avoir du Balenciaga.

Celui-ci les a d'ailleurs violemment indisposés en décommandant brusquement à la dernière minute sa présentation pour la reculer de quelques jours.

On dit que le succès d'Yves Saint-Laurent l'a piqué au vif et qu'en quelques robes créées dans la colère il a voulu prouver qu'il demeurait le maître. Si son inspiration pouvait être ainsi fouettée, c'est un second et immense service qu'Yves Saint-Laurent rendrait à la haute couture.

VARIÉTÉS

C'est vrai...

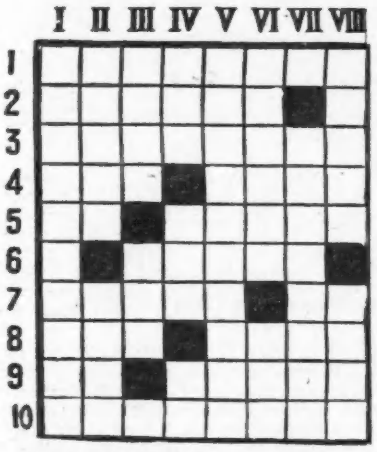
APRES deux ans d'absence, Edith Piaf revient. Elle a rendez-vous avec Paris le 6 février à l'Olympia. En 24 mois, elle a fait le tour du monde, chanté à l'étranger dans 137 villes, tourné un film en France, « Les Amants de demain ».

Elle a découvert un nouveau chanteur, Félix Marten, qui partage, honneur redoutable, l'affiche avec elle. Deux fois aussi grand qu'elle, successivement docker, vendeur aux Galeries Lafayette, et plus récemment comédien (c'est l'ami de Julien dans « Ascenseur pour l'Echafaud ») il fait ses débuts avec une chanson-programme : « *Je t'aime, mon amour...* »

Etonnante Piaf, devenue blondroux, mais demeurée si semblable à elle-même, toujours prompte à découvrir, à aider, à lancer. Et à bouleverser.

Avec des chansons fausses et qui semblent vraies lorsqu'elle les chante, avec des histoires, vraies, mais qui semblent fausses lorsque, à la faveur de

Mots croisés n° 121



HORIZONTALEMENT : 1. La descente y est générale. — 2. Son protégé sut ne pas perdre le fil. — 3. S'accommode sur le vieux port. — 4. Son vert se teintait parfois un peu de rouge. Pierre ou Paul ou un autre encore. — 5. Initiales de quatre peintres français du XIX[e] siècle. Permet de sécher ou de rendre humide. — 6. Améliore l'âme, et parfois aussi le corps. — 7. Instrument à diverses fins. Pour ce qui te concerne. — 8. Entre les deux noms de madame. Avoir est à l'opposé. — 9. Se conçoit au salon ou à la salle de bains. Mesurer une étoffe. — 10. Touche, sans mordre.

VERTICALEMENT : I. La partie la moins attirante du Capitolin. — II. On lui doit un nombre impressionnant de touches. Désigne un pont, qui ne l'est guère. — III. Amène les vergues ou les hautes voiles. Ingrat après avoir été sans pitié. — IV. Précéda Arthur au Japon. Répété tristement à droite et à gauche d'un voleur. Article ou métal. — V. Pas dans le programme. — VI. S'il dirigeait aujourd'hui une maison de confection n'aurait pas la clientèle de certains maris. Travaille à New York au bord de l'eau. — VII. N'envierait pas, dit-on, la place de M. Baumgartner ou de M. Jacobsen. — VIII. Ne vaut pas la corde. Peut être dissimulé par le rideau.

	I	II	III	IV	V	VI	VII	VIII
1	R	O	D	I	L	A	R	D
2	O	V	I	D	E	■	A	E
3	M	A	R	A	T	H	O	N
4	O	L	E	■	H	A	U	T
5	R	I	N	C	E	T	T	E
6	A	S	T	I	■	E	■	L
7	N	E	■	M	E	N	T	I
8	T	■	L	I	T	T	R	E
9	I	L	I	E	N	■	I	R
10	N	I	T	R	A	T	E	E

SOLUTION DU N° 120

MUSICORAMA
DISQUES 48, rue Lafayette - PARIS (9e) - PRO. 05-95
OFFRE... le plus grand CHOIX (Disques de toutes MARQUES!
Un LIBRE SERVICE
« conseillé » par un PERSONNEL SPÉCIALISÉ
Et à votre convenance, soit
CADEAU D'UN DISQUE pour 5 achetés
ou
REMISE proportionnelle au 1er achat
CABINES D'ECOUTE - CHAINES HAUTE FIDELITE - LIVRAISON SUR PARIS - CREDIT
Expéditions en province et étranger aux mêmes avantages

VOULEZ-VOUS UN ÉLECTROPHONE ?
LISEZ ATTENTIVEMENT LA PROPOSITION QUI VOUS EST FAITE EN DERNIÈRE PAGE

chacune de ses rentrées, on les raconte.

C'est vrai, elle est née sur le trottoir à Belleville ; elle a été abandonnée à deux mois par sa mère ; sa grand-mère, jusqu'à trois ans, l'a nourrie au vin rouge plus souvent qu'au lait pasteurisé ; son autre grand-mère, qui tenait une « maison » dans l'Eure, la recueillit et elle, qui n'avait pas de mère, en eut soudain vingt, bonnes et belles.

C'est vrai : elle devint aveugle, resta trois ans plongée dans la nuit et fut guérie miraculeusement parce que sainte Thérèse de Lisieux avait écouté les prières de sa grand-mère et des dames de sa maison. Elle courut ensuite pendant dix ans les chemins, chantant et faisant la quête, avec son père, Louis Gassion, l'acrobate.

C'est vrai : à seize ans, elle eut une petite fille et pas de quoi la nourrir, la réchauffer. La petite Marcelle est morte à l'hôpital...

C'est vrai : elle a été découverte au coin de la rue Troyon par Louis Leplée qui la fit débuter au « Gerlys ». Dans la salle il y avait Maurice Chevallier. Il s'écria : *« Elle en a plein le ventre, la môme. »*

« Papa Leplée » assassiné, Piaf devint *« Celle du scandale »*, jusqu'au jour où Raymond Asso lui écrivit des chansons, l'aida, décrocha des contrats pour elle.

C'est vrai : le « Légionnaire » a existé ; elle avait raconté son histoire à Raymond Asso qui avait écrit : *« Il était blond, il était beau. Il sentait bon le sable chaud... »* Edith l'a revu, son légionnaire, un soir de 1938. Il était devenu un petit monsieur bedonnant, laid et vulgaire... Tout cela n'est pas une légende, ça n'est pas un roman populaire, c'est la vie d'Edith Piaf.

Papier doré

Aujourd'hui, tout a changé. Elle porte avec le pauvre sourire d'une « Reine d'un jour » condamnée à perpétuité à porter sa couronne de papier doré, tous les attributs de la gloire.

Elle a des voitures, des maisons, des visons. Elle a gravé plus de 200 faces en douze ans ; son dernier enregistrement a été vendu à 16.000 exemplaires sur la Côte, entre Nice et Marseille, en une semaine ! Elle a vendu plus de cinq millions de disques. A son retour des Etats-Unis, en mai 1956, Pathé-Marconi lui a offert dans un joli coffret le moulage de ses mains, en or. Elle le méritait, ce cadeau, elle venait de faire hurler d'enthousiasme 6.000 personnes en chantant au Carnegie Hall de New York, cette salle où un orchestre symphonique ressemble à une formation de Lilliputiens. Mais Edith et ses 147 cm. avaient paru immenses aux Américains...

(A. C. Poirier.)

FÉLIX MARTEN ET EDITH PIAF.
Honneur redoutable.

Ses biographes signalent qu'Edith a gardé un côté enfantin : elle exige d'avoir toujours chez elle un jeu de « Baby foot », que pour se doper avant d'entrer en scène elle prend du tilleul bouillant, que Jacques Heim vient de terminer pour le quatorzième hiver consécutif la robe de lainage noir qui est son « uniforme » de scène.

Elle a beaucoup d'argent qu'elle prend d'une main et donne des deux.
Beaucoup d'amis.
Beaucoup de contrats.

Dont un, pendant un mois chaque année, jusqu'en 1960, du plus grand hôtel de New York, le Waldorf Astoria.

Emportée par la foule

Elle va rester un mois et demi à l'Olympia qu'elle quittera le jour du printemps. En six semaines ses nouvelles chansons seront devenues plus que des succès. C'est sûr. A chacune de ses rentrées elle apporte au moins deux refrains neufs au patrimoine de tous ceux qui, sans même s'en rendre compte, fredonnent. La dernière fois, cela a été *« Les Amants d'un jour »* et *« L'Homme à la moto »*. Et pourtant les paroles de cette dernière étaient franchement drôles :

« Et mes mots furent perdus
Mes larmes pareillement
Dans le bruit de la machine
Et du tuyau d'échappement... »

Mais personne n'a jamais eu envie de rire en l'écoutant...

Cette fois, elle chantera cinq chansons d'un nouvel auteur, Michel Rivgauche (ce n'est pas un pseudonyme, affirme-t-il) dont *« La Foule »*.

« Emportée par la foule,
qui roule... »

Emportée par la foule, Edith Piaf et sa voix plus grande qu'elle, vont une fois encore chanter comme les enfants crient qu'ils ont mal, l'éternelle histoire des ruptures au petit matin, des sourires qui finissent mal, l'éternelle histoire des amants de tous les jours, des amours de tout le monde.

Et trois jours après sa générale, on vendra déjà dans Paris le disque « Edith Piaf à l'Olympia » enregistré le soir même de sa rentrée.

FOLKLORE

Un goût de soleil

FOLKLORE, mot évocateur de cartes postales en chromo et de poupées-souvenirs, sur fond de chansons « bien de chez nous » pour chorales de jeunes filles. Ce n'est pas ce folklore-là qu'écoutent les Français, mais celui qui a goût de soleil, et s'accompagne à la guitare. Est-ce parce que le folklore est l'expression la plus pure de l'âme espagnole alors qu'il n'est demeuré en France le plus souvent qu'un art mineur ?

Est-ce tout simplement pour satisfaire au goût de dépaysement ? En tout cas, les maisons d'édition et les disquaires le constatent : l'Espagne et ses « dérivés » sont à la mode. Nous avons sélectionné pour ceux qui en ont le goût quelques enregistrements récents :

● « CANTE Y GUITARA ANDALUZA », Pepe de Cordoba chante, dans la plus pure tradition, les complaintes espagnoles et sait faire passer dans sa voix la jalousie, la haine, le désespoir. Sous les doigts de Pepe de Almeria, la guitare devient presque un être humain. (*Président KVP* - 110, 30 cm.)

● NINO DE MURCIA, accompagné à la guitare par Morenita Sanz, propose des airs moins purs mais plus faciles d'accès. En l'écoutant, il semble que l'on ait surpris un chanteur anonyme fredonnant au soleil les refrains de son enfance. (45 t. *Festival* FX 1130.)

● FIESTA ANDALOUZA avec Emma Maleras et son ballet espagnol (33 tours, *Columbia* FP 1102) et FIESTA FLAMENCA avec Amalia Roman, Pepe de Granada, Los Gitanas de Cadiz et Joselito de Uzona (30 cm., *Président* KVP 103), sont des disques d'atmosphère : claquements de talons, castagnettes, encouragements des spectateurs, tout y est.

● Assimilée par erreur à la musique espagnole, la chanteuse Amalia Rodriguez jouit actuellement d'une très grande popularité. Elle chante en réalité des fados portugais qui sont des complaintes désespérées racontant les malheurs de la vie. Ses mélodies, extraordinairement populaires au Portugal, font pleurer ceux qui les écoutent dans les restaurants de Lisbonne. En France, on ne pleure pas, peut-être parce qu'on ne comprend pas les paroles, mais la musique et la voix d'Amalia Rodriguez sont remarquables. (*Columbia*. 25 cm., F.S. 1059, *Barclay*, 25 cm., 80.049.)

SALBRACHE.

LE CHANT DU MONDE
CHANTS ET DANSES DU MONDE
CHINE
DERRIERE LA GRANDE MURAILLE
LD 8201
U.R.S.S.
GRANDS AIRS RUSSES N° 3
LDY 4123
YOUGOSLAVIE
I. - SERBIE ET CROATIE
LDY 4121
et
74 AUTRES TITRES

Après inventaire
MICROSILLONS
30 cm. à partir de 800 francs
45 tours à partir de 350 francs
EUROPE-MUSIQUE
65, rue de Rome - PARIS (8e)
Ces disques ne sont pas vendus sur listes

FOLKLORE
HANNA AHRONI
ISRAEL
VLADIMIR SLASTCHEFF
RUSSIE
ROUMANIE
MIRKO LAYOSH
MARTINO DICELLI
CORSE
DISQUES
PRESIDENT
Records
LAJOS BOROSS
HONGRIE
CHEZ TOUS LES DISQUAIRES
30, Rue Pierre Semard - PARIS-9e
HIGH FIDELITY RECORDING

Toute la Corse
...par la voix de **Jean TAVERA**
...avec la guitare
d'**Antoine BONELLI**
LE PLUS BEAU FOLKLORE
VEGA
En exclusivité sur DISQUES VEGA

Février au
TNP
L'ETOURDI
Samedi 8 février à 20 heures
LE MALADE IMAGINAIRE
Dimanche 9 fév. à 14 h. - Vendredi 21 fév. à 20 h.
HENRI IV
Dimanche 16 fév. à 14 h. - Jeudi 20 fév. à 20 h.
PHEDRE
Samedi 22 et mercredi 26 février à 20 heures
PEER GYNT
19, 23 et 27 février

GEORGE DANDIN
ET
LE MÉDECIN VOLANT
de MOLIERE
« Le Joyau du Festival de Sarlat »
(R. Kanters.)
Tous les soirs sauf le mardi
au STUDIO des CHAMPS-ELYSEES

CINEMA D'ESSAI-CAUMARTIN
17, rue Caumartin - OPE. 81-50
4e SEMAINE TRIOMPHALE
STELLA (v.o.)
avec
MELINA MERCOURI
UNIVERSAL

LOUEZ VOS PLACES
aux Agences LA MADELEINE
14, Bd DE LA MADELEINE - OPÉ. 97-93
34, Av. des Champs-Elysées - ELY. 78-62
14, Bd Beaumarchais - ROQ. 00-92
16, Avenue de l'Opéra - RIC. 56-65

URSULINES - 10, r. Ursulines. ODE. 39-19
UN AMOUR DU DIMANCHE
« ...aurait mérité d'être présenté dans la compétition officielle à Venise »
(A. BAZIN.)
de IMRE FEHER

Cabarets Dancings

AGNÈS CAPRI 5, rue Molière, 21 h. 30 à 2 h. - RIC. 44-55

THÉ DANSANT Ely. à 17 h. CLARIDGE

CLUB CH. ELYSEES Orch. Oscar CALLE LE SENECHAL
T. l. j. thé dans. Soir. mercr., jeudi, vend., sam. dim.

Le Rêve 3, bd Poissonnière - Air conditionné
2 GRANDS ORCHESTRES

ROYAL LIEU DANCING 2, r. des Italiens

PIERRE DUDAN
CHEZ PLUMEAU - Place du Tertre - MON. 70-67
DINERS - SPECTACLES DANSANTS

SULLY DU BOIS Pte Dauphine T.l.s. 22 h. 30 KLE 25 47
O'DETT, CHARPINI, BRANCATO

SUZY SOLIDOR
CABARET - 4, rue Balzac - BAL. 21-95
Tous les soirs DINERS - 1.000 francs vin compris

Restaurants

GABY TAGADA CLUB
9, rue Delambre DAN. 8152

LIDO ELY. 11-61
LIDO ELY. 11-62
LIDO
UN SPECTACLE UNIQUE AU MONDE
21 h. DINER DANSANT
23 h. LA REVUE
"PRESTIGE"
dir. Louis-Guérin & Fraday

AU THÉATRE

BERTOLT BRECHT « EN DIRECT »

par ROBERT KANTERS

LE CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN
de Bertolt Brecht, par la Comédie de Saint-Etienne à la Comédie des Champs-Elysées.

IL faut, toute affaire cessante, aller voir ce Cercle de Craie que les comédiens de M. Jean Dasté jouent fort bien, mais ne joueront que peu de jours à Paris. On a beaucoup parlé de Brecht, et dans un tel jargon que c'était une pitié, on a peu fait pour lui : depuis les représentations de Mère Courage au T.N.P., voici le seul hommage valable qui lui ait été rendu en français, si l'on est d'accord que le seul hommage à rendre à un grand dramaturge, c'est de monter un de ses chefs-d'œuvre. Ecoutez-le, il nous raconte une très vieille et très belle histoire.

Au cours d'une révolution de palais, quelque part dans le moyen âge et dans le Caucase, le gouverneur est tué, sa femme, une pimbêche écervelée, prend la fuite en oubliant leur enfant. C'est une fille de cuisine, Groucha, fiancée à un beau soldat, qui le recueille, et comme la vie du petit Michel est menacée par les partisans, elle s'enfuit avec lui.

Salomon ivrogne

Elle se sauve à travers la campagne, repoussée ici, là marchandant du lait à des paysans avares, obligée d'assommer un garde noir, puis de ruser avec son propre frère trop lâche pour l'accueillir. Elle finit par accepter un mariage avec un paysan abruti, toujours pour protéger Michel qui grandit...

Et voici que revient de la guerre le beau soldat, le fiancé bien-aimé, qui voit l'enfant, croit tout comprendre et s'éloigne. Et au même instant, les gardes noirs qui ont retrouvé la trace des fugitifs viennent les arrêter. Groucha a tout perdu, son fiancé et son enfant...

A la ville d'ailleurs, la roue a tourné, la révolution est matée, la veuve du gouverneur est de nouveau bien en cour. Heureusement, la justice est rendue par un certain Azdak, ivrogne haut en couleur, braillard, paillard, concussionnaire, qui juge avec un humour féroce selon l'équité et non selon le droit.

Entre la femme du gouverneur et Groucha, entre la mère d'après le sang et la mère d'après le cœur, le Salomon populaire tranchera sans peine en faveur de Groucha — que son fiancé repentant est venu aider dans l'épreuve.

Nous sommes constamment à mi-chemin du conte populaire et du mélodrame et Brecht nous y maintient avec une bonhomie malicieuse. Cette Groucha, la servante au grand cœur, la fiancée injustement soupçonnée d'avoir fauté et qui a les apparences d'un petit bonhomme contre elle, c'est notre vieille amie l'héroïne de cent romans populaires.

Et ces poursuites, ces précipices à franchir, ces méchants à déjouer, comme nous les aimons aussi. Brecht était le théoricien du théâtre épique : ici comme dans notre littérature du moyen âge, l'épopée tourne au roman chevaleresque.

Faut-il chercher plus loin ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Il ne faut toucher qu'à ce que l'on peut embellir, disait Fénelon. C'est l'idée que Brecht reprend en ajoutant : et ce que nous avons embelli, ce que nous avons amélioré, nous appartient. Ainsi l'enfant revient à Groucha, ainsi la terre revient à ceux qui lui font porter les plus beaux fruits. Car il y a un prologue, une discussion entre deux kolkhozes pour l'attribution d'une vallée et la représentation à laquelle nous assistons est censée être celle qui fête l'heureuse fin du conflit.

Cela fait penser à ces prologues des comédies-ballets de Molière où l'on nous dit que l'on va tout faire pour le repos et la distraction de Louis, le plus grand des rois. Mais dans la pièce elle-même, il est bien difficile de trouver une signification politique orthodoxe : on entend même dans les propos d'Azdak une critique assez forte des tyrannies populaires, de l'autocritique, des purges, etc. Ce n'est sans doute pas sans raison que la pièce écrite par Brecht en 1944-45 n'a pu être représentée à Berlin-Est que dix ans plus tard, après la mort de Staline.

Un triomphe

Chaude, généreuse par l'inspiration, populaire au sens le plus dépolitisé du terme, la pièce de Brecht est en outre une admirable machine de théâtre. Les tableaux très brefs sont présentés ou commentés par un chanteur selon un procédé cher à l'auteur de l'Opéra de Quat'Sous. Le bruitage, les éléments de décor, les masques, tout est employé pour nous dépayser et pour nous suggérer la variété des lieux de l'action. Le dosage de l'humanité et de la féerie est parfait.

Et le travail de M. Jean Dasté est excellent. On le sent plus soucieux d'efficacité que de théorie. Sauf pour la partie musicale, dont les chansons sont malheureusement ânonnées sans grâce, il a tout fort bien mis au point, il a donné un très bon rythme à l'ensemble, tiré le meilleur parti de sa troupe. Tout le monde est juste, mais il faut mettre hors de pair les protagonistes qui jouent à visage découvert, M. Paul Savatier, le rude et simple soldat, et surtout, Mlle Françoise Bertin émouvante, déchirante avec les moyens de la plus grande simplicité et M. Dasté lui-même parfait et truculent Azdak. S'il y a une justice populaire à Paris comme au Caucase, cela doit remporter un triomphe.

AU CINÉMA

UNE CONFIANCE BIEN PLACÉE

par JEAN CAU

MAIGRET TEND UN PIÈGE.
Film français de Jean Delannoy.
(Paris - Berlitz - Wepler)

UN film tracé comme un sillon. Le bœuf, puissant et doux, s'appelle Jean Gabin. Entre les mains de Jean Delannoy, vieux paysan qui depuis vingt ans laboure tranquillement nos écrans, les mancherons de la charrue — forgée par Georges Simenon, meilleur ouvrier de France — ne tremblent pas. Le sillon est droit. La terre est bonne. La paysannerie française dont on dit tant de mal nous offre, pour une fois, une éclatante démonstration de ses solides vertus : bon sens, honnêteté, sérieux, etc. La terre, elle (comme disait l'autre), ne ment pas.

Cela dit, hier, lorsque je suis entré au cinéma « Le Paris », j'ai compris tout de suite, dès les premières images, que le commissaire Maigret venait de se mettre une drôle d'affaire sur les reins. En effet, dans le quartier du Marais, quatre femmes, à des intervalles de plus en plus rapprochés, ont été assassinées.

Maigret n'est pas content. Il aurait plutôt envie de prendre sa retraite, lui, en contemplant, au soir de journées consacrées au jardinage, son râtelier de pipes admirablement culottées. Il rêve de pantoufles, de salades, d'oxygène.

Allons-y !

On l'imagine en Cincinnatus, un sécateur à la main, en train de donner des conseils à un jeune inspecteur venu le consulter dans sa retraite. Peut-être même n'y tiendrait-il plus et accepterait-il, en bougonnant, de reprendre le collier et de mener l'enquête, attendri qu'il serait par le manque d'expérience de son collègue. Tel est Maigret et vous le connaissez aussi bien que moi.

Oui, mais, en attendant, il y a « l'Affaire du Marais », il y a cet assassin qui se paie sa tête. Bon, la plaisanterie a assez duré et puisque ce gars-là me cherche, il me trouvera. Allons-y ! Et, de son pas lourd, une fois de plus, Maigret y va. C'est si rassurant et si impressionnant de voir Maigret prendre et carrer, comme une hotte, « l'Affaire » sur ses reins que le spectateur n'y résiste pas : il y va avec lui.

Pour ma part, pendant une heure et demie, j'ai ratissé le quartier du Marais, je me suis baladé dans les locaux de la P.J., j'ai flairé, fureté, soupçonné et tiré sur ma pipe, je me suis dit in petto : « Toi, mon gaillard, je te vois mal parti... » ; en vieux de la vieille, je ne me suis étonné de rien, j'ai compris l'assassin et ses complices selon cette règle du métier : ils sont assassins et je suis flic. Je n'étais pas un juge — ridicules, les juges ! — et lorsque j'ai vu mes proies gigoter enfin dans le piège que je leur avais tendu, j'étais sans colère et sans haine. Simplement soulagé et bien dans ma peau pour avoir correctement, en honnête ouvrier, fait mon boulot.

Il n'est pas sûr du tout qu'un film soit d'abord une histoire, mais, au cas où cela serait, j'avoue que celle de « Maigret tend un piège » me semble admirablement contée. A aucun moment, on ne perçoit le piétinement, l'hésitation ou le coup de bluff qui sur l'instant ravit pour, le lendemain, sang-froid récupéré, laisser insatisfait. Le spectateur n'est ni séduit ni assommé (d'ennui ou d'admiration), mais conduit d'une main ferme qui jamais ne relâche sa pression. « Faites-moi confiance, semble lui souffler Delannoy dès les premières images, je connais la musique. »

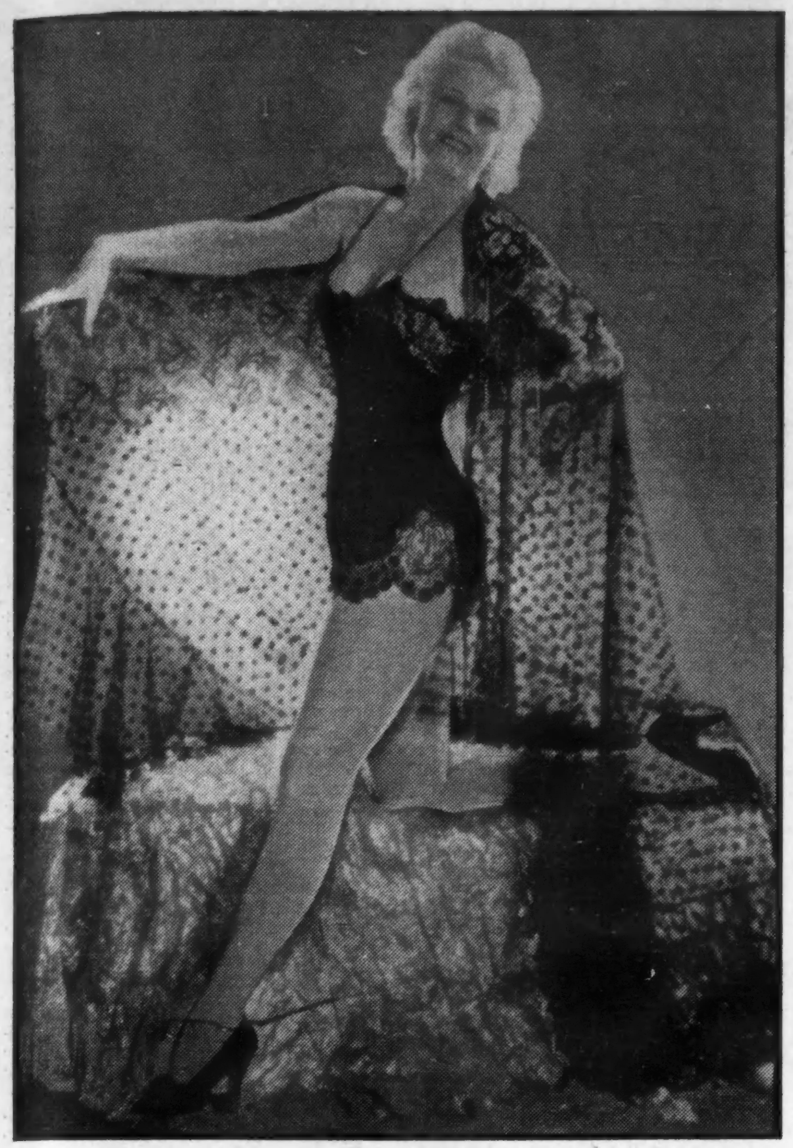
Au mot « Fin » on s'aperçoit que cette confiance était bien placée et, producteur, on sortirait volontiers des contrats de toutes ses poches pour les proposer à tous les membres de l'équipe qui figurent au générique. Un contrat à vie — et le plus beau — pour Gabin qui, avec une aisance si parfaite qu'elle n'étonne pas, incarne de l'orteil au cheveu le commissaire divisionnaire Jules Maigret. Un contrat pour Simenon, digne père d'un tel fils. Un contrat pour Delannoy, à titre exceptionnel, afin d'honorer à travers lui certaines vertus paysannes dont il prouve l'éternelle solidité et qu'il fait reluire, ici, comme des cuivres sur une cheminée de ferme. Un contrat merveilleux pour Annie Girardot dont le visage semble électrisé d'intelligence et de sensibilité et qui réussit ce prodige de n'apparaître pas en transparence à travers Gabin mais à exister à côté de lui — ce qui n'est pas commode — de tout son talent. Et des contrats pour Jean Desailly, Olivier Hussenot, Alfred Adam, Gérard Séty, Lucienne Bogaert, des contrats et des félicitations pour tout le monde !

Brave grognard

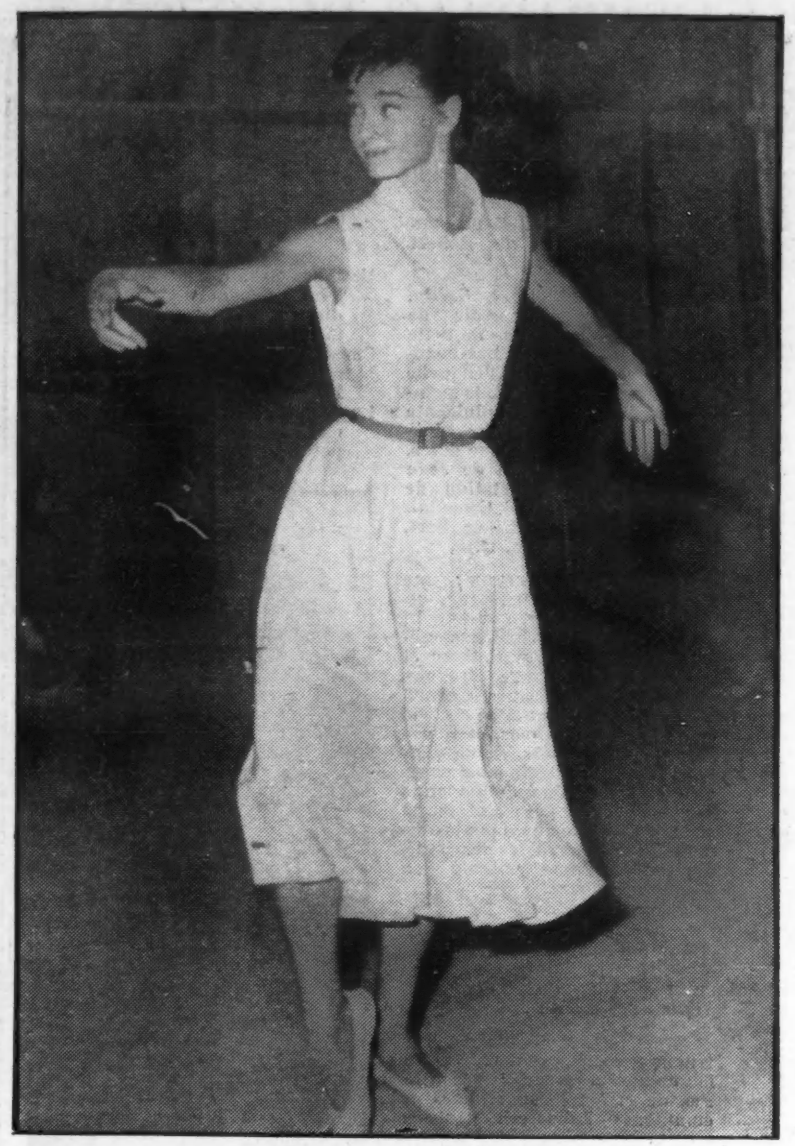
De l'autre côté des Champs-Elysées, à cinquante mètres, on joue au « Colisée » le premier film (et policier) de Louis Malle, réalisateur âgé de vingt-cinq ans. Ceux qui verront à la fois « Ascenseur pour l'échafaud » et « Maigret tend un piège » constateront ce qui différencie le grognard Jean Delannoy de la « Marie-Louise » Louis Malle. L'un, moustachu, couvert de cicatrices et de décorations et qui a appris depuis longtemps que le commencement de la bravoure est la prudence ; l'autre, imberbe, brave, mais dont l'assurance est aussi faite de raideur.

Est-il permis de rêver du soldat idéal qui, sous la mitraille, aurait le sang-froid de l'un et la jeunesse de l'autre ? Quelles victoires il remporterait, quelles victoires !

(En pages 28-29 : l'entretien de « L'Express » avec Georges Simenon.)



JEAN HARLOW (1933).
Villa de marbre.



AUDREY HEPBURN (1957).
Cuisine modèle.

CENSURE

Dangereux Mérimée

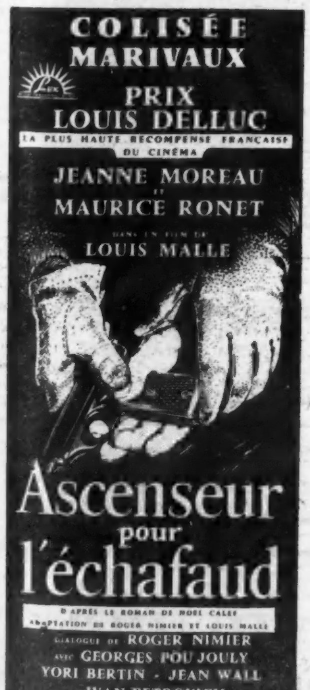
L'INTERDICTION de projeter « Tamango », film tiré par John Berry d'une nouvelle de Prosper Mérimée, en Algérie et dans les territoires d'outre-mer, a provoqué une assez vive agitation dans les milieux cinématographiques.

André Cayatte, Yves Ciampi, Julien Duvivier, Denys de la Patellière ont signé un communiqué de protestation. L'affaire en restera sans doute là car les professionnels du cinéma sont pour moitié responsables de cette mesure saugrenue.

Tout film destiné à l'exportation est en effet présenté devant la commission de contrôle du Centre national du cinéma, commission composée par moitié de représentants des ministères intéressés et d'associations familiales, par moitié de professionnels du cinéma. Les propositions de décisions au secrétaire d'Etat à l'Information sont prises à la majorité absolue des voix et au scrutin secret.

Depuis deux ans, la commission a demandé plusieurs fois l'interdiction en Afrique du Nord et en A.-O.F. de films « de nature à exciter les passions », les salles de cinéma ne devant pas devenir « des foyers d'agitation sexuelle ou politique ». « Marchands de filles » et « Carnaval des Dieux » ont été interdits en Algérie. « Armada sauvage » et « Une fille au soleil » (américains), « La Putain respectueuse », « Le Rouge est mis », « Mort en fraude » dans les territoires d'outre-mer.

Qu'une révolte d'esclaves, vue en 1820 par Mérimée, puisse, de l'avis d'une commission française, « soulever des passions » en Afrique du Nord et en Afrique noire, voilà qui semble infiniment plus grave que la décision elle-même.



HOLLYWOOD EN PARLE

De nouveaux temps héroïques

« A *mon avis, tous les grands studios de Hollywood qui produisent des films pour les salles de cinéma seront obligés — à l'exception d'un peut-être — de fermer leurs portes dans les six mois qui viennent.* »

Ce cri d'alarme d'Edwin Silverman, président d'un important circuit de salles, n'est pas le premier que jette Hollywood. D'autres événements ont déjà ébranlé les fondements du temple du cinéma, vieux de cinquante ans à peine, mais la crise provoquée par la naissance du parlant ne fut guère rétrospectivement qu'une crise de croissance, et l'apparition de la T.V. créa également un esprit de compétition qui donna naissance notamment au cinémascope. Aujourd'hui, le problème avec ses ramifications économiques et sociales semble plus grave et même l'écran large ne suffit plus pour combattre l'insidieux petit écran.

L'essor de la T.V. a été parallèle à la baisse de popularité des salles obscures. Dix ans après son avènement, alors que 32 millions de postes de T.V. ont pris place dans deux foyers américains sur trois, la moyenne hebdomadaire de fréquentation des cinémas est descendue de 82 millions à 44 millions 2.

Si un visiteur étranger fait aujourd'hui le tour des studios de Hollywood, il a l'impression d'une ville abandonnée. Le nombre des films en cours de tournage dans les principaux studios est actuellement de 9, au lieu de 30 l'année dernière.

Les trente plateaux de la M.G.M. sont déserts (à l'exception des deux où l'on tourne des films pour la T.V.). La Twentieth Century et la Columbia ont chacune un film en cours. L'Universal International a l'air en pleine activité, comparée aux autres, avec trois films en cours de réalisation, mais elle a annoncé que l'un des films (*The Perfect Furlough*) serait le dernier pour cette année.

Enfin, dans certains secteurs des sept principaux studios on travaille à plein rendement... grâce à la télévision pour laquelle soixante-cinq films (la plupart d'une demi-heure) sont en cours de tournage.

Le cas exemplaire est celui de la R.K.O. dont les studios ont été achetés le 5 décembre dernier par « Desilu Production », la firme de télévision fondée par Lucile Ball et son mari Desi Arnaz. Les quinze plateaux et les onze étages de studios de Culver City (les plus importants avant guerre) sont ainsi devenus, pour six millions de dollars, la propriété d'une actrice qui est devenue une des plus grandes vedettes de la T.V. après être longtemps demeurée une comédienne de cinéma de seconde catégorie.

Aujourd'hui, tandis que New York, capitale de la T.V., est en train de prendre une place capitale dans le monde du show business, Hollywood perd son prestige.

Le mythe des stars, créatures excentriques et mystérieuses, entourées de fourrures dans des villas de marbre, s'est dissous au contact des bonnes petites vedettes bourgeoises qui se font photographier avec leurs enfants dans leur cuisine. Leur moralité est sérieusement contrôlée par les ligues féminines et même si elles ont des piscines et des voitures, cela n'étonne plus l'Américain moyen qui possède presque les mêmes.

Même si Hollywood essaye encore de créer des monstres sacrés et tapageurs se mariant, comme Jayne Mansfield, dans des chapelles de verre, c'est à grand renfort d'artifice, et le cœur du public n'y est plus. Il plaisante au lieu d'être fasciné.

A grand spectacle

Le tableau est assez noir, mais la situation n'est pas sans issue. Hollywood a compris, devant l'invasion de la T.V. et le succès des films étrangers, que le public américain restait sensible au film à grand spectacle et au film de qualité. Cette thèse a été reconnue et confirmée par le gros succès financier de films pourtant très chers.

Les Dix Commandements, qui avaient coûté 13 millions de dollars (5 milliards 460 millions de francs), ont déjà rapporté aux U.S.A. 18 millions et demi de dollars (7 milliards 560 millions de francs). *Le Pont de la rivière Kwaï,* dont le budget s'est monté à 3 millions et demi de dollars (1 milliard 470 millions de francs), est déjà très largement recouvert.

Ces résultats encourageants incitent Hollywood à risquer de gros budgets. Ainsi l' « United Artists » a prévu 24 super-productions (« blockbuster » ou « big budget ») pour l'année 1959.

Le metteur en scène Elia Kazan (*Sur les quais, Un homme dans la foule*) a donné le mot d'ordre :

« *Pour entrer en compétition avec la T.V. avec des chances de remporter la victoire,* a-t-il déclaré, *nous devons réaliser des sujets que le public ne peut voir que sur un grand écran, dans une salle, et non chez lui. Nous devons l'obliger à quitter ses pantoufles et à aller au cinéma.* »

Le cinéma hollywoodien lancé sur ses rails, qui était, avec ses huit grosses firmes formant « lobby », un bloc inaltérable, une usine sans imprévu, est redevenu une aventure où un in-

→

L'EMBARRAS DU CHOIX

● ***Les nouveaux spectacles.***

THEATRE

Le Cercle de Craie Caucasien (*voir la critique de* Robert Kanters).

Ami-Ami, *de Barillet et Grédy*. Comment ne pas avoir de l'amitié pour la reprise de cette gentille petite pièce ? Pas beaucoup d'intrigue, mais l'ébauche d'un caractère féminin, la peinture malicieuse et indulgente d'un petit milieu du genre « jeune Passy », et un dialogue drôle. Bonne mise en scène de Jean Wall, bonne interprétation de Maria Mauban, Daniel Ceccaldi, Jacques Berthier, Liliane Bert, etc. (*Au théâtre Antoine.*)

Péplum et Complet-Veston : une pochade un peu burlesque, un peu longuette inspirée de Gogol ; puis douze petits tableaux mimés, transposition parodique et moderne des douze travaux d'Hercule. La tournure d'esprit est celle de la parodie de cinéma et des dessins animés, et il y a bien assez d'idées et de gags dans tout le spectacle pour nourrir un dessin animé de moyenne longueur. Bonne présentation, du goût et de l'humour dans les décors (Michel Small) et des comédiens de bonne volonté (*au Théâtre Daunou*).

CINEMA

Maigret tend un piège (*voir la critique de* Jean Cau).

Père et fils. Ces « Œufs de l'Autruche » italiens sont vraiment à la coque. Fraîcheur garantie. Pas de rapports équivoques ou complexes dans ces gentilles querelles classiques des parents avec leurs enfants. Mais Mario Monicelli suit encore les leçons de l'école néo-réaliste. Il saisit sur le vif ce gardien de zoo, débordé par une marmaille envahissante dont il se débarrasse de temps en temps en l'enfermant dans une cage, et à laquelle les passants lancent des cacahuètes. Plusieurs sketches se mêlent et le metteur en scène s'assoit à la table des déjeuners familiaux, avec Antonella Lualdi, la future mère qui fait des caprices pour satisfaire ses envies, avec le fils qui a besoin d'argent de poche, ou avec la fille qui raconte un film qu'elle n'a pas vu, alibi d'une promenade sentimentale interdite. Vittorio de Sica, père indulgent, veuf volage, domine cette ronde enfantine dans laquelle on se laisse entraîner. (*Vendôme, Broadway.*)

VARIETES

Chez Gilles. — Le mot d'ordre général est appliqué : place aux jeunes. Mais cela ne signifie pas toujours : place au talent chez Gilles où l'on s'ennuie. Deux numéros pourtant justifient ce languissant programme. Christine Sèvres, les mains derrière le dos, le visage fatigué, qui chante sobrement d'une voix un peu lasse des couplets bien choisis comme ceux de Bruand : « On prend des manières à quinze ans et puis on grandit sans qu'on les perde... » et « les Trois Horaces », un trio de plus en collant gesticulant, mais ces trois-là, avec leurs figures de Pierrots enfarinés, ont de l'originalité. Ils font danser des rubans, des mètres de bois, ou des fleurs en papier. Ils découpent des journaux, et font jaillir de ce très simple arsenal un monde imaginaire. Fleurs de « *nostalgie* » ou journaux qui retombent en neige sur le bateau de la « *Terre Adélie* ». Deux jolies chansons tendres parmi de plus animées : « L'Alchimiste » et « La Java martienne » où Saturne, saturne bien... Les Horaces gagnent le combat par k.-o. poétique.

● ***Si vous ne les avez pas encore vus.***

THEATRE

La vie et la mort du roi Jean : un western historique de Shakespeare (*Théâtre de Ménilmontant*).

Madame Sans-Gêne : avec Madeleine Renaud, grande comédienne dans un grand rôle (*Sarah-Bernhardt*).

Créanciers : Strindberg règle des comptes de ménage (*Nouveau Théâtre de Poche*).

Le Journal d'Anne Frank : le document poignant laissé par une petite fille (*Montparnasse*).

Antonella Lualdi
Vie de famille.

Patate : le meilleur théâtre de boulevard par le meilleur Achard (*St-Georges*).

Irma la Douce : l'Opéra de Quat'sous de Marguerite Monnot (*Gramont*).

Romanoff et Juliette : les amants de Vérone sur le mode badin de la coexistence (*Marigny*).

Misère et noblesse : Commedia dell'Arte par la compagnie Jacques Fabbri (*Renaissance*).

George Dandin : Molière vivant (comme au festival de Sarlat) (*Studio des Champs-Elysées*).

CINEMA

Ascenseur pour l'échafaud : l'influence Bresson-Hitchcock sur un crime presque parfait (*Colisée, Marivaux*).

Le Pont de la rivière Kwai : l'absurdité de la guerre dans un chef-d'œuvre (*Monte-Carlo*).

Les Nuits de Cabiria : les malheurs d'une petite prostituée romaine (*Bonaparte, Plaza, Les Reflets*).

Patrouille de choc : l'Indochine vue par un jeune réalisateur audacieux (*Univers-Palace*).

La Règle du jeu : une symbolique partie de campagne vue par Jean Renoir (*Ranelagh*).

Les 39 marches : un Hitchcock (*Cujas*).

Guerre et paix : trois heures avec Tolstoï et Audrey Hepburn (*Lux-Rennes, Abri-Etoile, Abbesses*).

Sept ans de réflexion : Marilyn chérie (*Raspail*).

Douze hommes en colère : à la recherche de la justice (*Cinéac, Ternes, Gaieté - Rochechouart*).

Et Dieu créa la femme : et Vadim créa B.B. (*Globe, Boul' Mich'*).

connu peut produire un film, où une firme bien établie ne peut plus se contenter de sa production de série, où il faut risquer des millions de dollars pour gagner... ou sombrer.

En opposition aux firmes géantes, un nouveau personnage a fait son apparition : le producteur indépendant.

C'est un peu un producteur volant, son organisation est légère, son administration simple, il peut prendre rapidement des initiatives, et surtout, il a confié à d'autres le souci de la distribution. Souvent courageux, novateur, il réussit sur le plan commercial comme sur le plan artistique. L'un d'eux, Harold Hecht (associé au comédien Burt Lancaster et à Jim Hill), a remporté cinq Oscars en trois ans...

En dehors de ces aménagements intérieurs, la capitale du cinéma va lancer, à l'extérieur, une offensive de coproductions. En 1958, un tiers des films seront tournés à l'étranger (26 coproductions). En France, le producteur Raoul Lévy a signé un contrat pour six films avec la Columbia.

L'assaut de la télévision semble donc avoir profondément ébranlé les vieilles structures industrielles de Hollywood. Une certaine conception du cinéma risque d'y sombrer. Mais, déjà, un phénomène intéressant et prometteur se dessine. Faire un film à Hollywood redevient, comme aux temps héroïques, une aventure indécise.

Ce sont peut-être les conditions d'une renaissance...

OPÉRA

Le roi David ressuscité

Le Capitole et le Grenier de Toulouse viennent d'oser présenter, pour la décentralisation lyrique, la version intégrale du *Roi David*, de Morax et Honegger, créée en Suisse, en 1921, et jamais représentée depuis.

La frivolité parisienne avait imposé à Honegger la transformation du drame biblique en oratorio, ce qui enlevait à sa musique de scène toute valeur fonctionnelle et la déséquilibrait totalement par rapport au texte, fortement résumé et confié à un seul récitant. C'est sous cette forme bâtarde, cependant, que la partition fit le tour du monde.

A Toulouse, trente-six ans après la création, l'œuvre reprend son sens et ses proportions. Texte et musique, pareillement simples, pleins de bonne foi, de clarté et de grandeur, s'y complètent selon leur destination première.

Toulouse tout entière s'est mise de la partie, pour faire du spectacle un événement. Toutes les chorales toulousaines, l'orchestre du Capitole, Louis Auriacombe, jeune chef à qui un bel avenir semble assuré, et le déjà légendaire « Grenier », avec son animateur, Louis Sarrazin, et son décorateur, Maurice Mélat, ont travaillé avec un remarquable esprit d'équipe et d'invention. En particulier, la mise en scène de Sarrazin est parfaite ; en écartant tout réalisme, tout illusionnisme aussi, Sarrazin a assumé loyalement les contradictions internes de l'œuvre, en a fait la prémisse essentielle du style de sa réalisation, a su faire paraître naturels l'arbitraire et l'artifice, obéissant ainsi à la plus profonde loi du théâtre.

Lorsque les danses seront meilleures, rien n'empêchera ce spectacle de triompher partout, en province comme à Paris.

ANTOINE GOLEA.

PEINTURE

Entre deux ciels

● ***Un ancien « vagabond » est devenu l'un des maîtres de la peinture moderne.***

Les hasards du marché de la peinture ont fait que l'un des plus importants parmi les peintres « abstraits » contemporains expose pour la première fois à Paris (1), alors que ses œuvres figurent, depuis plusieurs années déjà, dans la plupart des grandes collections internationales.

Il est vrai que Francis Bott n'est ni un peintre ni même un homme comme les autres. Chanteur de rues, vagabond professionnel, agitateur politique, essayiste, la première partie de sa vie est intimement liée à cette période entre toutes déroutante que connut l'Allemagne dite de Weimar.

C'est en Yougoslavie, où il avait fui le régime hitlérien, que Francis Bott commença de peindre avant de venir, il y a un peu plus de vingt ans, se fixer à Paris. Pourquoi, plutôt que la musique ou la littérature, ce grand garçon blond à l'œil candide a-t-il choisi la peinture comme moyen d'expression ?

Peut-être parce qu'il s'agit là d'une des rares formes d'art qui permettent actuellement de vivre avec son temps, mais en sauvegardant la part de méditation solitaire indispensable à toute création.

Un style de vitrail

Seul devant son chevalet, Francis Bott fut très vite amené à « prendre parti » en profondeur, c'est-à-dire vis-à-vis de lui-même, d'abord. Non sans peine. Car il lui fallut, à plus de trente ans, assimiler l'impressionnisme, l'expressionnisme, le surréalisme, l'abstractivisme, tous les « ismes » enfin auxquels il est vain de croire qu'on puisse échapper si l'on a quelque chose à dire et si l'on espère pouvoir communiquer — si peu que ce soit — avec ses contemporains.

Dans la recherche de son « style » propre, un événement déterminant : la baronne de Rothschild, comme lui née à Francfort-sur-le-Main, lui confie en 19.. l'exécution de vitraux pour une chapelle devenue salle de musique, dans son château de Reux.

Encore une nouvelle technique qu'il doit assimiler. Un an après, les vitraux sont terminés. Et, quand il se remet à peindre, son style propre est né.

La pratique du vitrail lui a enseigné la manière de « poser » ses couleurs. Leur richesse, leur transparence est inimitable. Non seulement pour les tableaux peints à l'huile, mais à l'eau. Car Francis Bott est aujourd'hui à juste titre considéré comme le « maître » par excellence de cet art si riche et si difficile qu'est l'art de la gouache.

Dans chacune de ses toiles, la confrontation rigoureuse des couleurs et des formes étroitement mêlées et comme suspendues entre deux ciels pose un étrange et fascinant problème.

Un paysage, un visage ne risquent-ils pas de surgir de cette harmonie qui s'impose naturellement à nous ?

Si jamais la voie de la réalité doit un jour être ouverte à nouveau, c'est à des hommes comme Francis Bott que nous le devrons.

JEAN-FRANÇOIS CHABRUN.

---

(1) Galerie Legendre, rue Guénégaud, pour les huiles ; Galerie de Bellechasse, 266, boulevard Saint-Germain, pour les gouaches.

CALENDRIER DES GALERIES D'ARTS

Galerie GERARD MOURGUE, 9, avenue de l'Opéra (OPE. 52-07). METOULA, ABRAVANEL. Jusqu'au 13 février.

GALERIE MAEGHT

BRAQUE, MATISSE, CHAGALL, KANDINSKY, MIRO, GIACOMETTI, CALDER, BAZAINE, TAL COAT, UBAC, PALAZUELO, CHILLIDA

GALERIE DANIEL CORDIER
8, rue de Duras
BAJ
Du 7 au 28 février

JEANNE D'ARC
BERNARD BUFFET
GALERIE DAVID ET GARNIER
6, avenue Matignon - PARIS (8e) - Vernissage le 7 février

LA SEMAINE

Les spoutniks et la littérature

● *La science-fiction manque d'auteurs et de lecteurs.*

LES Américains, statisticiens accomplis, n'ont pas manqué de nous donner les chiffres exacts de l'influence du lancement des spoutniks russes sur la vente des livres de science-fiction aux Etats-Unis.

Performance remarquable si l'on pense que le premier spoutnik a été lancé il y a exactement quatre mois.

Chiffres pleins d'enseignements car ils permettent en même temps de dissiper la propagande faite par les fanatiques de la science-fiction.

A les entendre, on croirait que les Américains ont depuis longtemps abandonné la lecture de Faulkner pour se consacrer exclusivement à celle des romanciers qui préfèrent nous raconter ce qui va se passer d'ici quelques millénaires — à défaut de pouvoir nous décrire et interpréter le monde où nous vivons.

Par ces statistiques, nous apprenons en particulier que dans la production des livres de poche la science-fiction occupe une place plus que modeste. Sur 1.140 titres publiés en 1955, 48 seulement, c'est-à-dire 4 %, sont consacrés à la science-fiction. En 1956, ces chiffres sont même tombés de moitié (2 %, avec 37 titres sur 1.291).

A partir d'octobre 1957, la demande s'est brusquement accrue, de telle sorte qu'en 1957 le pourcentage s'est élevé à 5 % (59 titres sur 1.230).

Pour l'année courante enfin, on prévoit encore une légère augmentation de neuf titres. Mais ce sera tout, car les éditeurs américains se plaignent de la médiocrité des manuscrits de science-fiction qui leur sont soumis.

ESSAIS

Tombeau de Baudelaire

par Pierre-Jean Jouve (Ed. du Seuil). 192 pages, 750 francs.

● *La volupté de faire le mal.*

DES quatre textes réunis par Pierre-Jean Jouve, le premier, qui donne son titre au recueil, est certainement le plus important. Cette longue étude avait déjà paru isolément en Suisse, en 1942. Jouve l'a récrite ; la seconde version complète sur plusieurs points la précédente.

Comme Sartre, Jouve voit dans la découverte fascinante du Mal le principe de l'expérience de Baudelaire. Mais, refusant d'enfermer le poète dans sa névrose, il n'envisage celle-ci que comme un accès au « lieu fondamental » dont est issue son œuvre et dont elle donne, par nécessité, une image voilée. Ce lieu est *« la douleur, inhérente au fait de la vie »*, une douleur à laquelle est mystérieusement liée la beauté. *« Il m'a semblé plaisant... d'extraire la beauté du Mal »*, écrit Baudelaire dans un projet de préface. Mais par cette voie détournée, c'est le Bien qu'il veut atteindre. Dans le Mal, le plaisir se lie indissolublement à l'idée du péché : *« La volupté unique et suprême de l'amour gît dans la certitude de faire le mal. »*

La poésie de Baudelaire, qui veut à la fois sauver et condamner cette volupté — le seul moyen de la condamner vraiment étant de la sauver en la transfigurant — sera donc une poésie *masquée*. Dans un chapitre intitulé *Les Masques*, Jouve analyse les deux personnages contradictoires et complémentaires derrière lesquels se cache tour à tour le poète : Satan et le dandy. La révolte et le blasphème, comme l'adoration d'une Beauté impassible et froide, sont deux formes d'une religion qui ne peut s'avouer sans se contredire.

La contrepartie de cette expérience spirituelle est une existence déchirée. Le « guignon » domine toute la vie de Baudelaire : passions malheureuses pour sa mère et pour Jeanne Duval, difficultés d'argent, maladie vénérienne, condamnation des « Fleurs du Mal ». Si la poésie de Baudelaire fait scandale, c'est que son existence même est et ne peut être que scandaleuse. Jouve montre ici l'importance essentielle du thème de la prostitution, qui reçoit un « caractère sacré » et finit par devenir « le masque nécessaire de l'adoration ». Ces souffrances, ces échecs, à leur tour nourrissent la « rhétorique profonde » du poète et lui permettent, à certaines heures bénies, de réconcilier dans des vers dont la richesse est inépuisable le péché originel et la beauté.

Les trois autres essais du livre concernent Delacroix, le graveur fou Méryon et Courbet. On y rencontre encore Baudelaire, qui célébra les deux premiers et fit preuve à l'égard du troisième d'une incompréhension sur laquelle Jouve s'interroge. L'atmosphère de ces promenades esthétiques rappelle curieusement celle des notices que l'auteur des « Fleurs du Mal » consacrait aux peintres de son temps. Chez ses artistes favoris comme chez le poète, c'est toujours le même idéal de beauté, à la fois ténébreuse et opulente, que Pierre-Jean Jouve cherche à retrouver.

(« Saturday Review of Literature »)

« Une chose est certaine. Ils ne sont pas végétariens. »

ROMAN

Le Royaume de Bénou

par Yves Régnier. Ed. Grasset 224 p. 630 fr.

● *Au pays de la sagesse.*

COMMENT ne pas être sensible à la douceur du « Royaume de Bénou », livre singulier parmi les romans d'aujourd'hui. Un voyageur, un pays lointain, un roi hospitalier, un premier ministre affable. Le voyageur découvre les coutumes du Bénou où il finit par rester. Presque indiscernables au premier abord, ces coutumes n'ont rien d'exceptionnel, elles consistent à respecter la liberté d'autrui.

Pour nous, grossiers personnages, cela signifie ne pas emprisonner sans motif. Laisser libre, pour les Bénouans, va beaucoup plus loin : c'est ne pas enchaîner quelqu'un de questions, sur sa famille, ses projets, ni même ses intentions. Ne rien chercher à lui enseigner de vive force. Ne pas l'accabler de cadeaux, (Le roi malade, ses sujets lui apportent une pierre, un épi, une fleur, autant de pensées amicales ; au contraire, les Téhénous, tribu encore sauvage, viennent avec de riches présents, qu'il faut bien entendu leur rendre à la première occasion.)

A leur propre égard aussi les Bénouans se conduisent avec sagesse. Leur seul motif de tourment est la modification. « Tout change peu à peu, dit le prince,il n'y a que le désespoir de changer qui soit brusque. »

Ce livre limpide n'est pas conçu pour révolutionner le monde ; on y trouve même un assez violent besoin de tout y laisser en place. Mais il abonde en descriptions charmeuses, demeures encadrées de hauts arbres, bouquets parlants, scènes champêtres où sont servis des ambigus. On glisse au long des phrases comme par ces chemins qui ne vont nulle part.

LE LIVRE DU MOIS de Réalités
J. M. BAUER
Aussi loin que mes pas me portent
Après une longue captivité au fond d'une mine sibérienne, un prisonnier s'enfuit seul, à pied, à travers l'immensité glacée. Aucun romancier n'aurait pu inventer toutes les péripéties de cette bouleversante aventure vécue, qui mène le fugitif du détroit de Behring à la Perse et finit par le rendre à sa famille... qui ne reconnait plus son visage...
1 fort vol. 885 fr. CALMANN-LÉVY

JEAN DUVIGNAUD
l'or de la République
Roman merveilleusement amusant CLAUDE ROY - Libération
Vivant, remuant, picaresque, voilà le vrai roman d'aventures de notre temps. EMILE HENRIOT - Le Monde
Le troisième roman de Jean Duvignaud. C'est aussi le meilleur. MAURICE NADEAU - L'Observateur
1 vol. 444 pages 1.200 frs
nrf

ALFRED KERN
LE CLOWN
" L'une des œuvres les plus remarquables qu'ait données, depuis la guerre, le jeune roman français " MARCEL ARLAND - (N.N.R.F.)
" Roman digne de prendre place parmi les grandes fresques romancées de notre temps " RENÉ LALOU - (LES NOUVELLES LITTÉRAIRES)
" Le clown " montre comment on peut encore sauver l'art du roman KLEBER HAEDENS - (PARIS-PRESSE)
nrf

RAOUL VERGEZ
LA PENDULE A SALOMON
roman
le monde mal connu du Compagnonage
" Quelle présence ! quelle sève ! quelle virile et réconfortante santé " MAURICE GENEVOIX, de l'Académie française
" Mille détails qui ne nous avaient jamais été dits ; D'admirables scènes !... " ANDRÉ BILLY, de l'Académie Goncourt
JULLIARD

VOYAGE

LES SAUVAGES NE SONT PAS VELUS

par MADELEINE CHAPSAL

EN 1555, l'amiral de Villegagnon, huguenot, quitta la France pour aller s'installer sur une île de la baie de Rio de Janeiro dans le but avoué d'y fonder une colonie protestante où les persécutés trouveraient refuge.

Un an plus tard, Villegagnon écrivait à l'Eglise réformée de Genève : sa mission exigeait des renforts, disait-il, qu'on lui envoie quelques « ministres de la parole de Dieu ».

Il s'en trouva quatorze pour embarquer à Honfleur, en septembre 1556, sur trois vaisseaux plus hérissés d'artillerie que des navires pirates.

Parmi eux se trouvait Jean de Léry, un étudiant en théologie de 22 ans, Bourguignon d'origine, poussé par sa foi et aussi l'attrait du Nouveau Monde. Dès son embarquement, il rédige son journal de bord et le tient assez régulièrement pendant les vingt mois que dure son exil. Voici réédité le texte intégral de cette « Histoire d'un voyage fait en terre du Brésil » en 1557 (1).

DES les premières pages, se révèle un étonnant caractère à qui rien ne fera fermer les yeux, ni les tempêtes, ni les baleines, ni les supplices, ni même l'intégrale nudité de celles qu'il nomme « les Américaines ».

Pourtant les spectacles sont de taille. Aussitôt gagnée la haute mer, la flottille des évangélisateurs va prendre d'attaque et piller tout vaisseau sur sa route. Les missionnaires ont beau murmurer, l'équipage est maître à son bord.

Jean de Léry constate ces actes de banditisme comme il fait des violences du temps, de la variété des poissons, des beautés et des incommodités du voyage, démentant s'il y a lieu les dires de ses prédécesseurs ; les sauvages, écrira-t-il, ne sont pas velus, et il n'y a pas de glaciers à l'équateur. C'est jeter à terre bien des théories ? « Pour moi, maintient le voyageur, je m'en rapporte à ce que je vois. »

CE qu'il voit, à son arrivée au Brésil, n'est pas plaisant. Le vice-roi Villegagnon, fort caractère, s'est retranché dans son île. De là, il exploite et utilise à son gré les indigènes. Point question d'évangélisation. Le jour même de son arrivée, il met ses missionnaires au travail : ils coltineront des pierres et de la terre pour la construction d'un fort. A ce régime, les rapports s'aigrissent ; Villegagnon ne prétend-il pas également modifier le dogme de Calvin ? Au bout de quelques mois, devant la résistance des théologiens qui se sont installés sur le continent, parmi les indigènes, il leur signifie leur congé.

Le retour a lieu dans des circonstances si difficiles qu'une famine s'installe à bord. D'où un récit superbe : après avoir consommé perroquets, guenons, rats et même « le maroquin de leurs collets et le cuir de leurs souliers », les survivants accosteront miraculeusement en Bretagne.

Sauvé, Jean de Léry remercie la volonté divine ; puis regrette rapidement l'amitié du Nouveau Monde, la candeur de ces beaux sauvages que l'aveuglement de Villegagnon n'a pas su gagner aux Français, premiers occupants, et qu'immoleront plus tard d'autres, et plus féroces, colonisateurs.

S'IL n'a pas conquis d'âmes à Dieu, Jean de Léry rapporte sur les mœurs et la vie des Toüoupinambaoults, parmi lesquels il séjourna près d'un an, une étude inestimable — « le bréviaire de l'ethnologue », dira Claude Lévi-Strauss.

D'une force remarquable, ces sauvages au teint basané, extrêmement gais, curieux eux-mêmes, l'ont attiré dès l'abord. Il se mêle à eux, note leur aspect, leurs modes ; dans la chair de leurs visages, ils incrustent des pierres dures ; se couvrent, au moment des fêtes, d'un duvet de plumes hachées ; s'ouvrent, sur les cuisses et la poitrine, autant de balafres qu'ils ont tué d'ennemis. Ces pratiques, Jean de Léry s'en étonne mais jamais ne les blâme ni ne les tourne en ridicule. Il prévient même la raillerie : certaines coutumes européennes ont tout autant de quoi choquer, souvent même sont parallèles. Les Américaines préparent un breuvage alcoolisé, le « caouin », en mâchant et recrachant les fibres d'une racine. Vous voilà dégoûtés ? Mais les vignerons de « par-deçà » n'écrasent-ils pas le raisin avec leurs pieds et leurs souliers ?

CE qui compte, aux yeux de ce premier ethnologue, c'est moins la coutume que sa signification chez ceux qui l'observent. Quant à lui, il se réserve seulement le droit de juger si elle ennoblit ou non l'espèce humaine. Ainsi la nudité des sauvages conduit moins à la lubricité que la coquetterie de tant de ces Européennes qui accumulent « attifiaux et robes sur robes ».

Plus impartial encore, écoutez-le relater tout au long la sanglante coutume de mettre en pièces, faire cuire et dévorer les cadavres ennemis. La chose est inadmissible, le spectacle abominable. Jean de Léry observe cependant que la mise à mort du prisonnier s'accomplit avec décence, au cours d'une cérémonie guerrière révélant moins de férocité, pour tout dire moins de cannibalisme, que ces morts lentes infligées, en Europe, par les usuriers à leurs victimes.

« DE la guerre, hardiesse et armes des sauvages », « Du mariage, polygamie et du traitement de leurs petits enfants », « Des arbres, herbes, racines et fruits exquis que produit la terre du Brésil », maints autres chapitres achèvent de donner une idée précise et émerveillée de cette société. Jean de Léry recense tout ce que connaissent les Toüoupinambaoults — et même leur langue dont il relève la grammaire et quelques phrases usuelles — mais aussi ce qui leur manque, en particulier « la grande ignorance de Dieu où ils sont plongés ».

Il rapporte à ce propos, dans un des plus curieux passages de son journal, comment lui et d'autres Français saisirent une occasion pour parler aux sauvages — « ils sont merveilleusement attentifs à tout ce qu'on leur dit » — de l'existence et de la toute-puissance du Créateur. Sous le coup de ces révélations, et de l'assurance qu'au service de Dieu ils gagneraient mieux leurs batailles, ils promettent de renoncer au cannibalisme. Satisfaits, les Français rentrent se coucher, et quelques instants plus tard ils entendent leurs catéchumènes entonner haut et ferme leur chant le plus anthropophage.

RARISSIME rapport sur deux espèces aujourd'hui disparues : les bons sauvages d'Amérique face aux pieux barbares venus d'Europe. Avec quelle sagesse et quelle science — dont le secret paraît parfois perdu — ce jeune esprit sait considérer des hommes qui lui sont étrangers. Et en décrivant les Toüoupinambaoults, ce que Jean de Léry nous montre de plus précieux, c'est peut-être cet esprit d'Europe en qui la violence côtoyait si fraternellement la raison.

(1) Editions de Paris : « Journal de bord de Jean de Léry en la terre du Brésil », 1557, 418 pages, 970 francs.

LISEZ

UN LIVRE QUI VOUS BOULEVERSERA

STOCK

NE PAIERA-T-ON PLUS D'IMPOTS ?

En France, le décret N° 57.253 supprime les Percepteurs !
P. LECOMTE (ex-percepteur) révèle dans « LES GAIETES DE LA PERCEPTION » les bons tours joués par ses clients les contribuables ! Ttes librairies, bibliothèques-gares, etc. ou fco contre 650 fr. à ED. JEP, 70, r. de l'Aqueduc, PARIS - C.C.P. 8446-40

OLIVIER PERRIN EDITEUR
230 pages 660 fr.

ALEC MELLOR

3 affaires de chantage

PRIX DU PALAIS LITTÉRAIRE 1958

ATHÈNES, AN 400 AV. J.-C.
AU TEMPS DE LA BRINVILLIERS
SOUS NAPOLÉON III

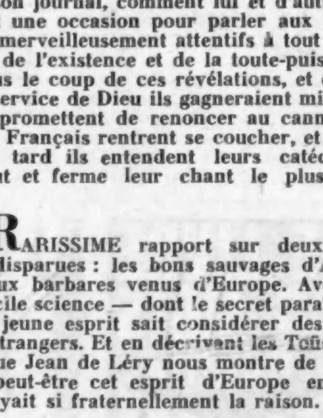
DU MÊME AUTEUR :
LA TORTURE
(Couronné par l'Académie Française)

del DUCA PARIS

vient de paraître
un roman inédit de TCHEKHOV
l'offense
PIERRE HORAY

nrf

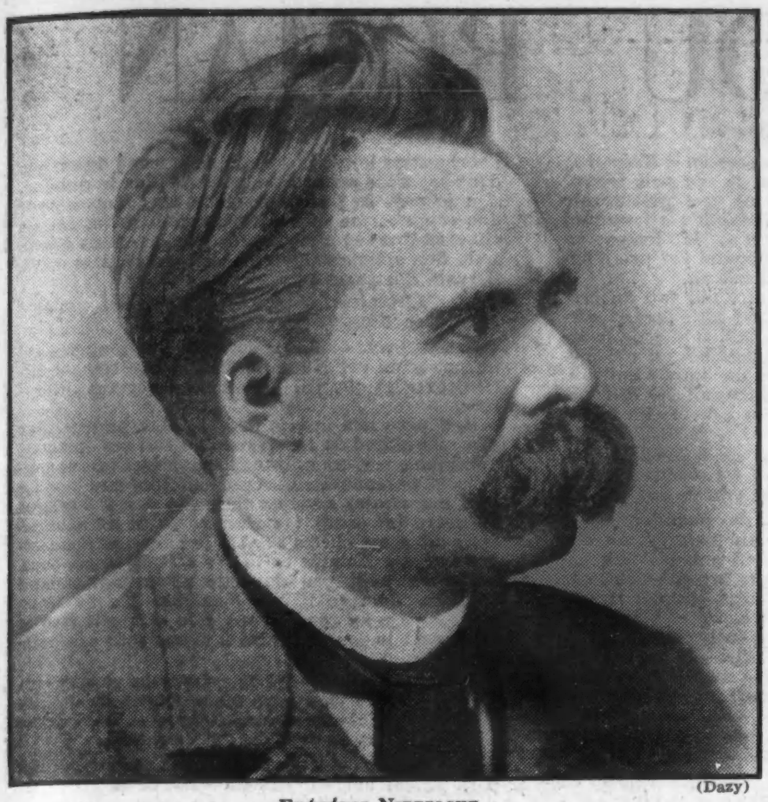
Une œuvre capitale de MALRAUX



LA METAMORPHOSE DES DIEUX
I

1 vol. 422 pages
au format 18/23
186 illustrations
dont 31 en couleurs
relié toile 4.950 fr.

GALERIE DE LA PLEIADE



(Dazy)

Frédéric Nietzsche
Les idées du beau-frère

Elisabeth Förster-Nietzsche
La canne du frère

ÉTRANGER

La sœur abusive

● *Un professeur allemand découvre que les manuscrits de Nietzsche ont été falsifiés.*

En publiant une nouvelle édition des « Œuvres Complètes » de Frédéric Nietzsche, le professeur allemand Karl Schlechta conteste l'ensemble de l'interprétation couramment donnée à l'œuvre de l'auteur de « Ainsi parlait Zarathoustra ».

On se doutait depuis fort longtemps que les Archives Nietzsche de Weimar, créées par Mme Förster-Nietzsche, la sœur du philosophe, servaient plus une politique qu'une pensée philosophique. Les relations entre frère et sœur ne furent jamais excellentes et elles devinrent tendues lorsque la jeune Elisabeth épousa le professeur Förster, un antisémite militant. Nietzsche s'époumona pendant des années pour se délimiter des tendances politiques de son beau-frère qui voulait profiter de la gloire naissante du philosophe pour ses doctrines antisémites que Nietzsche considérait comme une des hontes de l'Allemagne moderne.

La folie de Nietzsche qui se déclara en 1889 facilita la tâche de sa sœur. Elle acheta à sa mère, héritière du philosophe, tous les manuscrits et installa à Weimar en quelques pièces ce qui devait devenir par la suite les Archives Nietzsche.

Des chercheurs et en particulier le professeur Podach (1), attirèrent dès les années vingt l'attention du monde sur les irrégularités commises dans ces archives. Mais l'avènement de Hitler aida puissamment Mme Förster-Nietzsche qui reçut en grande pompe la visite du Führer auquel elle offrit en hommage la canne de Nietzsche. Hitler ne pouvait qu'approuver toutes les manipulations malhonnêtes perpétrées par la sœur abusive, car celles-ci devaient avoir pour résultat de forger un ancêtre spirituel au nazisme qui en avait désespérément besoin.

Taches d'encre suspectes

C'est à la même époque que Karl Schlechta (2) commença ses recherches. Il fut mal reçu par la sœur, car il doutait. Il avait en particulier été frappé par une série de lettres très flatteuses adressées par Nietzsche à Elisabeth et dont les originaux manquaient. Il réussit à les découvrir et constata que par une curieuse coïncidence une tache d'encre recouvrait chaque fois le nom du destinataire. A la place de cette tache d'encre se trouvait toujours la phrase « ma chère sœur » dans l'édition de la correspondance supervisée par Mme Förster-Nietzsche. Or, découvrit Schlechta, cette tache d'encre cachait des noms de correspondants qui n'avaient rien à voir avec la sœur et qui étaient divers amis du philosophe.

La mort de Mme Förster-Nietzsche en 1935 donna enfin plus de facilité à Karl Schlechta, mais il fallait attendre la chute du nazisme pour qu'il pût enfin publier l'ensemble de ses trouvailles. Elles confirment de nombreuses falsifications de détail, mais la découverte fondamentale de Schlechta se rapporte au livre posthume de Nietzsche «La Volonté de Puissance».

Publié la première fois en 1901, ce volume comprenait 483 aphorismes. Une seconde édition, parue en 1906, en réunissait 1.067. C'est ce travail de compilation que Karl Schlechta condamne formellement dans sa nouvelle édition.

« La Volonté de puissance » n'existe pas

Nietzsche, explique Schlechta, pensait en aphorismes et il prenait des notes à mesure que les idées lui venaient. De cet amas de notes, sa sœur a « sorti » toutes les pensées qui allaient dans un même sens et les a réunies sous le titre « La Volonté de puissance », comme s'il s'agissait de notes prises pour un livre déterminé. Or, constate Schlechta, ces aphorismes sont d'époques fort différentes et ne constituaient nullement les éléments d'un livre. D'ailleurs, le titre même de « Volonté de puissance » est discutable : il se trouve bien dans les cahiers de Nietzsche, mais il est loin d'être certain qu'il s'adaptait aux pensées qu'on a trouvées dans ses papiers. Après de longues recherches, Karl Schlechta est arrivé à la conclusion qu'environ 400 aphorismes auraient constitué un nouveau livre si Nietzsche avait eu le temps de l'écrire, alors que 700 autres devaient trouver leur place dans différents ouvrages de Nietzsche, mais en furent écartés par lui au moment de leur rédaction définitive.

C'est ainsi que se dissipe la légende de Nietzsche, père du nazisme. Comment a-t-on d'ailleurs jamais pu la prendre au sérieux, alors que son œuvre fourmille d'attaques contre le prussianisme, l'antisémitisme et contre la toute-puissance de l'Etat « le plus froid de tous les monstres froids » ?

Albert Camus a parlé dans « L'Homme révolté » de la réparation que nous devons à Marx et à Nietzsche pour les abus qui ont été commis en leur nom par Staline et Hitler. Les nazis sont d'ailleurs allés jusqu'au bout dans leur falsification : le livre qui a été pendant longtemps considéré comme le véritable testament spirituel de Nietzsche n'a jamais existé dans l'esprit de son auteur.

(1) E.F. Podach : « L'Effondrement de Nietzsche » (Gallimard, 1931).

(2) Pierre Garnier : « Nietzsche » (Ed. Seghers).

TSEWANG PEMBA
TIBET
ma patrie
Un autre Tibet que celui du "Troisième œil"
PIERRE HORAY

MICHEL COURNOT
PRIX DES DEUX MAGOTS
le premier spectateur
"Un reportage de génie" ANDRÉ MAUROIS de l'Académie Française
nrf

"Une lecture passionnante." Claude GEVEL (Nouvelles Littéraires)
"Un film tout fait - la grandiose horreur de la mort des héros." ARTS
"Il faut du cran et surtout il faut du talent pour tenir des gageures de ce genre. Un très beau livre." Auguste PAILLARD (Les Nouveaux Jours)
"Vingt pages finales sobres et apocalyptiques." Robert GOT (Carrefour)
Marise QUERLIN
QU'EN RETROUVANT L'AMANT
FASQUELLE
Le vol...... 620 F

AU PROCÈS DU ROMAN :

L'Express. — Faites-vous partie des romanciers satisfaits d'être portés à l'écran ou de ceux qui se sentent trahis ?

G. SIMENON. — J'aime bien le cinéma, mais ça ne m'intéresse pas vraiment. Quand je vais au cinéma, c'est plutôt pour l'atmosphère. Pour la publicité à l'entracte, pour les cacahuètes, pour les esquimaux glacés. Je crois qu'il y a 54 ou 56 films tirés de mes romans. J'en ai vu trois en tout.

Pourtant je suis allé embrasser Gabin, parce que c'est un de mes grands amis et que je l'aime beaucoup, pendant qu'il tournait « Maigret tend un piège ». Et l'on a insisté pour que je voie quelques séquences déjà montées. Je me suis laissé faire et j'ai été sidéré. Gabin a fait un travail hallucinant. Ça me gêne du reste un petit peu parce que je ne vais plus pouvoir voir Maigret que sous les traits de Gabin. J'ai vu toute la fin du film. Un interrogatoire à la chansonnette, de ces interrogatoires qui commencent tout doux, tout doux... un interrogatoire de vingt minutes. Desailly et Gabin. Cette confrontation des deux hommes pendant vingt minutes est magnifique. J'ai été empoigné !

L'Express. — Quand avez-vous écrit votre premier « Maigret » ?

G. SIMENON. — En 1929, en Hollande, à bord de mon bateau.

“ Pas de phrase bien roulée... ”

L'Express. — Vous écriviez depuis longtemps ?

G. SIMENON. — Depuis dix ans. J'ai écrit mon premier roman à 16 ans. C'était en 1919. J'étais rédacteur à « La Gazette de Liège », ou plutôt reporter, je faisais les chiens écrasés. Mon premier livre s'intitulait « Le Pont des Archers », c'est un pont très connu à Liège, comme le Pont-Neuf à Paris.

Ensuite, je suis venu à Paris et j'ai acheté tous les romans populaires que je trouvais dans les kiosques. Puis j'ai téléphoné aux éditeurs pour leur demander combien ils payaient. Et j'ai ainsi débuté en écrivant des romans populaires de toute sorte sans essayer de faire mieux que les autres. C'était un gagne-pain comme d'être employé dans un ministère, mais je considérais qu'il valait mieux écrire que d'aligner des chiffres derrière un guichet.

Petit à petit, je me suis amusé dans ces romans populaires, à l'insu des éditeurs car ils auraient refusé, à mettre par-ci-par-là une page, parfois rien qu'une phrase, où je faisais une tentative littéraire. C'était un bout de description, parfois un bout de dialogue.

Petit à petit, j'ai senti que le métier venait, que j'étais capable de bâtir un roman. Je me suis dit : je suis prêt à faire quelque chose de différent, mais pas encore de la vraie littérature. J'avais vingt-trois ou vingt-quatre ans et je considérais que l'on n'est pas romancier avant trente ans. Et j'ai pensé à Maigret. La raison pour laquelle j'ai pensé à Maigret — car le roman policier n'était pas encore à la mode — c'est qu'un meneur de jeu aide énormément. Ecrire un roman sans meneur de jeu ou sans chœur antique est relativement difficile. Mais dès que vous avez un personnage central qui a le droit d'interroger tout le monde, d'entrer dans toutes les maisons, de faire des commentaires, c'est très facile.

J'allais faire de la semi-littérature. J'essayais de camper des personnages les plus vrais possible, mais avec un mort, une enquête, etc.

L'Express. — Et vous avez continué...

G. SIMENON. — ...pendant près de deux ans. Chaque fois que j'écrivais un « Maigret ». Au bout de dix-huit mois je suis allé trouver Fayard et je lui ai dit : « C'est fini, j'arrête. » Fayard m'a répondu : « *Vous êtes fou. Vous allez vous casser le nez en essayant d'écrire autre chose que du roman policier, comme Conan Doyle !* »

Mais j'ai abandonné les « Maigret » avec l'intention de ne jamais les reprendre. Et le premier des « non-Maigret » fut « La Maison du Canal » qui a paru dans « La Revue de Paris », dirigée alors par Marcel Prévost.

L'Express. — Vous vous sentiez prêt pour la « vraie littérature » ?

G. SIMENON. — Pas encore. J'ai pour ce métier un respect peut-être exagéré mais je considère que le romancier est une espèce de Dieu le Père qui doit avoir une expérience énorme. A seize ans je me disais que je ne pourrais pas écrire un roman avant trente ans. A trente ans, je me suis dit à quarante. A quarante, cinquante. Et maintenant que j'ai cinquante-quatre ans, je me dis qu'à soixante ans j'écrirais peut-être un vrai roman !

L'Express. — Donc en 1930 vous avez abandonné les « Maigret » ?

G. SIMENON. — Oui. Et puis vers 1939 j'ai reçu tellement de lettres, il y avait tant de lecteurs, de critiques, de directeurs de journaux pour me dire : « *Donnez-nous quand même un « Maigret »*, que j'ai été pris de remords. Je me suis trouvé l'air d'un nouveau riche qui ne veut plus revoir ses amis d'enfance et je me suis dit : « Pourquoi ne pas écrire un « Maigret » de temps en temps ? ». Et à partir de ce moment j'ai pris l'habitude de faire un « Maigret » par an.

Je fais cela comme un peintre qui fait un croquis, ou de la nature morte, par fatigue. Les personnages sont plus schématiques. Il y a de la légèreté. Ainsi je viens de m'installer au château d'Echardens, en Suisse. Dans un nouvel endroit, dans un nouveau bureau, il m'aurait été difficile d'écrire tout de suite un roman « dur ». Eh bien ! j'ai écrit un « Maigret ».

L'Express. — Pourquoi après avoir vécu si longtemps aux Etats-Unis, les avez-vous abandonnés pour vous installer près de Lausanne ?

G. SIMENON. — Je ne les ai pas abandonnés. Je n'y habite plus depuis deux ans mais j'y possède encore une propriété. Pourquoi suis-je venu habiter en Suisse ? C'est toujours brusquement que je décide de vivre dans un pays, jusqu'à ce que j'aie envie d'aller dans un autre.

Ainsi, vers 1932, j'ai fait mon premier voyage aux Etats-Unis et je me suis dit : « Il faut que je vienne vivre ici au moins cinq ans. Il est impossible aujourd'hui d'être citoyen du monde sans connaître les Etats-Unis. »

L'Express. — En quoi cela vous a-t-il changé ?

G. SIMENON. — Je ne pense pas que cela m'ait changé. Ce que je cherche dans un pays c'est à voir de près l'homme qui y vit, et aussi à voir le Français de loin.

L'Express. — Avez-vous beaucoup écrit sur les Américains ?

G. SIMENON. — J'ai mis sept ans avant d'écrire sur l'Amérique où j'habitais. Je ne peux pas écrire sur un pays dont je n'ai pas complètement partagé la vie. Il faut que je sois contribuable dans le pays dont je parle, que mes enfants y aillent à l'école, que je fasse partie de comités.

L'Express. — Comment travaillez-vous ?

G. SIMENON. — Le matin, de 6 h. 20 à 9 h. 30. Je me lève à 6 heures, le temps de descendre, de faire une tasse de café et de m'enfermer dans mon burau... J'écris à la machine.

L'Express. — Et après 9 h. 30 ?

G. SIMENON. — A 9 h. 30 c'est fini. Je n'y reviens plus de la journée. Je me promène, je joue avec les gosses, je vais à la pêche. Mais je ne vois personne : pas de dîners, pas d'apéritifs, rien. Rigoureusement personne en dehors de ma famille.

L'Express. — Et combien de pages écrivez-vous pendant ces trois heures de travail ?

G. SIMENON. — Vingt pages dactylographiées. A peu près trente pages d'imprimerie. Un chapitre toujours. Ce qui fait qu'après 9 jours de travail un roman est automatiquement terminé. Mais je ne peux pas sauter un jour. Si je passe un jour sans écrire je déchire tout ce que j'ai fait et je ne reprends jamais le sujet. Quand j'ai fini, je prends quatre ou cinq jours de congé que je passe le plus souvent dans un autre pays. N'importe lequel, mais le plus souvent je vais à Londres. J'y ai un appartement au Savoy, sur la Tamise, où je suis bien. Puis je fais la révision, c'est-à-dire que j'enlève tout ce qui est inutile. Je n'ajoute jamais rien. Je supprime, je supprime... des adverbes, des adjectifs et surtout tout ce qui est « littéraire », toute phrase bien roulée, bien jolie, vous savez, qui vient quelquefois sans qu'on le veuille.

“ C'est surtout Gide qui parlait... ”

L'Express. — Qu'entendez-vous exactement par « littéraire » ?

G. SIMENON. — Ce qui n'existe, mettons, que par la beauté ou l'élégance de la forme. Ce qui n'est là que pour la forme et pas pour le fond. Je ne veux rien que ce qui est indispensable au rythme de l'action. Par conséquent la belle phrase fluide, la jolie description — un peu à la Goncourt. Tenez... ce monsieur qui vient de voir mourir l'être qui lui était le plus intime, son frère, commence par en parler par une phrase de sept lignes admirablement faite — c'est cela que j'appelle de la littérature. Et je supprime ! A mon avis le vrai style, c'est celui qu'on ne remarque pas.

L'Express. — Quel a été l'accueil du public pour les romans qui ont suivi les « Maigret » ?

G. SIMENON. — Pour vous dire la vérité, les gens ne se sont pas tout de suite aperçus de la différence.

L'Express. — Vous aviez pourtant des admirateurs véritables, Gide par exemple, qui vous appréciait en tant qu'écrivain ?

G. SIMENON. — Le premier, qui s'est aperçu d'un changement a été un critique, Rives, qui avait écrit sur « Les Pittard » : « *Un chef-d'œuvre à l'état pur* ». C'est là-dessus que Gide m'a téléphoné pour me dire qu'on lui avait coupé l'herbe sous le pied. Il avait commencé un article dans le même sens et ne pouvait plus le publier. « *Je vais en faire une étude plus longue pour une revue* », me dit-il. Nous avons eu un tas de conversations et c'est depuis lors que nous étions amis. Son article s'allongeait sans cesse. A sa mort, il avait 120 pages...

L'Express. — Quels ont été vos contacts avec Gide ?

G. SIMENON. — Assez curieux. J'ai toujours été un peu gêné car il me posait des questions « littéraires » et que j'ai horreur de discuter littérature.

Mon père m'a appris une certaine pudeur. Par exemple quand on lui demandait soit ses opinions politiques, soit ses opinions religieuses ou ses sentiments personnels, il répondait toujours : « *Ce sont des choses dont on ne parle pas.* » Lorsque ma mère lui disait : « *Mais enfin tu ne m'as jamais dit* « ma chérie », *ni* « je t'aime », *il lui répondait :* « Mais tu es là ! » C'était sa réponse.

J'ai un petit peu de cette pudeur. Et quand Gide me demandait : « *Pourquoi ?* », « *Comment ?* », je lui répondais : « Je n'en sais rien et le jour où je commencerai à m'analyser je n'existerai plus ».

L'Express. — Mais vous avez exposé tout à l'heure une conception très littéraire du style, dit-elle « antilittéraire ». Je suppose que vous en avez discuté avec Gide.

G. SIMENON. — Très peu. C'était surtout lui qui parlait. J'ai horreur des théories. Je ne pars pas d'un thème ou d'un sujet, ou même d'une histoire. Je pars de personnages. Je ne m'occupe jamais de ce que cela voudra dire après. Ce sont les critiques qui découvrent ensuite un thème. Moi j'en suis inconscient. Je cherche un endroit déterminé, une ambiance déterminée, des personnages déterminés. J'essaye de me mettre dans la peau de ces personnages-là et j'écris. Ce sont eux qui créent l'histoire.

“ Nerveux comme une chatte... ”

L'Express. — Le point de départ de vos romans ne s'est donc jamais trouvé dans une anecdote vécue ?

G. SIMENON. — Si. Il y a « Pedigree ». C'est une histoire authentique, née de circonstances spéciales.

C'était en 1940. J'étais en train de tailler un bâton pour mon fils qui avait un an et demi, dans la forêt de Bouvons, en Vendée, quand la lame a glissé et je me suis donné un violent coup du manche dans les côtes. Trois ou quatre jours après, je souffrais très fort de ce coup et je me suis dit : « Tiens, je dois avoir une côte légèrement fêlée, je vais aller voir un radiologue. »

J'allai donc à pied de la forêt de Bouvons chez un radiologue. Derrière l'écran il a commencé à m'examiner sans rien dire sauf : « *Tournez-vous légèrement vers la gauche* », « *encore un peu par là* (j'ai du reste décrit la scène dans « Les Volets Verts »). J'étais moite, je commençais à avoir peur.

« *Quel âge avez-vous ?* », me demanda-t-il. J'avais à ce moment-là 38 ans. Il me dit : « *Vous avez dû vivre une drôle de vie.* » Je lui répondis que non, pas spécialement.

Dans son bureau, après trois quarts d'heure d'examen, il me dit : « *J'ai une mauvaise nouvelle à vous annoncer. Vous avez un cœur de 75 ans et il vous reste tout au plus deux ans à vivre, à condition de ne plus travailler, de rester couché toute la journée sauf deux ou trois heures, de ne plus faire l'amour* ».

Je suis reparti à pied. Je me tâtais le cœur et me disais : « Je vais mourir comme mon père que j'ai vu mourir, d'angine de poitrine, à 44 ans. »

Je me suis mis à vivre comme ça. Je regardais mon fils en pensant : « Mon vieux, tu n'as pas beaucoup de chance ! Tu ne connaîtras pas ton père ». Et je me suis demandé à ce moment pourquoi je n'écrirais pas l'histoire de mon enfance, et un peu la sienne en même temps. J'ai entrepris « Je me souviens », sur de gros cahiers, à la main, un peu comme un testament : « Pedigree de Marc Simenon avec portraits de ses grands-pères, grand-mères, oncles, tantes et cousins, par son père ».

Un jour, Claude Gallimard vint me voir. Il emporta le début de mon manuscrit et le fit lire à Gide qui m'écrivit quelques semaines plus tard : « *Ça m'a beaucoup intéressé, mais arrêtez ! N'écrivez pas sous la forme personnelle. N'écrivez pas à la main non plus. Faites comme d'habitude. Prenez votre machine et écrivez-le sous forme de roman.* »

Je me suis dit : « Pourquoi pas ? » Tous ces « je » me gênaient. Et c'est devenu « Pedigree »...

L'Express. — Et la suite ?

G. SIMENON. — La suite ? Un jour, je suis allé voir à Paris le professeur S..., le plus grand cardiologue. Il m'a examiné pendant une heure. Puis

GEORGES SIMENON DÉPOSE

il m'a demandé : « *Vous avez votre pipe sur vous ?* — Je l'ai toujours mais je ne la fume pas. » Alors il me dit : « Bourrez-la et fumez-la ». Puis en sortant : « *Quel est votre vin préféré ?*

— Le bordeaux.

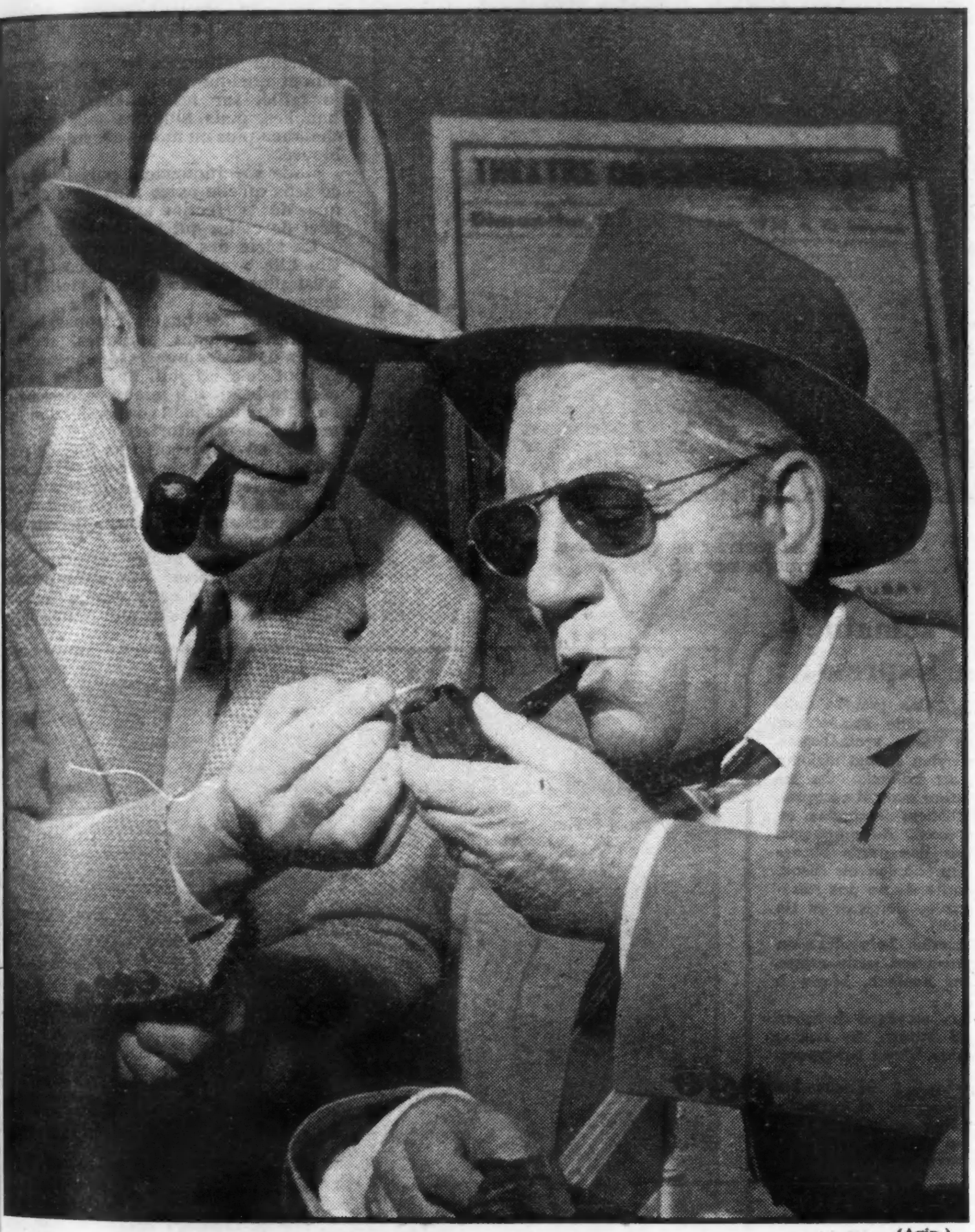
— *Vous pouvez continuer à en boire.* »

Cet imbécile de radiologue s'était trompé ! Il avait pris l'ombre de je ne sais plus quoi pour une angine de poitrine. Et j'ai vécu deux ans comme un moribond à cause de ça...

L'Express. — Combien avez-vous écrit de romans ?

G. SIMENON. — Je crois que ça doit faire 164 et 400 avec les romans sous pseudonymes. J'en ai eu seize déposés à la Société des Gens de Lettres.

L'Express. — Vous n'avez jamais repris certains de ces romans du début pour les retravailler ou pour en faire d'autres ?



(Agip.)

GEORGES SIMENON ET JEAN GABIN

« Je ne vois plus Maigret que sous les traits de Jean Gabin. Ça me gêne un peu... »

G. SIMENON. — Jamais. Comprenez bien comment je travaille... Quand j'écris, ce n'est pas parce que j'ai des contrats qui m'obligent à le faire, pour des raisons matérielles, mais parce que j'ai besoin d'écrire. Si je reste deux mois sans écrire, je me sens mal à l'aise. Ma femme sent tout de suite que je vais me remettre au travail. Elle prévient les domestiques deux jours à l'avance. Je commence à devenir nerveux comme une chatte pendant l'orage, à être ombrageux, mal dans ma peau...

Tout à coup il me vient une atmosphère. Mettons que je passe près d'un cerisier en fleur. Ça me rappelle déjà une ambiance. Et en continuant à chercher petit à petit, ça me donne l'idée d'un milieu, d'un coin où j'ai envie de vivre pendant huit jours. Les personnages se précisent de plus en plus. Et quand j'en ai un dans la peau duquel je me sens bien, la question qui se pose est celle-ci : « Etant donné tel individu avec telle famille, telle profession, tel entourage, dans telle ambiance, dans telle saison de l'année, que peut-il lui arriver qui l'oblige à aller jusqu'au crime ? »

Ça, c'est le premier chapitre. Ça peut être la mort de quelqu'un, un testament, un accident, n'importe quoi qui change la vie de quelqu'un, qui l'oblige à condenser toute son existence en quelques mois ou quelques jours. Et c'est pour ça que je ne peux jamais me resservir de quelque chose. Si au cinquième jour de travail ma fille tombe malade et que je doive m'occuper d'autre chose que de mon roman, je déchire ce que j'ai fait et n'y reviens jamais.

Je peux soutenir la tension de vivre la vie de quelqu'un d'autre seulement pendant neuf jours. Si j'étais capable de la tenir plus longtemps, j'écrirais plus longuement. J'ai écrit quelques romans plus longs. Trois ou quatre. Ils sont mauvais. Après huit jours ça se dilue, je n'ai plus cette tension, cette sensation de coller à mes personnages, d'être moi-même mes personnages. Le métier doit alors suppléer à ce que les gens appellent « l'inspiration », bien que j'aie horreur de ce mot-là. A l'intuition...

L'Express. — Quels sont ceux de vos romans que vous préférez ?

G. SIMENON. — C'est assez compliqué de répondre. En réalité tous les deux ou trois ans j'ai l'impression de monter une marche. Il y a un petit mouvement en avant et ensuite un palier. Je digère ce que je viens de trouver. Chaque palier est formé de cinq ou six romans sinon de la même veine, tout au moins de la même densité. Alors personnellement c'est toujours le premier de chaque marche que je préfère.

Par exemple un roman pour lequel j'ai beaucoup de tendresse, parce qu'il a marqué un virage dans ma carrière, toute une époque, c'est « Trois chambres à Manhattan ». Il y a la période avant « Trois chambres » et la période après « Trois chambres »... Sans ce livre il n'y aurait pas eu « Antoine et Julie », « Lettre à mon juge », etc. Tout est sorti de lui. Il date de 1945 et je l'ai écrit au Canada, sur New York. De même « Les Pittard » marquent un tournant avant guerre. De même « Liberty Bar » annonce la fin des « Maigret »...

L'Express. — Que tentez-vous ainsi d'atteindre, de marche en marche, de palier en palier ?

G. SIMENON. — Ce que j'essaie de faire ? C'est difficile à expliquer. Les critiques le font mieux que nous, parce qu'ils comprennent mieux que nous. Ce que j'essaie depuis l'âge de seize ans c'est de rendre l'homme, le reflet de l'homme, avec les moyens les plus simples, de faire l'homme le plus vrai, c'est-à-dire le plus nu.

Dans la littérature il y a les romans de l'homme habillé et les romans de l'homme nu. Les romans de l'homme habillé sont des romans de mœurs, des romans d'époque, etc. C'est l'homme dans la société, ressemblant à ce qu'il voudrait être. Ce n'est que récemment que l'on s'est occupé de l'homme tout nu, c'est-à-dire presque en dehors de la vie sociale. Kafka s'occupe de l'homme tout nu. Cela peut se passer n'importe où, n'importe quand...

Ainsi Balzac, c'est plutôt l'homme dans la société, tandis que Stendhal annonce l'homme tout nu. Remarquez que je les admire tous les deux. Mais Stendhal est le premier à s'occuper de l'homme tout nu. Il annonce déjà à mon avis Dostoïevsky et Kafka.

Nous sommes en ce moment-ci dans un décor rassurant. Mais est-ce que ça vous arrive un matin, par un jour gris, alors que vous êtes en train de vous raser, de vous regarder dans un miroir ? Alors on est l'homme tout nu. C'est pour cela que les gens éprouvent le besoin de s'agiter, de se rencontrer, de se rendre à des cocktails, d'aller au cinéma.

J'essaye autant que possible de décrire cet homme tout nu, en réduisant au maximum les incidents extérieurs, les procédés. Là où il me fallait un cadavre et une enquête, j'arrive maintenant à ce qu'il ne se passe presque plus rien. Dans « Le Fils » par exemple, il ne se passe rien. C'est vers cela que je tends. Davantage de simplicité, davantage de vérité, être plus vrai avec moins de moyens.

“ Alors je traîne un petit peu... ”

L'Express. — Mais alors la critique de Rives qui vous situait dans une tradition balzacienne est erronée ?

G. SIMENON. — Complètement. J'ai très peu de points de contact avec Balzac. Le sentiment que Balzac a le plus mis en scène c'est l'ambition, ou l'avarice. Et il n'y a pas un seul Rastignac dans mes romans.

Il faut vous dire que j'avais lu Dostoïevsky à douze ans. J'ai été élevé avec des Russes : ma mère tenait une pension de famille fréquentée uniquement par des étudiants russes et j'avais lu Gogol, Dostoïevsky, Gorki, Andréiev, Pouchkine, Bounine avant de connaître la littérature française.

Je me suis mis ensuite, sans savoir pourquoi, à la littérature anglaise. Et j'ai connu Dickens, Conrad qui était mon Dieu à 15 ans.

L'Express. — Le théâtre ne vous tente pas ?

G. SIMENON. — Non. Pour une raison très simple : j'ai mis trente-cinq ans pour apprendre mon métier et je considère que je ne le connais pas encore assez. Je ne dispose pas de trente-cinq autres années pour apprendre un autre métier... J'ai juste écrit une pièce, tirée de mon roman « La neige était sale », et je ne l'ai jamais vue.

L'Express. — De palier en palier, votre œuvre a progressé. Où en êtes-vous aujourd'hui ?

G. SIMENON. — Je préfère écrire un roman que de vous expliquer ce que je vais faire. Je ne suis pas un cérébral, plutôt le contraire. Je vais essayer de serrer la vérité de plus près. Je sens que je ne suis pas du tout dans le fond de l'homme. Quand on commence à fraiser une dent, tant qu'on n'est pas au nerf, ça ne fait pas mal. Je veux arriver au nerf. Il y a encore une petite couche à fraiser. Voilà un peu mon impression.

Seulement, de temps en temps, il faut dire que je retarde exprès. Parce que je crois qu'arrivé là, ça va être assez effroyable et douloureux. Alors j'écris deux, trois romans du même palier avant d'aller plus loin. Prolonger est une sorte de mesure sanitaire...

Et puis, je n'ai pas beaucoup de superstitions, mais j'en ai une. C'est qu'en réalité quand on a fini son œuvre, on meurt. Alors je traîne un petit peu, je remets toujours et j'essaye d'avoir fini le moins vite possible.

(Copyright « L'Express ».)

maigrir

une formule révolutionnaire du PROFESSEUR ROQUE

Récemment, un savant professeur de biologie constatait l'action polyvalente et efficace d'extraits de plantes, de planctons marins et de colsamine sur les tissus imprégnés de graisse et de cellulite.

Les laboratoires **GANDHOUR** ont réussi à incorporer ces éléments dans une lotion liquide, permettant une efficacité et une osmose totale qu'ils n'avaient pu obtenir avec une crème ou une gelée. Des résultats constants ont été vérifiés par de nombreux tests et des milliers d'attestations écrites notamment de membres du corps médical.

Ainsi Mme M..., de Toulon nous écrit : « Avec la Lotion GANDHOUR. J'ai maigri de 15 kilos en un mois et j'ai rajeuni de dix ans, cela sans drogue ni privations. Mon mari, médecin, est émerveillé. Il m'avait fait suivre dix traitements divers sans résultat. »

Documentation intéressante sous pli fermé

ECHANTILLON GRATUIT

Joindre cette annonce et 30 f. de timbres p. frais
Lab. GANDHOUR, 8, Rue Michodière, Paris-2e

FAITES CET ESSAI A NOS FRAIS
AUCUN RISQUE NI ENGAGEMENT

Deep Cleanser

Démaquillant fluide aussi économique qu'efficace, Deep Cleanser dissout intégralement les impuretés grasses ou acides et effectue une véritable désincrustation de l'épiderme.
En 8 jours, grasse ou sèche, votre peau est purifiée, assainie et affinée.
Un flacon de Deep Cleanser... 120 nettoyages en profondeur... deux mois de lumière sous votre maquillage.

Helena Rubinstein

Le Duo Coiffure-Maquillage : 3.750 fr. Cette formule très pratique combine « l'Heure de Beauté » (nettoyage, massage, maquillage) et la Coiffure (rinçage ou Coupe). Salons Helena Rubinstein, 52, Faubourg-Saint-Honoré - ANJ. 88-46.

COLLECTION
PRINTEMPS
ÉTÉ

STARMY

TOUS LES JOURS
A 15 HEURES
A PARTIR DU
11 FEVRIER
(SAUF SAMEDI)

27, RUE DU 4-SEPTEMBRE
RIC. 25-69

ROYALDAIM

CANNES - PARIS - DEAUVILLE

Nouvelles créations en Agneau - Velours, Agneau glacé et Veau - Velours

74, rue de Rennes
LIT. 44-84

(Dambier.)

LES BUSTES SE VOILENT DE MOUSSELINE.
Sans transformer son style...

Cette semaine Madame Express a :

• ***Apprécié*** les progrès faits cette année par les gants en fibres synthétiques. Les gants de nylon étaient toujours transparents ou brillants. On les trouve maintenant mats et opaques, imitant parfaitement le duplex ou le piqué de coton. Au printemps, on aime avoir des gants blancs (ceux de nylon, banlon ou rilsan, ont la supériorité de ne pas rétrécir, de ne pas se déformer et de sécher très vite).

Vu aux Galeries Lafayette : en duplex de nylon court, perle, rouge, paille, marine, bouleau, blanc, à 690 francs.

Au Printemps, en piqué de nylon fil blanc : 495 francs ; en banlon ciel, citron, rouge, blanc : 695 francs.

• ***Confectionné*** le serre-tête à la mode pour... 50 francs !

Avec 50 cm d'élastique-mousse de 3 centimètres de large à 100 francs le mètre dans les grands magasins (en blanc).

En rouge, émeraude, marine, noir, il s'appelle élastique pour costume de bain et vaut 180 francs le mètre.

• ***Déniché*** une charmante cloche souple en laize de paille ceinturée d'un gros grain ton sur ton, fabriquée par Roger Heim en blanc, glacier, carmin, fraise, naturelle, marine : 2.500 francs. Au Printemps.

• ***Profité*** des expositions de parures et parfums pour faire une provision de savons de toilette qui vont augmenter ensuite des 10 à 12 % réglementaires.

• ***Posé*** elle-même sous une planche de son placard de cuisine, un tiroir à épices en plastique transparent, vendu avec les glissières en plexiglas et les quatre vis nécessaires. Elle ne se battra plus avec les boîtes empilées en hauteur ou en profondeur et avec leurs couvercles. LE PRATIC, 495 francs, Magasins Réunis.

MODE

On blouse à tous les étages

EN tournant autour de la robe sac pour trouver par où en sortir, les couturiers ont fait, dans l'ensemble, de l'excellent travail qui se résume en deux mots : on blouse. On blouse à tous les étages.

Il ne faudra, pour porter, avec bonheur, cette mode pudique et balayée par un grand souffle de jeunesse, que deux atouts : de jolies jambes (on les voit beaucoup), et de la grâce. Entre l'épaule et le genou, rien qui ne soit escamotable ou escamoté, même et y compris par les tailleurs.

L'idée la plus neuve, c'est incontestablement Yves Saint-Laurent qui l'a eue avec la robe qu'il a d'ailleurs baptisée « robe-blouse ». Accrochée aux épaules, elle tombe, souple. Le corps n'y apparaît plus sous écrin mais sous cloche.

En tailleur, une petite cloche pour la veste aux épaules étroites montées haut, une petite cloche pour la jupe. Et voilà.

Partout ailleurs, les robes s'appuient quelque part, à la taille, sous la taille, sur les hanches, sous les hanches, mais toujours sous la nonchalance plus ou moins accentuée d'un blousé.

Mode spécifiquement parisienne, en ce sens qu'elle exige plus de « chic » que de perfection plastique, de la part de celles qui la porteront.

La série des robes « corset de petite fille » est moins heureuse. Rien n'est plus pénible qu'une vieille collégienne.

Le soir, les bustes réapparaissent, timides, toujours pudiques, souvent voilés dans des nuages de mousseline.

Tout cela est joli, fin, gai et se racontera beaucoup mieux en dessins et en photos lorsque la reproduction des modèles sera autorisée.

Mais on s'aperçoit une fois de plus qu'en déclarant : « Je vous prie... rendez aux femmes un peu de dignité... », Chanel a fait prendre à la couture, il y a deux ans, son virage majeur depuis le new look.

Aussi, sans avoir le moins du monde transformé son style personnel, donne-t-elle cette année, avec ses tailleurs, ses robes de mousseline noire

(Dambier.)

LES ROBES S'APPUYENT QUELQUE PART.
...Chanel donne le ton...

LES TAILLEURS ESCAMOTENT TOUT
...Le ton juste de la mode jouée en mineur.

(Dambier.)

et ses petites robes marine, à dos légèrement blousé, le ton juste de la mode, jouée en mineur. Elle ne craint pas, elle, la copie. Nous vous présentons donc quelques-uns de ses modèles.

PARMI LES DÉTAILS PRATIQUES :

● Très peu d'imprimés et lorsqu'il y en a, discrets ou fondus.

● Du bleu marine, du gris, du beige, quelques beaux bleus de Chine, quelques roses, du rouge vif. Et, le soir, du noir.

● Du pied de poule.

● Du shantung, et tous les dérivés de la mousseline.

● Une offensive du tailleur long chez Cardin qui, d'ailleurs, le réussit bien, mais partout ailleurs des vestes courtes, à col rond, sur lequel le col de la blouse se rabat souvent.

● Du fourreau très légèrement gonflé à la courbure des hanches (Lanvin-Castillo) à la robe-blouse en passant par la robe-chemisier toute molle mais sanglée dans une ceinture à peine visible sous le blousé (Cardin), toutes les largeurs de jupes.

● CE QUI MARQUERA LA SAISON : C'est en regardant une femme de dos que l'on saura si sa robe a été faite cette année.

RECETTE

La couronne de poisson :

(Pour 6 personnes)

— 1 *kg. de poisson blanc (merlan, lotte, limande, etc.).*
— 1 *boîte de saumon (grand modèle).*
— 2 *œufs.*
— 1/4 *litre d'huile.*
— 1 *poignée fines herbes.*
— 1 *paquet crevettes décortiquées (facultatif).*
— 100 *gr. d'olives noires.*

● Faire pocher le poisson au court-bouillon. ● L'écraser à la fourchette, en mélangeant le contenu de la boîte de saumon (avoir bien soin d'enlever peau et arêtes). ● Préparer un grand bol de mayonnaise, en réservant les blancs d'œufs. ● Ajouter à la moitié de cette mayonnaise 2 blancs d'œufs battus en neige, et à l'autre moitié les fines herbes hachées menu. ● Incorporer au poisson la partie de mayonnaise contenant les blancs d'œufs. Bien mélanger et dresser en couronne sur un plat rond. ● Verser au milieu la mayonnaise aux fines herbes. ● Garnir avec les crevettes et les olives noires. Ce plat très fin peut être servi dans un dîner un peu « habillé ».

Pour tous vos TRICOTS

LAINES DU
BON PASTEUR
ET DE S^t ÉPIN
40, RUE S^t DENIS - PARIS I^er - GUT. 86-30
QUALITÉ • COLORIS • PRIX

LE BLOC-NOTES DE FRANÇOIS MAURIAC

Ici, chaque semaine, François Mauriac commente librement l'actualité politique et littéraire.

30 JANVIER

COMMENTER ce qui se passe, en apparence quoi de plus facile ? C'est une matière qui ne devrait jamais manquer. Mais la stagnation de la politique française finit par décourager. On chatouille l'insecte qui fait le mort : il ne remue même plus les pattes. Cette insensibilité à la fin impressionne.

DANS le même article où je lis que de grands progrès ont été accomplis en Algérie, j'apprends que 60.000 hommes de plus seraient nécessaires pour que tout s'y passât le mieux du monde. Faute de ces 60.000 hommes, nous risquons de ne jamais voir la fin de l'histoire. Nous la verrons pourtant, cette fin, qui ne sera pas celle que nous aurions pu inventer. Nous ne manquons pas d'hommes mais d'idées. Vous demandez 60.000 hommes et, nous, une seule idée.

JE suis ce peintre maudit, condamné à planter un chevalet éternel au bord de la même mare à grenouilles. Comment les distinguer les unes des autres ? Je n'arrive même plus à préférer celle-ci ou celle-là. Elles font leur métier de grenouille, elles ont leurs ambitions de grenouille. Ce qui se passe dans le reste du monde n'a pour elles que des incidences parlementaires. Selon un mot que l'on prête au général de Gaulle, la question n'est pas de savoir si M. Félix Gaillard mettra fin à la guerre d'Algérie, mais si la guerre d'Algérie mettra fin au ministère de M. Félix Gaillard.

DE même, il n'est pas un parlementaire qui ne sache que la seule présence de M. Robert Lacoste à Alger suffit à fermer toutes les perspectives vers des pourparlers. Sur ce que cette présence signifie, tout le monde est d'accord, du côté F.L.N. comme du nôtre. Mais quoi ! le ministère tient à cette cheville.

31 JANVIER

A propos du verdict de Nancy, on me demande un article sur la peine de mort. Je refuse sans plus examiner, avec une répugnance qui m'étonne moi-même ; car enfin, j'ai toujours été hostile à la peine de mort. Mon opinion sur ce point n'a jamais changé. Pourquoi ne pas entrer dans le débat et donner mes raisons ? C'est qu'au degré d'avilissement où en est venue notre justice, il faut être bien hypocrite ou bien aveugle pour considérer que c'est sur la peine de mort qu'il nous est enjoint de nous expliquer. Les nobles consciences trouvent ici un alibi. Pour moi, je m'y refuse. Un peuple qui ferme les yeux sur certains abus pratiqués chez lui n'est pas digne d'effacer de ses lois la torture suprême qu'est la peine de mort, la seule torture qui ne soit pas vile, la seule dont le bourreau ne se déshonore pas.

Effacer la peine de mort de nos lois : c'est un honneur qu'il nous faut mériter, et d'abord en nous inquiétant de savoir ce que sont devenues les quelques milliers de personnes qui ont disparu dans cette ténèbre où nous cherchons Maurice Audin.

1er FEVRIER

FURIEUSE lettre d'un anonyme : il m'insulte et me renie, et a honte de m'avoir naguère admiré. Mon crime ? J'ai assisté au ballet de Françoise Sagan. L'étonnant de ces quatre pages furibondes, ce n'est pas la haine qui s'y déchaîne contre les auteurs du « Rendez-vous manqué » — elle relève de la psychanalyse — mais en ce qui me concerne, cette exigence d'austérité que je devine sincère chez mon correspondant. Ma présence au théâtre des Champs-Elysées l'a offensé — et pour une raison qui me touche, je l'avoue : je suis quelqu'un qui ose écrire un certain Nom, parler de Dieu... Il me l'interdit désormais. C'est, posée brutalement, la question de la vie du chrétien dans le monde — dans « le monde » au sens où l'Evangile le dénonce, et où nous sommes tous plus ou moins appelés à vivre par profession. La seule présence à un spectacle de cet ordre comporte-t-elle une connivence, une complicité ?

2 FEVRIER

INVITE au déjeuner de cette réunion d'étudiants dont c'est la fête patronale, je repasse le seuil que je franchis pour la première fois, un soir du déclin de septembre, en 1906 ou 1907. Un demi-siècle ! Cent cinquante garçons bourdonnent dans la vaste salle à manger. J'ai tout de suite été avisé par le Père « qu'il n'y avait pas de micro ». Compris. Me voilà délivré de la petite angoisse que c'eût été de parler « d'abondance du cœur » à cette jeunesse dont je ne sais rien. J'ai donc pu m'isoler en pensée, contempler à loisir ces lieux où j'eus vingt ans, où presque tout a été bouleversé ; mais comme dans certains cauchemars, à l'extrémité d'un hall inconnu, je découvre l'amorce d'un escalier familier, un vestibule, une banquette où je causais avec ce Paul, avec cet Yves, avec ce Robert qui était le grand-oncle de François Mitterrand et que j'ai vu mort, sur un lit de l'infirmerie, au lycée Henri-IV.

Le Père m'invite à retrouver ma chambre. Je m'engage dans ce couloir long d'un demi-siècle : je vais tout droit à ma porte, sans tâtonner. Ces quatre murs ne me rappellent rien : trop de traces ici ont recouvert les miennes. Les êtres jeunes qui s'y sont succédé longtemps après moi sont eux-mêmes devenus de vieux hommes. Et combien sont endormis ! Et que reste-t-il d'eux ?

TRES frappé par ce que me dit le Père, que beaucoup de ses étudiants sont nés en 1940. Pour eux, tout ce qui précède cette année fatidique est d'avant le déluge. Et nous, d'avant un ancien déluge oublié. Ces abîmes-là ne se franchissent plus.

Au retour de ce cimetière (c'était moi le cadavre), dans la vague d'un dimanche glacé, je traverse la sinistre Grenelle. Aux portes des cinémas, des files se pressent comme aux boulangeries d'une ville assiégée : à la recherche de quel pain !

Voici le gîte. Je ferme les volets, je tire les rideaux, pour écouter le festival Gershwin que la radio diffuse. Musique inconnue de moi, qui me dépayse totalement. Ses rythmes fous bousculent mon « tempo » ; elle s'enracine d'un seul coup dans mon être : c'est que j'avais été préparé, durant ce dimanche, remué ; c'est que la terre avait été retournée. Le concert est fini. Silence. Alors jaillit un autre cantique, celui de la fête d'aujourd'hui, 2 février — O cierges de la Chandeleur, annonciateurs de l'aigre printemps ! — le cantique du vieux Siméon qui presse contre sa poitrine son Dieu enfant : « Et maintenant, Seigneur, rappelez votre serviteur en paix, selon votre parole... » C'est d'un vieillard mourant que jaillit le cri de notre espérance. Tel est notre dernier mot, quand le crépuscule devient la nuit.

F. M.

même ma femme s'ennuyait avec moi

Nos soirées étaient silencieuses, tristes. A part nos tracas quotidiens, nous n'avions rien d'intéressant à nous dire. Les visites de nos amis se faisaient de plus en plus rares. C'est alors qu'un jour j'envoyai un coupon pour l'audition gracieuse d'un enregistrement de la Guilde Internationale du Disque. Depuis, la musique a complètement transformé notre existence, nous y avons trouvé ensemble un intérêt insoupçonné et nos amis ont plaisir à venir nous voir. Grâce aux conseils éclairés de la Guilde, j'ai appris à connaître les œuvres, et mes amis estiment l'opinion que j'en ai. Et surtout, grâce aux prix guildiens si avantageux, j'ai pu me permettre de posséder une merveilleuse collection de disques longue durée.

Vous aussi, vous pouvez trouver un nouvel intérêt dans la vie.

La Guilde Internationale du Disque conseille ses amis dans leur sélection de grande musique et produit de superbes enregistrements et des électrophones à des prix à la portée de tous. Plus de deux millions de personnes dans le monde entier ont déjà profité de cette organisation stupéfiante.
Vous vous devez de bien la connaître.

Économisez 50 % sur le prix d'un électrophone !

Afin que chacun puisse écouter nos enregistrements, nous distribuons ce bel électrophone, appareil complet avec ses deux haut-parleurs, son tourne-disques 4 vitesses et son amplificateur haute fidélité, au-dessous de nos prix de revient. Demandez-nous de vous l'envoyer, ou venez nous rendre visite vous-même.
Vous devez être absolument enthousiasmé, sinon vous pouvez nous le rendre dans les cinq jours suivant sa réception, avec remboursement intégral.

L'enregistrement longue-durée gratuit

Pour vous démontrer la qualité extraordinaire de nos disques, nous donnons avec chaque électrophone un enregistrement longue-durée des six grands chefs-d'œuvre :
MOZART : Symphonie n° 26 ; **VIVALDI** : Concerto pour deux trompettes ; **BERLIOZ** : Carnaval Romain ; **BEETHOVEN** : Sonate n° 24 "A Thérèse" ; **CHOPIN** : Fantaisie Impromptu ; **BACH** : Toccata en fa.

Envoyez votre bon de commande ou visitez-nous aujourd'hui.

Adressez les bons de commande à la **GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE,** 222, rue de Rivoli, Paris. Mais vous pouvez aussi nous rendre visite à : **PARIS** : 20, r. de la Baume ★ 4, r. de Vienne ★ 49, r. Vivienne ★ 90, r. de Vaugirard ★ 28, av. Mozart ★ 222, r. de Rivoli ★ **BORDEAUX** : 123, cours Alsace-Lorraine ★ **GRENOBLE** : 1, pl. de l'Etoile (r. Lesdiguières) ★ **LILLE** : 9, pl. de Béthune ★ **LYON** : 23, pl. des Terreaux ★ **NANTES** : 5, r. J.-J. Rousseau ★ **NICE** : 12, r. Chauvain ★ **MARSEILLE** : 26, r. de l'Académie ★ **ROUEN** : 59, r. Jeanne d'Arc ★ **STRASBOURG** : 52, r. du Vieux-Marché-aux-Poissons ★ **TOULOUSE** : 58, r. Bayard.

BON DE COMMANDE
GUILDE INTERNATIONALE DU DISQUE
222, rue de Rivoli Paris
☐ Veuillez m'envoyer votre électrophone et les enregistrements gratuits (18.500 F + 500 F de frais d'envoi soit 19.000 F).
☐ Veuillez également m'envoyer toute la documentation concernant vos microsillons et les avantages de la Guilde.
Je joins mon paiement suivant celui des trois modes coché ci-dessous.
☐ Chèque bancaire ☐ Mandat-lettre ☐ Virement postal avec ses trois volets à v/CCP 7.120.00 Paris.
NOM ....
ADRESSE .... EX 1-2

ÉLECTROPHONE Haute Fidélité, 2 haut-parleurs, 4 vitesses

18.500 F au lieu de 35.000 F
et en plus, **GRATUITEMENT,** la collection des six chefs-d'œuvre décrits ci-dessus.
Garantie totale - Droit de retour dans les cinq jours si vous n'êtes pas absolument satisfait.
Garantie d'une année contre tout vice de fabrication.

L'EXPRESS

DIRECTION, REDACTION :
91, Champs-Elysées, Paris-8e
Tél. ELY. 66-61

ADMINISTRATION
Abonnements, publicité, vente
29, rue de Marignan - Paris (8e)
(angle Champs-Elysées)
Tél. : BAL. 19-68

ABONNEMENTS (1 AN)
France, Union française : 4.000 francs.
Etudiants, rappelés, maintenus : 3.000 francs.
Etranger : 4.700 francs.
Etudiants étrangers : 3.700 francs.

PRIX DE VENTE AU NUMERO :
France et Afrique du Nord : 100 francs.
Suisse : 1 fr. 90.
Belgique et Luxembourg : 18 francs.
Italie : 250 lires.

PAR AVION
5.100 fr. - Algérie, Tunisie, Maroc.
6.700 fr. - A.E.F., A.O.F.

Règlement par chèque bancaire ou C.C.P. 73 78-19 Paris.